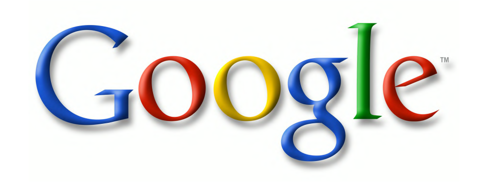
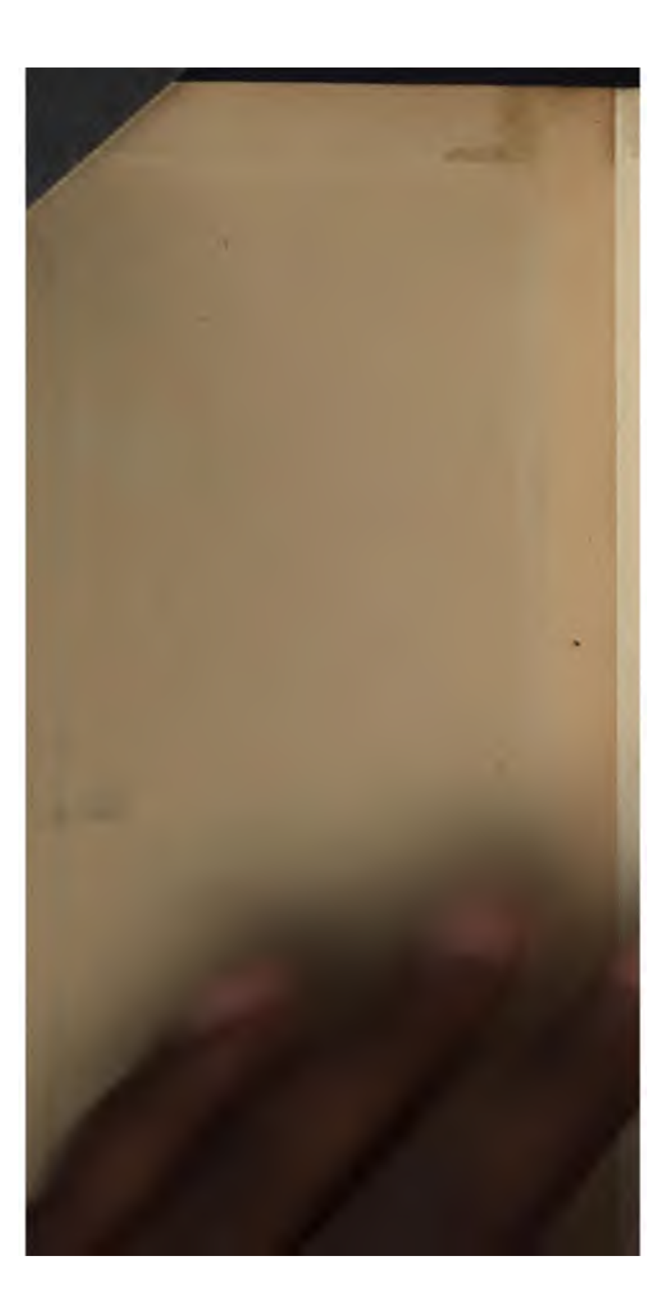








HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE,
TOME TROISIEME.

HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE,

OU L'ON TRAITE DE SON Origine, de ſes Progrès, & des diverſes Révolutions qui lui ſont arrivées juſqu'à notre tems.

NOUVELLE EDITION.

Par M. DESLANDES.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. LVI.

Opinionum commenta delet dies,
Naturæ judicia confirmat.
Cic. Lib. 2. de Nat. Deor.

TABLE
DES
CHAPITRES
DU TOME III.

LIVRE SEPTIE'ME

Des Philosophes qui ont fleuri à Rome.

LIVRE HUITIE'ME.

Des Philoſophes qui ont fleuri depuis le regne de Trajan juſqu'à la décadence de l'Empire Romain, & depuis ſa décadence juſqu'à la chute de l'Empire d'Orient.

TABLE.

CHAPITRE XXXVI. 110

CHAPITRE XXXVII. 143

CHAPITRE XXXVIII. 169

IV.

TABLE

LIVRE NEUVIE'ME.

Des nouveaux Siſtèmes de Philoſophie inventés par les Arabes & les Scholaſtiques.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres du Tome III.



HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE.

LIVRE SEPTIE'ME.

DES PHILOSOPHES QUI ONT FLEURI A ROME.

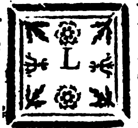
CHAPITRE XXX.

I. *Commencemens de Rome. II. Rapport de la Philosophie de Numa Pompilius avec celle de Pythagore.* III. *Décret contre les Philosophes.* IV. *Ambassa-*

de des Grecs à Rome. V. Comparaison des Grecs & des Romains.

I.

Commencemens de Rome.



Es commencemens de la République Romaine n'ont rien que de commun, & même de bas. Elle dut son origine à une troupe de gens rassemblés sans choix & au hazard, que l'amour de la nouveauté, ou la crainte d'éviter une juste punition, arrachoient des lieux de leur naissance. Une pareille Colonie qui ne respiroit qu'une liberté effrénée, qui ne vivoit que de pillages & de butin, n'eut d'abord d'autres loix que celles qui peuvent subsister entre des hommes méchans, & suspects les uns aux autres. Romulus, dont toutes les ressources étoient l'audace, toute la politique l'envie de dominer, ramena insensiblement des hommes si fiers de leur indépendance, à un genre de vie fixe & arrêté. Il profita avec adresse de l'idée qu'on avoit de sa naissance fabuleuse, pour s'attirer une considération que son propre mérite ne pouvoit lui donner, ou qu'il ne lui auroit donnée que bien tard. Mais ce qu'il y a en cela de plus surprenant, c'est que d'une troupe de débauchés &

& de brigands, tels que je viens de les dépeindre, il se forma un Empire que la vertu a rendu encore plus illustre que la valeur & les conquêtes innombrables.

Romulus jetta les fondemens de la ville de Rome, de cette ville qui n'étoit d'abord qu'un amas de quelques maisons mal bâties, mal alignées, & qui devint dans la suite la Capitale de l'Univers entier. Parmi les réglemens qu'on attribuë à ce nouveau fondateur, Denys d'Halycarnasse remarque qu'il rejetta tout le systême de la Théologie poëtique des Grecs. Il trouva que leurs fables contenoient des choses basses, puériles, injurieuses à la Divinité, capables en un mot de corrompre les esprits foibles & vulgaires. De simples mortels, ajoutoit Romulus, auroient honte qu'on leur reprochât ce qu'on impute aux Dieux sans aucun ménagement; ou qu'on voulut les honorer d'une maniere aussi licencieuse & aussi dissoluë, qu'on honore ces mêmes Dieux. Ainsi, plus Philosophe qu'on ne devoit se le promettre de son éducation, il accoutuma ses nouveaux Sujets à n'avoir que des idées magnifiques de l'Etre suprême, & à dédaigner toutes ces fictions qui entretiennent l'Ignorance & la Crédulité, sa compagne inséparable.

Antiq. Rom. l. 2.

De-là vint apparemment le mépris enraciné que les premiers Romains eurent pour les Grecs; mépris qui s'accordoit & avec la dureté de leurs mœurs, & avec leur averſion pour toute eſpece de ſervitude.

Denys d'Halicarnaſſe ajoute que de ſon tems, on avoit plus d'indulgence pour l'Hiſtoire fabuleuſe des Grecs. On prétend même, dit-il malignement, que ſous des figures énigmatiques, elle cache les plus rares merveilles & renferme des choſes très-ſenſées. Je n'examinerai point, continuë-t-il, ſi cette opinion eſt fondée ſur de bons titres, & ſi ceux qui la font valoir ne cherchent point à s'ébloüir eux-mêmes. Je me réſerve ſeulement à ſoutenir ici que tout le monde n'eſt point en état de pénétrer ce ſens myſtérieux & reculé. Croira-t'on ſurtout, que le peuple ait le talent de deviner? Quand on lui retrace l'Hiſtoire des Dieux adorez dans la Grece, ou il les mépriſe, à la vuë des miſeres & des foibleſſes qui les environnent, ou il ſe porte aux plus grands déréglemens, encouragé par leur exemple,

Les Romains, comme on le voit, ne furent pas toujours auſſi ſages & auſſi circonſpects, qu'ils l'avoient été pendant l'enfance de leur République. Ils ſe livrerent dans la ſuite, & par une

pente

pente assez naturelle, à une infinité d'opinions absurdes : ils renchérirent même sur les Grecs. Varron assure qu'il y avoit de son tems 30000 Dieux à Rome ; & le Philosophe Bruxillus, dans sa derniere harangue au Sénat, dit qu'il en laissoit 280000. C'est ce qui donna lieu à cette piquante raillerie de Petrone: *L'Italie est maintenant si sacrée, qu'il est plus facile d'y trouver un Dieu, qu'un homme.* V. Juven. sat. 13.

II.

Le regne de Romulus fut guerrier : celui de Numa Pompilius, qu'on choisit pour le remplacer, fut plus doux & plus tranquille. Quelques Auteurs ont prétendu que ce Prince avoit été disciple de Pythagore ; mais ils se sont certainement trompés. Pythagore ne vint en Italie que sur la fin du regne de Tarquin le Superbe, & il s'y fit en peu de tems une réputation très-brillante. Les peuples pénétrés de sa vertu, & naturellement tournés à l'admiration, le regardoient comme une Divinité. Ciceron croit que les Romains, pour relever davantage la haute sagesse & l'exacte probité de Numa Pompilius, confondirent exprès les tems, & supposerent avec plaisir qu'il avoit été instruit par le fondateur

Rapport de la Philosophie de Numa Pompilius avec celle de Pythagore.

Plut. in Num. Cic. Tuscul. l. 1. & 4.

L. 2. de Leg.

teur de la Secte Italique. Un si grand Maître ne pouvoit former que des Ecoliers dignes de lui.

Ubi supra. Quoiqu'il en soit: Plutarque a trouvé que les loix établies par Numa Pompilius avoient beaucoup de ressemblance avec les sentimens de Pythagore. On pourroit conclure de-là que le Monarque & le Philosophe auroient tous deux puisé dans la même source, je veux dire, dans la doctrine des Sabins. L'un avoit pris naissance parmi eux, & il devoit être informé de leurs mœurs & de leurs coutumes: sans doute que l'autre à son arrivée en Italie s'appropria les connoissances qui y étoient répanduës, & se contenta, pour les déguiser adroitement, de leur donner un air de liaison & de systême. Les Savans sont bien sujets à ces sortes de larcins. Numa Pompilius faisoit accroire au peuple qu'il étoit inspiré par les Muses, & surtout par une Nymphe qu'il nommoit la secrette ou la cachée. Il avoit ordonné que dans les cérémonies de Religion, il y auroit toujours un Heraut qui crioit à haute voix: *Peuples, gardez un profond silence*. Pythagore, charmé de la même maxime, en avoit fait un des principaux points de sa Philosophie, On sait qu'il étoit fort délicat sur le choix de ses disciples, & qu'il ne leur dévoi-

V. Ovid. Fast. l. 2.

loit

soit le fin, le mystérieux de son systême, qu'après plusieurs années d'un silence très-rigoureux. Le premier, convaincu de l'existence & de la nécessité d'un Etre immuable, infini, en convainquit aisément ses Sujets. Il leur persuada sans peine, que cet Etre n'avoit point de figure corporelle, & que rien n'étoit plus absurde que de vouloir le représenter par des statues ou par des peintures, n'y ayant aucune proportion entre les choses spirituelles & les matérielles. Le second soutenoit aussi que la premiére Cause, le Dieu suprême, étoit impassible & invisible; qu'on ne pouvoit l'appercevoir ni par le sens, ni par l'imagination; enfin, que la seule voie pour parvenir à sa connoissance étoit l'entendement pur. Tous deux, comme d'intelligence, défendoient qu'on profanât les autels par des sacrifices & des meurtres, jugeant bien qu'il y avoit une sorte d'indécence à s'en approcher les mains encore teintes du sang des animaux. On connoîtra par ce parallele combien étoit pure, droite, sensée, la Religion de Numa Pompilius. Cependant les Romains n'y resterent attachés qu'environ soixante & dix ans. Ils s'abandonnerent ensuite à toute sorte de superstitions; & cela avec un tel excès de fureur, que souvent ils en rougissoient

teur de la Secte Italique. Un si grand Maître ne pouvoit former que des Ecoliers dignes de lui.

Ubi supra. Quoiqu'il en soit: Plutarque a trouvé que les loix établies par Numa Pompilius avoient beaucoup de ressemblance avec les sentimens de Pythagore. On pourroit conclure de-là que le Monarque & le Philosophe auroient tous deux puisé dans la même source, je veux dire, dans la doctrine des Sabins. L'un avoit pris naissance parmi eux, & il devoit être informé de leurs mœurs & de leurs coutumes: sans doute que l'autr
à son arrivée en Italie s'appropria l
connoissances qui y étoient répandu
se contenta, pour les déguiser ad
ment, de leur donner un air de
& de systême. Les Savans so
sujets à ces sortes de larcin
Pompilius faisoit accroire
qu'il étoit inspiré par les M
tout par une Nymphe qu'i
secrette ou la cachée. Il
que dans les cérémonie
il y auroit toujours un
V. Ovid. roit à haute voix : *Pe*
Fast. l. 2. *profond silence.* Pytha
la même maxime, e
principaux points de
fait qu'il étoit fort d
de ses disciples, & q

eux-mêmes, & n'en rougissoient jamais assez. Vers le tems de Cicéron & de César, parut Nigidus Figulus, homme de qualité & de grande réputation, qui voulut remettre en vogue l'ancienne Philosophie de Numa Pompilius. Mais tous ses efforts furent inutiles; & les différens Ouvrages qu'il composa, quoique pleins de choses sublimes & recherchées, tomberent bientôt, tant à cause de leur obscurité, que parce que cette Philosophie n'étoit plus sur le ton des esprits. Réellement chaque siécle en a une qui lui est propre & affectée, & qui se ressent des manieres, des goûts, des travers mêmes de ce siécle.

Aul. Gel. l. 4.

Cic. de Univ.

III.

Décret contre les Philosophes.

Si l'esprit pacifique de Numa Pompilius eût gagné les Romains, il y a apparence qu'ils auroient été bouleversés dès leur origine, & que, jaloux du nouvel établissement qu'ils se procuroient, leurs voisins les auroient anéantis sans ressource. Mais Rome étoit née pour la guerre, pour les combats; & la plus décidée de ses inclinations fut toujours de s'agrandir, & de ne se rendre pas moins formidable au dehors qu'elle étoit bien unie, bien réglée au dedans. Les Arts & les Sciences n'entroient

poi

point dans le plan de sa politique : elle les regarda long-tems comme des choses frivoles, & même dangereuses. L'amour de la liberté, qui rend les hommes aussi forts & aussi généreux que la servitude les rend mous & complaisans, étouffoit presque à Rome les senrimens de la Nature. Le Citoyen renonçoit à être Pere, Mari ou Frere : & chacun attentif aux besoins de l'Etat, & désintéressé pour lui-même, ne connoissoit d'autre bien que le bien public. De cette disposition générale des esprits, de cette grande austérité de mœurs, se forma je ne sai quoi de rude & de farouche, qui ne pouvoit gueres s'accorder avec l'amour des Sciences. En voici quelques preuves choisies.

Pline rapporte qu'un homme Consulaire, faisant fouiller dans un champ qui lui appartenoit, y trouva un coffre de bois où étoient renfermés plusieurs Manuscrits, qui traitoient des mystéres de la Philosophie Pythagoricienne. Ces Manuscrits étoient de papier d'Egypte, & on avoit eu soin de les couvrir de feuilles de citronnier, pour empêcher que les vers ne leur fissent quelque dommage. A peine Q. Petilius, qui se trouvoit alors Préteur, fut-il informé de cette découverte, qu'il ordonna que tous es Manuscrits fussent jettés au feu : L. 13.

tant il s'exageroit les suites que la Philosophie pouvoit avoir dans une ville toute occupée de la Guerre.

Sous le Consulat de C. Fannius Strabon & de M. Valerius Messala, ceux qui amoureux d'un loisir tranquille & éloigné des affaires, cultivoient à Rome les Sciences, se virent contraints d'en sortir. On nous a conservé le Decret trop rigoureux, qui fut rendu à cettte occasion, & que je cite ici avec quelque repugnance. » M. Pomponius » Préteur ayant consulté le Sénat sur le » chapitre des Philosophes & des Rhé» teurs, & lui ayant représenté que c'é» toient des gens inutiles & pernicieux; » le Sénat l'a prié très-fortement de » veiller sur leur conduite & de ne point » souffrir qu'ils demeurent plus long» tems à Rome, persuadé que cette atten» tion est du devoir de sa charge & con» forme à l'ordre public. Que ce Décret dût ensevelir de talens, qui tombent s'ils ne sont encouragés, & languissent bientôt! Qu'il dût faire triompher l'ignorance, qui n'est par-tout que trop bien appuyée!

Aul. Gel. L. 13.

IV.

Ambassade des Grecs à Rome.

Six ans après, & sous le Consulat de Publius Scipion & de Marcus Marcellus

lus, vinrent à Rome trois Ambaſſadeurs Grecs, qui étoient en même tems d'illuſtres Philoſophes, pour négocier une affaire délicate, & qui intéreſſoit fort les Athéniens. Ces trois Ambaſſadeurs curieux de ſe faire connoître, & plus curieux encore de s'inſinuer dans les eſprits, commencerent à haranguer, à prononcer des diſcours de parade, ſuivant la maniére des Grecs. Leur deſſein étoit de s'eſſayer par le peuple à vaincre le Sénat. Carnéade l'un d'eux enlevoit ſur-tout d'illuſtres ſuffrages. On ne pouvoit lui réſiſter : on ſe laiſſoit gagner ſans peine par ſes diſcours étudiés & perſuaſifs. Sa phyſionomie ouvroit les cœurs aux charmes de ſon éloquence. Les vieux Romains, & particuliérement Caton le Cenſeur, s'oppoſerent de toutes leurs forces à ces nouveautés brillantes. Ils engagerent le Sénat à donner une prompte audience aux Ambaſſadeurs Grecs, & à les renvoyer ſans délai dans leur Patrie. » Qu'ils ſe » contentent, diſoit Caton, de gâter » & de ſéduire les jeunes Athéniens ! » qu'ils leur apprennent l'art de diſpu- » ter, & de parler ſans meſure ſur tou- » te ſorte de matiéres ! Mais qu'ils laiſ- » ſent à nos enfans la ſeule ſcience qui » leur convient, la ſeule que nous leur » avons montrée : qui eſt d'obéir aux

Cic. Acad. Queſt. l. 4.

Plut. in Cat.

» Loix, de reſpecter les Magiſtrats, de
» s'enhardir de bonne heure aux travaux
» de la Guerre !

Le même Caton, toujours zélé pour l'ordre ancien, pour les choſes établies, fit encore chaſſer de Rome tous les Médecins, qu'il appelloit une peſte publique & le fleau de la Societé. » Une
» preuve qu'ils ſont inutiles, ajoutoit-il
» ſérieuſement, c'eſt que je ſuis parve-
» nu ſans leur ſecours à une extrême
» vieilleſſe, & que j'ai préſervé toute
» ma famille d'une infinité de maux
» qu'ils traînent d'ordinaire à leur ſuite.
Il paroît que la Médecine a toujours été fort ſuſpecte aux Romains. En effet, un de leurs meilleurs Auteurs dit agréablement : » Cet art eſt le plus dangereux
Plin. l. 91.
» de tous, & celui où l'on s'inſtruit à
» nos périls. Les Médecins paſſent pour
» habiles, ſi-tôt qu'ils aſſurent opiniâtre-
» ment qu'ils le ſont. On n'oſeroit les
» accuſer, ni même les ſoupçonner de
» faux. Cependant ils ſe trompent, &
» chacune de leurs expériences coute la
» vie à quelque malade. Cela même
» leur réuſſit : car loin de leur rien im-
» puter, c'eſt ſur le mort que tombent
» tous les reproches, c'eſt lui ſeul qu'on
» condamne.

Il faut avouer pourtant, que ſi les Médecins ſont preſque toujours inutiles

&

& très-souvent dangereux, du moins la Médecine est salutaire, & d'un usage favorable dans les différens périodes de la vie. J'entends par la Médecine, ce qu'entendoit Hippocrate lui même: l'art de rappeller la santé, quand par malheur on se trouve malade; & l'art d'éloigner la maladie, quand on se trouve en pleine santé. Dans le premier cas, il faut des remédes, mais en petit nombre & à peu de frais: dans le second, il faut moins de remedes que de précautions, & encore des précautions qui ne soient point trop gênantes ni trop importunes, car elles rendroient la vie extrêmement triste. La Médecine, remarque Cicéron, qu'est-elle autre chose qu'une connoissance réfléchie des principaux ressorts qui animent le corps humain, & qu'une suite d'observations que chacun peut faire sur ce qui a altéré, ou raffermi sa propre santé? On est sur cela son juge, son ami, son conseil: & qu'on a d'intérêt de ne se point tromper!

V.

Comparaison des Grecs & des Romains.

On peut s'appuyer de tout ce que je viens de dire, pour faire un parallèle des Grecs & des Romains. Les premiers étoient en général plus adroits & plus

plus induſtrieux, ils embraſſerent tous les Arts & toutes les Sciences, ils excellerent dans la plûpart. Les ſeconds cherchoient moins à briller : mais ils penſoient avec plus de droiture & de ſolidité, ils ſe conſacroient entiérement à la gloire de la République, ils ne ſe laiſſoient toucher que de ſes avantages.
Quint. l. 12 *Romanum quidem velim ſapientem, qui non ſecretis diſputationibus, ſed rerum experimentis atque operibus vere civilem virum exhibeat.* On s'entretenoit curieuſement dans la Grece : on agiſſoit à Rome. Là, on enſeignoit ce qu'il faut faire : ici, on le pratiquoit religieuſement. Là, on s'enivroit de toute ſorte
Tuſcul. l. 1. de plaiſirs : ici, on ne connoiſſoit d'autre plaiſir que le devoir. Jugez par-là, dit Cicéron, combien la République Romaine devoit l'emporter ſur toutes celles de la Gréce : combien ſon gouvernement étoit plus ſage, plus modéré ; ſa politique plus ferme, plus prévoyante ; ſes maximes plus utiles, plus vertueuſes !

Il eſt vrai que toute cette auſtérité nuiſit à l'accroiſſement des Sciences. Elles aiment à reſpirer un air plus libre & plus agréable. Auſſi, dès l'origine de leur Monarchie, les Grecs eurent-ils d'excellens Poëtes, tels qu'Homere, Héſiode, Archiloque. Pour les Romains,

mains, ils ne cultiverent que fort tard la Poësie : car ce fut 410 ans après la fondation de leur Empire, que Livius Andronicus fit représenter à Rome la première piéce de Théâtre. Parmi les Grecs, on estimoit infiniment la beauté de la voix & la souplesse du corps : cette estime leur procura aussi de bons Musiciens & d'habiles Athlétes. Ces mêmes Grecs récompensoient libéralement tous ceux qui s'appliquoient aux Mathématiques : l'attrait des récompenses leur offrit aussi une infinité de Mathématiciens. Les Romains au contraire ont toujours été fort pauvres de ce côté-là : & la véritable raison de cette disette, c'est qu'ils bornoient toute leur estime à la Géométrie pratique, la seule qui leur fût nécessaire.

A l'égard des autres parties qui composent les Mathématiques, & les Arts qui en dépendent, sinon pour le détail toujours varié, du moins pour les principes toujours fixes, les Romains n'y eurent aucune attention : & le plus grand de leurs Poëtes, celui qui a paru s'intéresser davantage à la gloire de sa Patrie, leur en a même fait honneur. » Qu'on trouve, dit-il, dans les autres » Nations, & des Fondeurs plus habiles, » & des Sculpteurs qui donnent une » sorte de vie au marbre, & des Ora- Virg. Æneid. l. 8.
teurs

» teurs plus persuasifs, & des Astrono-
» mes qui aient une connoissance plus
» nette du Ciel : je ne m'en étonne
» point. Pour toi, ô Romain, tu né-
» gligeras toutes ces superfluités. Ta
» seule occupation est de t'assujettir,
» de régler le Monde; de pardonner à
» ceux qui plient devant toi, & de
» dompter ceux qui osent te résister.
Mais cette Rome si fiére, si méprisante, sentit le besoin de ce qu'elle avoit rejetté avec tant de hauteur. Après les conquêtes si distinguées qu'elle fit en Asie & dans la Gréce, elle s'appropria tout ce qui avoit rendu si recommandables & la Gréce & l'Asie : peut-être même alla-t'elle plus loin. Toutes les Sciences, tous les Arts s'introduisirent à Rome : & si ce ne furent pas toujours des Romains qui se piquerent d'y briller, ils s'acquirent au moins des hommes de choix, ils s'attacherent tous les illustres malheureux, dont le mérite & les talens étoient payés avec usure. Rien ne prouve mieux la supériorité d'un Royaume, que de voir les Etrangers qui se sentent, y accourir avec joie, & y recevoir tous des récompenses proportionnées à l'utilité dont ils se trouvent à leur nouvelle Patrie.

Je ne parle point de l'Eloquence. Elle est trop d'usage dans tout gouvernement

ment populaire, pour s'être refusée aux Romains dès leur origine, pour leur avoir manqué. Mais cette Eloquence, dans les commencemens, n'avoit rien de superbe ni d'ambitieux : elle ne connoissoit ni art ni méthode. Celui qui vouloit haranguer devant le Public, sans se piquer de donner aucun ordre à ses pensées ni à ses paroles, laissoit agir son esprit & suivoit impétueusement la pente de la Nature, toujours avide de persuader, jamais curieux de plaire. Mais après avoir entendu les Philosophes Grecs & démêlé les premiéres régles de l'Eloquence, les Romains s'enflâmerent pour elle, & s'enflâmerent d'autant plus vivement, que par le nombre, l'importance & la diversité des affaires qui leur survinrent, ils apperçurent sans peine que la facilité de parler est un don frivole, si des connoissances & des réflexions approfondies ne la nourrissent. Galba, Scipion l'Afriquain, Lælius, étoient des hommes d'un grand sens & qui avoient beaucoup médité. » Les » Orateurs qui les suivirent, avouë Ciceron, furent encore plus habiles, » plus éclairés : ils saisirent mieux l'art » de remuer les passions, de faire agir » ces ressorts cachés que la Nature a » mis dans le cœur humain. Et aujour» d'hui, continuë Ciceron, nous égalons

Ubi supra.

» lons les Grecs, si même nous ne les » surpassons point. Ce langage siéoit bien dans la bouche d'un tel personnage; & pour parler ainsi, il n'avoit qu'à se tâter, qu'à se sonder lui-même. *Oportet unumquemque*, dit si ingénieusement Pline le jeune, *de mortalitate aut immortalitate suâ sentire.*

Il ne restoit plus aux Romains qu'à cultiver la Philosophie. M. Terent. Varron, le plus fort génie de son tems, leur en montra l'exemple. Cet homme qui avoit tout lu, & dont le nom paroissoit encore à la tête de plusieurs Ouvrages, entreprit de mettre en Latin ce qu'il y avoit de plus curieux dans la Philosophie Grecque. Il ajouta l'agrément à l'instruction, pour s'attirer un plus grand nombre de lecteurs, pour plaire aux gens habiles & à ceux qui ne l'étoient point. Le même goût anima Cicéron. Quand il vit, après la bataille de Pharsale, que la Liberté Romaine étoit entiérement perduë, & que le Peuple énervé s'apprivoisoit avec la servitude, il rompit toutes ses chaînes; & après un si long travail dans le Barreau, joint à l'exercice de tant de Magistratures, il se jetta entre les bras de la Philosophie. C'étoit un port tranquille, & éloigné de la mer tumultueuse des affaires. D'abord Ciceron, que la fortune avoit

Aug. de Civit. Dei l. 6.

Cicero ipse de se, l. 1. de Nat. Deor & 2. de Offic.

Id. l. 2. Epist. 8. ad Attic.

avoit jusques-là empêché de s'abandonner au goût qu'il se sentoit pour les beaux Arts, se plût à former un certain nombre de jeunes Eleves. Il leur aplanissoit le chemin des Sciences : & que ce chemin devoit paroître doux & agréable, à la suite d'un pareil Instituteur ! Mais s'étant dégoûté d'un emploi si pénible, & plus ingrat encore, il sortit de Rome pour toujours, & se partagea entre ses différentes maisons de campagne. Là, il s'abandonnoit à de profondes réflexions, en se rappellant toute la suite de sa vie passée, & tous les périls qu'il avoit essuyez, soit pendant son Consulat, soit dans les efforts qu'il avoit faits pour arrêter ceux qui vouloient perdre la République. Quelquefois il traduisoit en Latin des Ouvrages Grecs : plus souvent il composoit des Dialogues sur les matiéres les plus intéressantes, qu'offre la Philosophie. *Je me flatte*, écrivoit-il dans un de ces Dialogues, *que mon loisir sera aussi fructueux & aussi utile au public, que l'ont été mes occupations : d'autant plus que je ne porte point les livrées d'aucun Philosophe, & que j'emprunte de chacun ce qu'il a de meilleur, ou du moins ce qui me paroit tel.*

Plut. in Cicer.

Cic. Tusc. l. 2.

Ce n'étoit point alors un travail médiocre, que de parler dignement de la Philo-

Philosophie. Le fond de la langue Latine, comme l'a démontré Philippe Cluvier dans ses Ecrits Géographiques, venoit de l'ancien langage des Osques, des Sabins, des Samnites, des Etrusques: & il y a aparence que tous ces peuples n'avoient pas une forte teinture de la Philosophie. Ainsi, lorsque les Romains résolurent de s'y apliquer à l'exemple de Varron, ils se virent contraints d'employer des expressions Grecques & Phéniciennes, qui avoient déja servi à faire connoître ce que la Philosophie renfermoit de plus sublime. On ne pouvoit mieux remplacer une disette aussi grande, que celle où étoient alors les Romains. » Notre langue, dit Lucréce, manque » de termes propres & d'expressions énergiques. La nouveauté des choses demande nécessairement des mots nouveaux. Il fallut donc en créer, ou les tirer des Etrangers, & ensuite les naturaliser à Rome. Il falut prévenir les reproches des Critiques ignorans, & par-là même plus hardis à décider. Que de peines, souvent encore mal récompensées!

L. I. de Nat. Rerum.

CHA-

CHAPITRE XXXI.

I. *Que presque tous les illustres Romains qui ont fleuri depuis le premier Consulat de Pompée, se sont adonnés à la Philosophie.* II. *De Lucréce.* III. *Abrégé de sa doctrine.* IV. *De Cicéron.* V. *Réflexions sur ses Ouvrages Philosophiques.*

J'Ai fait voir que la Philosophie, trop disproportionnée aux premieres inclinations de Rome, n'y entra que vers le tems de César & de Cicéron. Ce fut aussi le plus beau siécle de l'Empire *Romain*, celui où les talens & les vertus parurent dans tout leur éclat; & au moyen de ces vertus & de ces talens, certains vices qui de loin imposent, qui se font même estimer. On vit alors, suivant la remarque d'un fin connoisseur, briller une foule d'hommes illustres, qui, quoique d'âge différent, sembloient s'être réunis pour se prêter mutuellement la main, pour se rendre plus illustres encore. Le contraste servoit à mettre chacun mieux dans son jour. Et quoique la gloire de la Patrie fût le grand motif qui les fit tous agir, qui animât leurs

Que presque tous les illustres Romains qui ont fleuri depuis le premier Consulat de Pompée, se sont adonnés à la Philosophie.

Vell. Paterc. l. 2.

leurs projets ou feignît de les animer ; ils ne laiſſoient pas de donner à l'étude une partie conſidérable de leur tems : perſuadés que les Affaires mêlées aux Sciences, font trouver aux Sciences mêmes des attraits, que d'ordinaire elles n'ont point. De-là venoit que l'homme de Guerre parmi les Romains étoit tout enſemble homme de Lettres; & que celui qui avoit harangué devant le Sénat, qui avoit cité un grand nombre de loix & de coutumes, qui avoit développé les plus ſecrets reſſorts de la politique, celui-là même paſſoit au commandement des Armées, gagnoit des Batailles, diſpoſoit des Royaumes. Cet air de dignité que donne l'intelligence ſeule, l'accompagnoit par-tout. Je n'en raporterai point d'exemples : ils ſont aſſez connus.

Cic. Acad. Quæſt. l. 4. Quand la Philoſophie ſe naturaliſa à Rome, il n'y eut plus d'éducation bien entenduë ſans ſon ſecours. Cela, joint à quelques autres circonſtances, lui acquit beaucoup de vogue & d'autorité. Car tout dépend d'une certaine faveur : & les Muſes mêmes, ce qu'on auroit de la peine à croire, y ſont ſujettes. Céſar & Ciceron, l'un & l'autre d'un génie vaſte, & parvenu aux premiers honneurs de leur profeſſion, avoient étudié à Rhodes ſous Apollonius Molon;

ſon; & c'étoit-là que leur amitié, peu ſincere au fond du cœur, (des hommes de cette trempe, des rivaux de gloire peuvent-ils s'aimer?) avoit pris naiſſance. Cicéron s'étoit encore arrêté à Athénes, où ſe trouvoit alors Pomponius Atticus. A l'envi l'un de l'autre, ils s'attacherent beaucoup aux leçons qu'on faiſoit dans l'ancien Jardin d'Epicure : ils repaſſoient enſuite ſur ces leçons, & ſe propoſoient réciproquement des difficultés pour avoir le plaiſir de les réſoudre. Un pareil combat mene toujours à la perfection. Id. l. 1. de Fin.

Quelques autres Romains, non contens de leurs premiers exercices, voulurent encore avoir des Philoſophes auprès d'eux : ils les regardoient comme des confidens utiles, des amis de toutes les heures. Tels furent Marcus Craſſus qui ſe ſervit long-tems d'un nommé Alexandre, fort verſé dans la doctrine d'Ariſtote & de Platon : M. Brutus, le généreux aſſaſſin de Jules-Céſar, qui appella à ſes travaux littéraires & politiques le Philoſophe Ariſton : Marc Antoine, qui malgré un luxe curieux & ſon penchant pour les plaiſirs de l'amour, s'aſſocia Ariſtocrate & Lucilius, l'un Grec & l'autre Romain, & tous deux très ſavans en Philoſophie. L. Lucullus, qui reçut dans ſon Palais & à ſa table An- Plut. in Craſſo. Id. in Lucull.

Antiochus, frere d'Ariston & fondat
de la cinquiéme Académie. Ce Lu
lus avoit beaucoup de goût & de p
tesse: on le nommoit agréablemen
Xerxès d'Italie. Il introduisit le pren
à Rome cet air agréable & galant
se communique à tout, aux bâtime
aux meubles, aux habits, aux repas
avoit acheté un grand nombre de
vres, & les avoit rangés fort prop
ment dans sa gallerie. Là, tous les h
nêtes-gens étoient bien traités: là,
passoit une grande partie de la journ
& on s'entretenoit de matieres utile
intéressantes. Lucullus ordinairem
faisoit les frais de la conversation:
chacun s'étonnoit avec juste cause, cc
ment il avoit pu acquérir tant de cc
noissances, malgré les distractions p
pétuelles où l'avoient plongé les affai
& les plaisirs, qui en un sens ne s
pas l'emploi le moins important de
vie.

Qu'on ne dise donc plus qu'il
de l'antipathie, de l'opposition entre
Lettres & les affaires, & que peu s
ceptibles d'accommodement, elles
de la répugnance à s'associer ensem
La vie des Romains, qui se trouvoi
d'autant plus propres aux affaires qu
avoient acquis plus de connoissan
utiles, qu'ils savoient davantage, pro

ien le contraire. Et s'il se rencontre ujourd'hui des hommes en place. qui ne peuvent lier les affaires avec les Letres, & qui les regardent comme étant l'une nature différente, d'un caractére mal assorti les unes aux autres, cela ne vient que de deux causes : ou d'une grande dépravation de mœurs qui les empêche de sentir le vrai dans toute son étenduë, ou du peu d'étoffe dont est composé le fond de leur esprit. Un tel défaut, s'il ne devient contagieux, est pour le moins irréparable.

II. *De Lucréce.*

Nous n'avons de cet Auteur, Poëte De Lucréce. par goût & Philosophe par réflexion, qu'un seul Ouvrage en vers qui traite de la Nature des choses. Il le composa à plusieurs reprises, & pendant les intervalles de raison que lui laissoit une longue maladie de fureur, dont il étoit attaqué. Cette maladie venoit d'un philtre amoureux que lui avoit fait prendre sa femme, ou plutôt une maîtresse jalouse. Car le mariage qui lasse & rassasie, sans attendre qu'il se forme de nouveaux desirs, dispense les femmes de recourir à des remedes si violens. Quoi qu'il en soit, le Poëme de Lucréce est écrit d'une maniere serrée, quelquefois

Cic. ad délicate, rarement agréable. Pour 1
Quint. je trouve que l'art s'y fait trop ser
Frat. l. 2. ce qui répand sur tout l'ouvrage j
sai quoi de sombre & d'obscur. Je t
ve encore que les matiéres n'y sont p
assez bien nouées les unes avec les
tres, & que les premiéres preuve
préparent point à celles qui les doi
suivre. L'abondance même des per
est un défaut, quand elle nuit au ch
Pour former une preuve sensible & c
plette, il faut que toutes les parties c
discours se touchent immédiatemer

L. 1. Comme Lucréce se fait honneur
marcher sur les traces d'Epicure, il c
mence, à l'exemple de son Maître
nier la Providence divine. Auc
considération ne l'arrête, aucune p
ne le retient. Il veut que tout le n
de l'écoute, & il hausse la voix: i
félicite même d'être le premier à l
me, qui ait osé secouer le joug d
Religion. *C'est la seule récompense*, a
te-t'il, *que je me promette de mon*
vail. O homme qui parlez ainsi, ig
rez-vous combien cette Religion
nécessaire, pour entretenir la paix &
bonheur des Societés; combien
console dans les disgraces & les n
heurs inséparables de la vie, comb
elle a de force & de puissance sur
esprits rebelles & intraitables, que l'
pur

porteroit encore au crime. Quand ce que vous osez dire seroit vrai, levrions, & pour notre repos & 'intérêt du genre humain, nous ns, tous unanimement souhaiter traire.

npie, quoiqu'il entreprenne, n'est ıg-tems d'accord avec lui-même. nt, il lui échape des aveux de sa le : souvent, ses yeux éblouis s'ou- l la vérité, qu'il voudroit se déro- Ainsi Lucréce, en niant la Pro- :e, admet une certaine force dans L. 5. ture qui remplit sa place. C'est ıi agit sans mesure ; c'est elle qui ë de nos projets & de nos désirs ; eve, qui abaisse, qui anéantit en- ites les grandeurs humaines. Quel- ers auparavant, Lucréce parloit lestruction du Monde, & de la fa- qu'auront les atomes à se séparer s des autres. Cela même, s'écrie- rrivera peut-être sous nos yeux. cependant à la Nature qui remue verne toutes choses, de nous pré- d'une si horrible catastrophe!
ɔuterai à cela, qua les maximes les ševéres de la Morale, en passant Th. Cre- s mains de Lucréce, prennent un ceh in chant & persuasif. Il les débite, Præf. Lu- titre de parure & d'ornement, cret. omme l'essentiel & le fond même

de ſon Ouvrage. Heureuſement
la Religion, ſes plus grands enn
n'oſent ſe montrer ; ils n'oſent par
qu'en empruntant ſon langage, c'
dire, en donnant mille éloges aux
nes mœurs.

III.

Abrégé de ſa doctrine.

Pour le ſyſtême de Lucréce, i
tout ſemblable à celui de Démocri
d'Epicure. Mais le Philoſophe Ro
ne ſe contente point de ſuppoſer l
ſtance du vuide & des atomes, il s'
che particuliérement à la prouver,
élude avec aſſez d'adreſſe les object
qu'il ne peut réſoudre. » J'avouë,
» il, que les atomes ne ſont ni viſ
» ni palpables : mais pour cela de
» vous douter de leur exiſtence ? A
» cevez-vous le froid & le chaud ?
» chez-vous les vents, le bruit &
» odeurs ? Qu'y a-t'il cependant de
» réel & d'une expérience plus con
» quante ? J'ajoute que ces atomes
» encore indiviſibles & impénétra
» Car la Nature ayant donné à
» que Etre des propriétés & des
» fections différentes, elles auroie
» ſujettes à une infinité de changen
» ſi les premiers corps y avoient
» été ſujets. Ce ſont eux qui d

Liv. 1.

tant de siécles rendent uniformes & le plumage de certains oiseaux, & les couleurs de certaines fleurs: ce sont eux qui font que tous les arbres d'une certaine espece, les lauriers par exemple, se ressemblent, & se ressembleront jusqu'à l'âge le plus reculé, &c. L'existence des atomes ainsi prouvée, ucréce prouve la nécessité du vuide. 'est, selon lui, un espace immatériel, ie étendue infinie & propre à recevoir nte sorte de corps. *S'il n'y a point de vide*, continue-t'il, *comment peut-il y voir du mouvement? Le plein suppose ar-tout une égale pression & une égale sistance: tout sera donc en repos; un orps n'en déplacera jamais un autre. Le vide par consequent est nécessaire; & lui eul explique la plus grande partie des énoménes de la Nature.* Ces phénoménes assez connus sont la pésanteur & légéreté, la propagation momentanée bruit & de la lumiére, l'égale distriution du suc nourricier, & l'action par quelle certains corps paroissent en pénetrer d'autres & passer au travers de r substance. De-là encore se déduit idée de l'Infini, que les Epicuriens prosent hautement. Ce qui termine les omes, disent-ils, c'est le vuide: & ce termine le vuide, ce sont les atoa. L'une de ces deux choses suppose

 indis-

indiſpenſablement l'autre, & e
naître l'idée. Par conſequent, on n
leur aſſigner aucunes bornes, ni
leur nombre à quelque ſomme q
ſoit. On pourroit appeller cet Infi
Infini de ſucceſſion, &, pour ainſi p
d'aſſortiment.

Je ne ſuivrai point Lucréce da
détail des figures qu'il attribuë au
mes, & des corps qui réſultent d
différentes figures. J'obſerverai 1
ment que ſa Philoſophie eſt tout
chanique, & par conſequent d'une
té de recherche qui revient ſo
Rien n'exiſte, remarque-t'il, q
vuide & les atomes. Le vuide eſt
que choſe de paſſif: toute l'activi
ſide dans les atomes. Au moyen de
mouvemens, de leurs maſſes, de
figures, s'exécute l'ouvrage immo
laborieux de la Nature. Cet ouv
éternel ſujet d'admiration, ne ren
que des corps dont toutes les propo
& toutes les richeſſes dépendent d
zard, qui ſeul forme leurs aſſemb
& cauſe enſuite leurs dérangemen
Epicuriens ne pouvoient croire
Dieu eût créé le Monde, ni qu'il l
ſervât par une attention toujours r
ſante. L'indolence & le repos le
roiſſoient l'apanage de l'Etre ſupr
ſon unique félicité. Quel appanage

ſtr

ſtrueux! Quelle félicité imparfaite! Et combien les Diſciples de Platon raiſonnoient-ils plus ſenſément, eux, qui penſoient que le repos ſeul ne pouvoit rendre heureux les Sages & les Philoſophes, dont la récompenſe après cette vie étoit un ſejour paiſible dans les Iſles des Bienheureux; & qui joignoient à ce repos une connoiſſance approfondie de tout ce qui regarde les merveilles de la Nature, connoiſſance qui encore chaque jour alloit en augmentant! Car la curioſité ne ſe raſſaſie point, & elle devient d'autant plus vive, qu'elle trouve plus d'occaſions de ſe ſatisfaire.

IV. *De Ciceron.*

On n'eſtimera jamais ce Grand-homme autant qu'il le mérite. Son eſprit, ſi je l'oſe dire, contenoit tous les eſprits, ceux mêmes qu'il eſt ſi rare de rencontrer ſéparément. Politique habile: qui a jamais eu plus de zéle pour sa patrie, plus de talens pour percer dans l'avenir, plus de ſagacité pour les grandes affaires? Orateur ſublime: qui a jamais loué avec plus d'adreſſe, & repris avec plus d'amertume? Philoſophe ſenſé: qui a mieux connu les devoirs de l'homme? qui a mieux développé toutes les opinions des Grecs & De Ciceron.

même celles des Barbares ? Le Philo-
sophe cependant (je fais ici l'aveu sin-
cere de mon goût) l'emporte & sur
Politique & sur l'Orateur.

Vell. Pa-
n. l. .. Ciceron ne dût sa fortune qu'à
son mérite ; & il la conduisit heureu-
sement, à travers une infinité de pe-
rils & de jalousies. La premiere fois
qu'il parut dans le public, il s'attira
l'inimitié de Sylla, qu'on n'offensoit
point impunément. Mais ce qui de-

Plut. in
Cic. voit ruïner toutes ses espérances, le
servit dans la suite : il fut connu, avant
même que d'avoir travaillé à se faire
connoître. Le chemin de la gloire est
bien doux & bien agréable, à qui com-
mence avec tant d'éclat & de bon-

V. F. Fi-
n. in vi
Cicer. heur. Aussi Ciceron surmonta-t'il tous
les obstacles, ou plutôt il n'en trouva
que ce qu'il falloit, pour mettre ses
talens dans leur véritable jour. Chaque
année voyoit croître sa réputation ; &
les graces qu'il obtenoit rapidement
paroissoient toujours au-dessous de cel-
les qu'il devoit obtenir. Malgré un
merite si rare, je trouve deux grandes

Dio Cass-
ius. l. 39. taches dans la vie de Ciceron : une va-
nité trop grande ; & je ne sai quelle
lâcheté d'ame, qui deshonore toujours
celui qui se trouve à la tête des affaires.
Il est impossible que l'homme en place
ne se décele par quelque endroit : tou-

yeux ſont tournés ſur ſa conduite. La victoire ineſpérée de Ceſar chan. toute la face des affaires. On ne plus que des malheureux, qui implo- nt triſtement ſa protection. On tra- it en louanges, en applaudiſſemens, épris & la haine qu'on devoir avoir r l'uſurpateur. Ciceron s'abbaiſſa ore plus que tous les autres. La nte & la défiance, compagnes ordi- es de la vieilleſſe, le jetterent dans long excès de flatteries. Quel étran- angage, pour une ame Romaine ! t-être en eut-il honte lui-même : car emarque, que depuis ce moment irréſolution augmenta, & qu'il ne t plus touché que de l'étude de la iloſophie. Elle avoit été ſa premiere ination : elle ſervit encore à le con- r dans ce déclin de l'âge, où l'on re- t naturellement à ſoi. Heureux, qui répare un tel ſecours ! Cic. epiſt. 15. ad Brut.

Réfléxions ſur ſes Ouvrages philoſophiques.

V.

endant ſa jeuneſſe, Ciceron s'étoit à la troiſiéme Académie. *Nous ne mes pas*, dit-il, *de ces rigides Plato- ns qui s'imaginent qu'il n'y a rien de i: nous croyons ſimplement que le vrai faux ſont confondus, incorporés en- le, & que l'œil humain n'a point la* L. 1. de Nat. Deor. V. etiam l. 1. & 5. Quæſt. Acad.

force de les démêler. Il suit de-là tout n'est que probable dans l'Uni mais ces probabilités adroitement n gées suffisent pour conduire le Sage : l'empêcher de s'égarer pendant le trajet de cette vie. On juge bien vec de tels principes, Ciceron ne jamais un air décisif, ni un ton i sant. Il se moque même de ceux passionnent pour quelque Auteur le regardent comme leur oracle cedent aveuglément à toutes ses sions, qui ne font aucun usage de esprit. *Vivere*, c'étoit sa devise, *c re est* : on ne vit en effet qu'autant pense. » Sur cela, continuë-t'il, » puis m'empêcher de rire de l'e » ment des Pythagoriciens. Si on » conteste quelque proposition, i » daignent point l'expliquer, & i « pondent avec une folle assura » *C'est lui qui l'a dit.* Ainsi, on corde à l'autorité le droit de con cre, qui n'appartient qu'à la raiso ceron gardoit la même conduite d cours ordinaire de la vie. Il ne ju point des hommes sur les appare ni à la premiere vuë. Il étoit tou en garde contre leurs subtilités, & tromperies. Rien au fond ne lui p soit sublime ni abjet, loüable ni r
Epist. 1. hensible. *Non soleo, mi Brute*, (

tibi notum esse arbitror) temere affirmare de altero. Est enim periculosum, propter occultas hominum voluntates, multiplicesque naturas.

V. etiam ad Attic. epist. plurimas, & præf. l. 14.

Le premier Ouvrage que composa Ciceron depuis sa retraite, fut un Discours vif & pathétique, pour exhorter à l'étude de la Philosophie. Comme on n'a aujourd'hui que quelques fragmens de ce Discours, on n'en peut juger que par la rapide impression qu'il fit sur le cœur de Saint Augustin, & par les mouvemens de vertu qu'il avoit excités à Rome. L'Auteur qui se rend aimable, & dont le cœur est d'intelligence avec la main, persuade infailliblement. Je trouve les même art, le mêmes délicatesses de style, dans tous les Ouvrages philosophiques de Ciceron. Il ne cherche point à s'assujettir le lecteur : il le conduit avec prudence, il le ménage en se cachant de lui, il l'échauffe par degrés. Souvent on ne prévoit point la route qu'il veut tenir, pour frapper au but : mais il y frappe sûrement. Tant de fleurs, & des fleurs si belles, naissent sous ses pas, qu'il s'amuse d'ordinaire à les cueillir. Il ne se hâte point. Tout lui devient un sujet de digression. Mais l'accessoire n'est jamais inutile: & même s'il manquoit, quelque chose manqueroit au principal. C'est là tout ce que

faire le plus habile Maître.

De Fin. l. 5. Ici, Ciceron reconnoît que la vérit
ble Science de l'homme est de se pr
curer le bien, & de fuir persévéran
ment le mal, tant par rapport à l'esp
que par rapport au corps. Il réduit
des notions generales tout ce que l
Anciens avoient dit sur cette matier
Tuscul. l. 5. & ce qu'il y ajoute, quoiqu'un pe
long & un peu diffus, me semble tre
chant. Là, Ciceron étale les princip
les plus sûrs & les regles les plus i
variables pour bien vivre. Il commen
par le mépris de la mort, qui est ce
tainement la plus rude de toutes l
épreuves, & celle qui humilie dava
tage notre amour propre. Il mont
ensuite que la douleur & les maladi
ne doivent point abbattre un homm
de courage, ni le porter à des plaint
ridicules; que les revers & les di
graces de la fortune sont, à tout pren
dre, plus aisés à soutenir, que ses fa
veurs, ses bienfaits; qu'on tombe dan
un abîme de maux, en écoutant trop s
passions, elles, qui se déguisent de ta
de manieres différentes & qui change
si souvent d'allure & de physionomi
Enfin, il conclud que rien ne peut nou
rendre heureux, que l'exercice constan
de toutes les vertus. Car elles formen
une étroite chaîne, & ne se détachen
l'un

[redacted]

l'une de l'autre, qu'à leur ruïne entiére & à notre pure perte.

Mais ce qui accrédite davantage l'Orateur Philoſophe, ce ſont les Livres de la Nature des Dieux, & principalement le ſecond. On y trouve un amas prodigieux de connoiſſances & de réflexions, plus encore de ces derniéres que n'en offrent les principaux Ouvrages des Anciens. Souvent, lorſqu'on a trop de matériaux à employer, on héſite & on ſe trompe ſur le choix. Mais Cicéron réuſſit encore de ce côté-là. Son goût le diſtingue autant que ſes vaſtes recherches. Dirai-je qu'à tant de beautés ſe joint une expreſſion noble & élégante? ce mérite eſt ordinaire à Ciceron, & ne demande point à être relevé.

CHAPITRE XXXII.

I. *De la Philoſophie qui s'introduiſit à la Cour d'Auguſte.* II. *De celle qui s'introduiſit à la Cour de ſes Succeſſeurs.* III. *Mort de Traſéas Pætus.* IV. *Premier Exil des Philoſophes ſous Néron.* V. *Second Exil ſous Veſpaſien.* VI. *Troiſiéme Exil ſous Domitien.*

I.

De la Philosophie qui s'introduisit à la Cour d'Auguste.

APrès les fureurs inouïes de la guerre civile, après les meurtres & les proscriptions du Triumvirat, Rome parut gouter les douceurs de la paix. Une main propice essuia les larmes, qu'elle avoit si souvent répanduës sur le tombeau de ses enfans animés à leur perte mutuelle. Ce fut Auguste, qui ramena de si beaux jours. Devenu Maître de l'Empire, il ne songea plus qu'à se faire aimer: & à force de bienfaits, il s'attacha le peuple Romain desaccoutumé de l'ancienne liberté, mais qui vouloit une tyrannie douce & déguisée. Quoique le pouvoir suprême fût remis entre ses mains, il ne s'en servoit qu'avec prudence & modération, souvent même avec un regret affecté qui donnoit espérance du rétablissement de la République. Il vouloit gagner les esprits, avant que d'exiger les humbles devoirs. La félicité publique augmentoit la sienne, ou plutôt, il confondoit l'une avec l'autre. Au milieu de tout cela, la vie d'Auguste étoit celle d'un Empereur, mais d'un Empereur qui commande à une nation magnanime. Sa Cour, moins brillante à la vérité que polie & spirituelle, sembloit être la patrie de tous les honnêtes-gens

Hist. du second Triumv. l. 1.

Suet. in Aug.

gens. Il ſe dépouilloit parmi eux de l'orgueil du trône, & ne gardoit que le titre d'homme d'eſprit. Qu'alors il devoit paroître délicieux ! Son mérite perſonnel agiſſoit ſeul ; & plus on l'avoit admiré, plus encore on l'aimoit, & preſque ſans s'en appercevoir. Il diſoit ſouvent, que c'étoit la marque d'un eſprit léger & glorieux, que de troubler le repos de ſes citoyens, pour ſe procurer l'honneur du triomphe & une couronne de laurier, *qui à la bien priſer*, diſoit-il en riant, *n'eſt après tout qu'un amas de feuilles inutiles.* Aur. Victor.

Cette vie molle & oiſive, ce rafinement de conduite ; ce goût délicat qui préféroit la réputation de bien écrire à la volupté, & la volupté à tout le reſte ; d'autres raiſons encore, mirent à la mode la Philoſophie d'Epicure. Tel fut Auguſte lui-même : tels furent ſes meilleurs amis, & préciſément ceux qui méritoient le plus de l'être ; Mécénas, Agrippa, Statilius Taurus, Horace, Virgile, Rabirius, Tite-Live, Tibulle, Ovide, &c. Quels hommes ! & qui a jamais eu plus qu'eux de fineſſe, d'agrément, de pénétration d'eſprit ? Autant qu'on les a admirés pendant leur vie, dit Velléius-Paterculus, autant eſt-il difficile de les blâmer après leur mort. Les L. 2. Ouvrages des uns ſont remplis de ces traits brillans, qui ont paré preſque tous les

les Ecrits des ſiécles ſuivans : les autres, par leur générosité & leurs bienfaits, ont enhardi les Auteurs de ces Ouvrages & les ont mis en état de travailler. Enfin le mérite malheureux, & quelquefois ignoré de lui-même, trouvoit en ce ſiécle des amis & des protecteurs : il n'avoit pas même beſoin de ſe faire connoître.

Ubi ſupra.

Au rapport de Suétone, Auguſte fit bâtir un Temple à Apollon, & l'orna d'une Bibliothéque magnifique. Souvent il venoit s'y renfermer avec ſes meilleurs amis : & dans ſa vieilleſſe, il y donnoit audience aux principaux de ſa Cour & aux Ambaſſadeurs étrangers, qui ne rougiſſoient point de voir ainſi les Lettres ſe marier à l'Empire. Quoique ſon goût le portât aux choſes d'agrément, il ne négligeoit point la Philoſophie. Il eut même pluſieurs perſonnes à ſa Cour, qui en faiſoient une étude ſérieuſe. Je ne nommerai qu'Apollodore de Pergame, Aréus & ſes deux fils, Nicolas de Damas, & Athénodore de Tarſe, qui publia un Commentaire ſur les Catégories d'Ariſtote. Leur exemple anima l'Empereur à compoſer lui-même des Diſcours judicieux, pour inſpirer l'amour de la Philoſophie. Sans doute qu'il entendoit cette Philoſophie ſenſée & toute d'uſage, cet air de modération

Rapin, Réflex. ſur la Philoſ.

ation & de douceur, qui l'avoit fait
;ner assez paisiblement, dans une ré-
lution aussi violente que le fût alors
le de l'Empire Romain.

II.

La Philosophie Epicurienne, qui s'é-
t introduite à la Cour d'Auguste, s'a-
.it entiérement sous ses successeurs.
:n falloit une plus forte & plus cou-
;euse, pour supporter les excès & les
arreries du nouveau gouvernement.
bere fraya le chemin à la tyrannie.
)ut devenoit criminel sous un Empe-
ur, qui se sentoit toujours coupable.
punissoit aussi sévérement les plaintes
les soupirs, que les crimes; & d'ordi-
ire il déguisoit les punitions les plus
olentes, sous un air d'amitié. Il défen-
it aux malheureux ce qu'on ne peut
ir ravir sans injustice, le sentiment de
irs peines & de leurs disgraces. Cela
t cause que tous les honnêtes-gens de
ome embrasserent le Stoïcisme, & se
ent une Philosophie conforme à l'état
ouloureux où ils se trouvoient. Con-
inte amére, mais plus propre que la
ospérité, à inspirer le goût de la
tu!

De celle qui s'introduisit à la Cour de ses successeurs.

Suet. in Tib.

Tibére s'étoit fort attaché à l'Astrolo-
, pendant le séjour qu'il avoit fait à
Rhodes,

Tac. Annal. l. 6.

Rhodes. Un certain Thrasylle ou Tl fulle l'entretenoit dans cette folie,qu' torisoient par malheur quelques es de prédictions qui réussirent à Tibére dont la principale étoit son élévatic l'Empire. J'ai remarqué que non-sei ment les hommes vicieux se deshor rent par une conduite choquante & (solue, mais encore qu'ils recherch dans le cours de leurs études ce qu' a de plus frivole & de plus chimériq Néron aussi méchant que Tibére, qui s'essayoit pendant les cinq ann qu'il parut vertueux à ne plus l'être t à coup: Néron, dis-je, remplit Ro & sa Cour de Magiciens Arabes & S riens. Il se fit dès-lors initier à le Mystéres ténébreux & insensés, par moyen de Tiridate Roi d'Arménie lui-même grand Magicien. Ce Tirida étoit venu à Rome pour recevoir l'i vestiture de ses Etats, & pour s'acqué de nouveaux amis. Il poussa la supers tion pendant son voyage, jusqu'à n'o cracher dans la mer, tant les éleme lui paroissoient sacrés & digne de ménagement.

Aug. de Civit. Dei l. 6.

Phil. l. 4.

Plin. l. 30.

III.

Mort de Thraséas Pœtus.

Mais, ô légéreté, ô foiblesse extrêr de l'esprit humain! Néron se dégoû bient

bientôt des Imposteurs qui brilloient à sa Cour. Sous prétexte d'annoncer l'avenir, ils excitoient secretement à la révolte & à la sédition : ils favorisoient tous les conspirateurs. Aussi leur chûte ne surprit-elle personne ; & Néron entre autres fit charger de fers Musonius le Babylonien. Pendant qu'il étoit en prison, Apollone de Thyanes vint à Rome pour le voir : & comme ils ne purent l'un & l'autre s'entretenir de vive voix, ils s'écrivirent par adresse les lettres suivantes.

Philost. ubi supra.

Apollone au Philosophe Musonius.

» J'avois dessein de vous aller voir, » pour admirer & votre éloquence, & » la fermeté avec laquelle vous soutenez » vos malheurs. J'aurois aussi examiné » s'il n'y a point quelque moyen de les » adoucir. Peut-être qu'on vous aura dit » que mon art peut aussi facilement vous » tirer de prison, qu'Hercule tira autrefois Thésée des Enfers. Mandez» moi quelles sont là-dessus vos inten» tions. Adieu.

Musonius au Philosophe Apollone.

» Je vous suis extrêmement obligé de » votre générosité. Mais un homme qui » n'attend

» n'attend que l'heure favorable p
» se justifier, & qui ne se reproche
» cun crime, doit supporter ses chaî
» jusqu'à ce que son innocence écl
» Adieu.

Ce fut pendant ce voyage qu'Ap
lone fit une si belle réponse à Télé
qui avoit à Rome la principale In
dance des choses sacrées. Cet hom
qui étoit plus politique encore que l
tre, l'avoit prié de lui dire naïvem
ce qu'il demandoit aux Dieux dans
longues prieres. » Je leur demande,
» prit Apollone, que la paix & la
» stice régnent entre les hommes;
» les loix ne perdent point de leur
» ce ni de leur vigueur; que les sa
» soient toujours indigens, & que
» sots s'enrichissent seuls, de man
» cependant qu'ils n'ayent point le p
» voir de nuire. Je demande encore
» Dieux, continua-t'il, qu'Apollon
» souhaite que ce qui convient à
» état & à sa condition; que son b
» heur dépende de son attachement
» vertu; qu'il soit enfin le plus malh
» reux de tous les hommes, s'il s'é
» de son devoir.

Outre les prétendus Magiciens sur
tomba l'implacable colére de N
s'attaqua à tous ceux qui
I

›phe Stoïcienne. *Son dessein*, dit Annal. l. 16.
, *étoit d'étouffer toute la vertu qui*
ur la Terre, & de montrer que les
Empereurs avoient bien pu faire
des hommes, mais que lui seul fai-
trir des hommes vertueux. Tels
Rubellius Plautus, Lucius Vétus,
s Ostorius, Annæus Mella, Ba-
›ranus, Thraséas Pœtus, &c.
:nier sur-tout avoit une haute
:ion de sagesse. Quand l'Empe-
'eut condamné à la mort, il lui
ı un Officier de ses Gardes pour
ıire de son arrêt. Thraséas se re-
alors dans ses jardins, environ-
tout ce qu'il y avoit à Rome
s illustre & de plus savant. Le
ophe Démétrius étoit assis à sa
; & ils s'entretenoient l'un & l'au-
ı prérogatives de l'ame raisonna-
e sa nature, de la maniere dont
 sépare du corps. Un des amis
raséas vint, les larmes aux yeux,
›rendre le rigoureux jugemenr de
:reur. Il l'écouta sans aucune émo-
k ayant annoncé cette triste nou-
ì ceux qui l'accompagnoient, il
a de se retirer promptement, de
ue sa disgrace ne leur devînt fa-
:l conjura en même tems sa fem-
i étoit fille de l'illustre Arrie, &
›uloit suivre l'exemple de sa Me-
re,

dont ces Philosophes l'accabloieut c
que jour. Souvent même ils refusoi
de se lever, lorsque l'Empereur se j
sentoit aux spectacles ou aux prome
des publiques, lui reprochant par
dédain affecté, & la bassesse de son
gine, & les commencemens honteu:
sa fortune. J'ajoûterai à cela, que
Mucianus, qui avoit été Gouvern
de Syrie, contribua beaucoup à fom
ter dans le cœur de Vespasien ce
aversion pour les Philosophes. Leur c
Tillem. duite trop réguliere étoit une criti
Hist. des suivie, & par-là même plus insultar
Emp. l. 2. des désordres qui regnoient parmi
Courtisans, & que Mucianus, hom
vain & naturellement voluptueux,
torisoit de son exemple. On peut
surer que d'ordinaire les défauts
Princes & des Rois sont moins le
défauts propres, que ceux des perso
nes qui les approchent, & qui
leurs indignes flatteries, par une co
plaisance étudiée les enhardissent
crime, ou du moins à une vie to
pleine de bagatelles & noyée dans
plaisirs.

VI.

Troisiéme Exil sous Domitien.

Le nouveau regne de Titus ram
les Philosophes à Rome, qui sentoi
b

en le mérite de se retrouver dans une Aur. Vic-
ille, où abondoit tout ce qui peut tor.
nurrir & fertiliser l'esprit. On dit
ême que cet Empereur si doux, si
enfaisant, ne dédaignoit pas de con-
rser, de s'instruire avec eux ; & que
fut Apollone de Thyanes qui les lui
roit recommandés. En passant par la
irèce, Titus s'étoit fait un mérite de
aller voir, & de l'interroger sur la ma-
iere dont il devoit se conduire, pour
égner avec sagesse, avec gloire. Apol-
one lui répondit : *Aimez qu'on vous di-*
la vérité, & recherchez ceux qui ose-
ront vous la dire. Je connois à Rome
un Démétrius, Philosophe Cynique, avec
qui vous ferez bien de vous familiariser.
S'il apperçoit quelque tache dans votre
vie, s'il trouve quelque défaut dans la
conduite que vous tiendrez, soyez sûr que
ce Philosophe vous en avertira sans détour,
sans user d'aucun déguisement.

A Titus succéda Domitien son fre- Aul. Gell.
re; mais comme il étoit aussi corrom- l. 15.
pu, aussi gâté dans ses mœurs, que son
prédécesseur avoit été vertueux, il at-
taqua pour la troisiéme fois les Philoso-
phes & les exila de Rome. » Je suis fa- Suet. in
tigué, disoit-il, d'entendre louer sans Dom. Plin.
cesse Thraséas Pœtus & Helvidius Epist. l. 3.
Priscus. Je suis las de voir que dans
une corruption générale, il y ait en-

» core des ames privilégiées qui
» stiennent du crime.

Les Philosophes que Domitien
bannis, se retirerent tous, les un
les Gaules, les autres en Espagne,
ques-uns même dans les caven
les déserts d'Afrique, sans autre s
que le travail de leurs mains, & s
tre adoucissement que les Ouvr
Platon, qu'ils emportoient avec
Mais ce qui mit le comble à la
nie qu'exerçoit l'Empereur, c'est
vouloit impérieusement qu'on t
criminels tous ceux qu'il haïsso
il auroit cru perdre le mérite du
ment, si quelqu'un avoit plaint le
heureux qu'il châtioit avec le p
rigueur, & le moins de justice.

On croit qu'Epictète sortit de
avec les autres Philosophes, que
l'impétueux Domitien. Cet Epi
le plus disgracié de tous les hom
soûtint ses malheurs avec un co
inflexible. Il brava les fers, les
dies, la pauvreté même, si hon
ceux qui aiment l'indépendan
croyoit avec les Stoïciens, que les
qui ont tout arrangé dans le me
ordre possible, tiroient une part
leur gloire des désagremens de sa
dition: & cela consideré, il en
satisfait, il s'en applaudissoit même

Tillem. Hist. des Emp. t. 2.

ne maniere très-sincere. Qu'il seroit heureux, pour le soulagement de la vertu maltraitée & avilie, que tous les hommes pensassent ainsi ! Nous avons encore sous le nom d'Epictète, un Traité rempli certainement de grands traits de morale, mais d'une morale trop outrée & hors du commun usage. Il recommande le vrai, d'une maniére à le faire haïr. J'avouerai naïvement, que c'est faire tort à la vertu & à la Religion, que de leur donner un air triste & rembruni : c'est vouloir persuader aux autres que le Monde est gouverné par un Principe envieux & jaloux ; que Dieu témoigne de l'amertume, qu'il aime à se venger, qu'il punit par goût & sans ressource ; que le zèle consiste à se refuser les soulagemens & les douceurs de la vie : comme si la vie qui nous est donnée pour nous avancer dans la piété, devoit être un ennui continuel ! Je voudrois qu'il ne fût permis d'écrire sur la Religion, qu'à ceux qui savent la rendre aimable.

Une Dame Romaine, mais Philosophe d'inclination, composa une Satire très-vive contre l'Edit de Domitien, & ne l'épargna point lui-même. » O Muse, disoit-elle, à quoi pense le Maître des Dieux ? Veut-il changer bizarrement ce que nos peres ont établi ?

V. Sulpitie Sat.

J. C. Scalig. in Hypercritico.

» Veut-il nous dépouiller de tous les pr
» ſens, que ſa bonté ingénieuſe nous
» faits? Son deſſein ſeroit-il, après no
» avoir arraché la raiſon & même l'uſag
» de la parole, de nous réduire à viv
» de gland & à ne boire que de l'eau
» Peut-être qu'il abandonne le gouve
» nement de Rome, pour veiller de pl
» près à celui des autres Nations.... U
» Empereur qu'avilit une longue déba
» che, oſe proſcrire tous ceux qui ſe pla
» ſent à l'étude de la Sageſſe. Quel e
» notre malheur! Nous avons quitté C
» rinthe & Athènes, pour donner u
» nouveau luſtre à la ville de Rome. I
» cependant Rome ingrate bannit au
» jourd'hui ces mêmes hommes, q
» l'honoroient davantage Ils fuient, i
» n'ont pas ſeulement la liberté d'en
In vitâ Agric. » porter le peu qui leur appartient.

Tacite remarque, que ſous les pre
miers Empereurs, ou plutôt les premie
Tyrans de Rome, on fit bruler un gran
nombre d'Ouvrages curieux & de Li
vres importans. Sans doute, ajoûte Ta
cite, que ces Empereurs s'imaginoien
que le même feu qui réduiſoit en cen
dres les travaux de tant d'excellens eſ
prits, anéantiroit les juſtes plaintes d
peuple Romain la liberté du Sénat, l
ſentiment intérieur de tout le genre
humain. Ce fut pour cela qu'ils exile
rent

rent les Philoſophes, & tous ceux qui avoient rapport aux beaux-Arts, afin de ne plus trouver à Rome ni vertu ni honnêteté.

CHAPITRE XXXIII.

I. Réflexions ſur les différens Exils où les Philoſophes ont été expoſés à Rome. II. *De Séneque.* III. *De Pline.* IV. *De Plutarque.*

I.

LA Philoſophie, comme je l'ai fait voir, fut très-maltraitée à Rome depuis le régne d'Auguſte juſqu'à celui de Nerva, & de Trajan. Auſſi y eut il alors plus de Philoſophes de mœurs & de ſentimens, que d'érudition & de génie: c'eſt-à-dire, plus d'hommes d'une trempe forte, qui s'étayerent des leçons du Portique pour braver tout ce que la tyrannie avoit de ménaçant, que d'hommes féconds en recherches, & qui s'unirent pour percer dans les énigmes de la Nature. Je trouve cependant trois Philoſophes, qu'à certains égards, on peut honorer du titre d'Inventeurs, & dont les Ouvrages offrent des beautés,

Réflexions ſur les différens Exils où les Philoſophes ont été expoſés à Rome.

qui, loin d'avoir été effacées pa
tems, croiſſent encore chaque jou
flattent les vrais connoiſſeurs.

II. *De Séneque.*

De Séné-que.

Séneque avoit de l'eſprit infinim
& de cet-eſprit fin qui touche & qui
poſe tout enſemble. Ses Traités,
Lettres, en ſont la preuve continue
Tout y eſt ſerré, exact & réfléc
tout y eſt ſur le ton inſtructif des S
tences, peut-être même ce qui ne
vroit point y être. Séneque n'ou
jamais qu'il parle devant le Public
il tâche de ſe ſurpaſſer lui-même. .
cun trait foible ne ſort de ſes mai
aucune négligence de pinceau ne
échape. C'eſt un Ami zélé & intrépi
qui ne prie point qu'on l'écoute, n
qui l'ordonne impérieuſement.
art, qu'il met ſans ceſſe à découv
conſiſte moins à faire aimer la ver
qu'à faire haïr le vice. Sans doute q
ne croyoit pas les hommes capables c
plus grand effort. Et d'ailleurs, c
ment inſpireroit-il l'amour de la ve
lui qui l'exagére juſqu'au dégoût,
qui rend impraticable tout ce qu'il
poſe ? Le parfait même, à force de l
ner, il le porte bien-loin au-delà
bornes. Qu'eſt-ce en effet que ſon

ge, qu'une idée ambitieuse & chimérique, qu'un masque de raison, qu'un homme qui est toujours en contradiction avec lui-même ? Dès qu'on l'approche, on sent qu'il veut se dérober à ce qu'il y a de plus vif dans la vie, aux sentimens. Quelle folie plus grande, que d'ajouter aux maux réels & cuisans que nous font la Nature & la Fortune, la ridicule vanité de croire que tant de maux ne nous touchent point ?

J'avouerai cependant, que l'austérité dont se pare Sénéque, est toute sur ses livres. Sa conduite n'étoit point sans nuage. On l'accusoit, dit Tacite, d'avoir partagé le lit d'Agrippine, & d'avoir été dans la suite un des principaux instrumens de sa mort. Son avarice étoit prodigieuse : & quoiqu'il possédât de grands biens, il ne cessoit d'en amasser par des voies illégitimes, par des usures criantes. Enfin, on lui reprocha plus d'une fois de prétendre secrettement à l'Empire. Il me semble que les actions des hommes ne démentent que trop souvent leurs discours : ils nous effrayent par leur morale, ils nous rassurent par leurs actions.

Annal. l. 13.

Les sept Livres que Sénéque a composés sous le titre de *Questions naturelles*, renferment une Physique assez étendue & assez spécieuse : non qu'il fon-

de tous ſes raiſonnemens ſur des e:
riences certaines, mais parce qu'i.
tourne ces mêmes raiſonnemens à
remarques utiles & agréables. On t
ve toujours à gagner avec un Aute
qui fait une foule d'anecdotes &
les place à propos. Ce qu'il ajou
ſa matiére, intéreſſe plus que la ma
même. Suivant la doctrine des S
ciens, Sénéque croyoit que Dieu
l'ame du Monde, & que cette ame
lement répanduë agite & vivifie
l'Univers. Il ſuit de-là, diſoit-il,
chaque élement a une vie qui lu
propre; que l'air ſe meut de lui-mê
& que tantôt il ſe dilate, tantôt
reſſerre & occupe moins d'eſpace;
l'eau ſe nourrit à ſa maniere & en s
bibant de toutes les vapeurs; que l
qui dévore & conſume les choſe
plus dures, produit cependant une
nité de plantes & d'animaux, &c. A
la matiére agit par elle-même,
mouvement lui eſt eſſentiel. Peu
douter, ajoute Sénéque, que la
n'ait une ame qui s'échappe & ſe ré
par tous ſes pores? Sans cela,
ment ſuffiroit-elle à nourrir tant
bres & tant de plantes; à faire éc
tant de fleurs & tant de fruits, à
duire dans ſes entrailles ces méta
précieux, & ſi recherchés des hom

Il y a plus. Le Ciel qui nous environne, le Soleil qui nous éclaire, les Astres qui brillent sur nos têtes & paroissent si bien arrangés : tous ces corps ne reçoivent-ils pas de la terre leur force & leur éclat ? n'est-ce pas son souffle qui les fait vivre ? Or il seroit impossible que la terre pût se conserver elle-même, & fournir à tous les besoins de la Nature, si elle n'étoit impregnée d'une ame subtile & toute puissante, qui se rétablit & se renouvelle sans cesse, &c. Que peut-on conclure de ces remarques générales, sinon qu'il y a dans le sein de la terre de grands reservoirs, qui ne sont remplis que d'air ? Et c'est cet air souterrain, mu avec rapidité & différent selon les canaux par où il passe, selon les filiéres par où il se modifie, que Séneque appelle l'ame de Monde. Il lui attribue tout le jeu & tout le méchanisme de la Nature ; les tremblemens de terre, les volcans qui jettent une pluïe de souphre, les couleurs de l'arc-en-ciel, les parélies, les cercles lumineux qni paroissent autour du Soleil, mille autres phénomenes encore plus rares & plus difficiles à expliquer. Enfin Séneque a sans cesse recours à cet air agité qui circule dans tout l'intérieur de la terre, & qui est capable en se resserrant de résister aux corps les

plus durs, & même de les soûtenir.

L'opinion qui suppose à l'air je ne sai quelle teinture de divinité, est très-ancienne. Anaximandre & Diogène d'Apollonie l'avoient enseignée dans la Grèce : à leur exemple, Sénéque l'enseigna parmi les Romains, mais en y apportant beaucoup d'adoucissemens. Il auroit dû y en apporter davantage, & convenir seulement que l'air par ses deux grandes propriétés, sa pésanteur & son ressort, est le premier mobile de tous les changemens qui arrivent sur la terre, & qui y produisent sans cesse des phénomenes nouveaux.

De la partie physique dont Séneque a composé ses Questions naturelles, je passe à la partie historique : & c'est, à mon avis, ce qu'il y a de plus intéressant dans son Ouvrage. Par exemple, il nous aprend que les Romains avoient des Miroirs qui grossissoient extrêmement les objets; des Miroirs qui multiplioient un même objet plusieurs fois ; d'autres qui enlaidissoient, jusqu'à ne pouvoir se souffrir; des Miroirs enfin d'une hauteur prodigieuse. On sait qu'ils étoient anciennement de quelque métal fondu ; & non de crystal, comme sont les nôtres, ou de verre préparé. Séneque raconte ailleurs que les Gourmets à Rome étoient si friands & si délicats, qu'ils faisoient servi

servir sur table le poisson tout en vie, & renfermé dans des vases transparens. Ainsi les yeux se contentoient avant le goût: & parmi les Convives, aucun ne pouvoit craindre d'être surpris. Le grand art de la volupté est de faire en sorte que tous les sens y participent en même tems.

Voici deux autres remarques, qui paroîtroient incroyables, si des expériences modernes ne les confirmoient. La premiére regarde une riviere qui se forma tout-à-coup dans la Carie. *Elle étoit pleine de poissons inconnus*, dit Séneque, *mais si dangereux, que tous ceux qui en mangerent, moururent empoisonnés.* On éprouve quelque chose de semblable dans la Louisiane, ce pays infertile & presque de niveau avec la Mer: on ne sauroit y fouiller, même à 20 & 30 pieds de profondeur, qu'on ne rencontre des amas d'eau salée où se nourrissent des poissons & des coquillages souterrains, qui sont un mets empoisonné. La seconde remarque tombe sur une entreprise de Philippe, Roi de Macédoine. Il fit descendre plusieurs ouvriers dans une mine abandonnée, & il leur promit de grandes récompenses, s'ils pouvoient la parcourir entiérement. Mais ces ouvriers penserent se noyer, & revinrent bientôt sur leurs pas. On ne

V. Miscell. Curios. sive Ephem. Phys. an. num. tert.

put les obliger par les plus grandes menaces à y retourner. Toutes les mines du Perou ſont ſujettes à de pareilles crues d'eau, ſi ſubites quelquefois, qu'une infinité d'ouvriers y périſſent : & ce qui coûte le plus, c'eſt le ſoin continuel qu'il faut prendre pour les épuiſer. Les frais en ſont immenſes.

Au reſte, Séneque a connu pluſieurs grands principes de la Méchanique des liqueurs ; témoin celui-ci : Tout corps qui flotte, péſe autant qu'il déplace d'eau. Là-deſſus, il explique la formation de certaines Iſles mouvantes, telles qu'il s'en trouve en pluſieurs lieux. Il fait voir qu'elles ne ſont qu'un amas de vieilles ſouches & de racines entremêlées de terre, & liées enſemble par la viſcoſité de l'eau. Ces Iſles ont très-peu d'épaiſſeur, quoique ſouvent on y voye croître des ſaules & d'autres arbres ſemblables. Il paroît auſſi que Sénéque a eu quelque idée de cette propoſition : Que la ligne de la plus vîte deſcente n'eſt point la ligne droite.

Dans le Traité qu'il a fait de la Providence, il parle ainſi du flux & reflux. » Faites y attention, vous verrez que » les rivages demeurent à ſec, lorſque la » mer ſe retire ; & au contraire qu'ils ſe » couvrent d'eau, lorſqu'elle revient ſur » ſes pas. Raiſonnez maintenant ſur ce

» jeu-

» jeu de la Nature, vous croirez que » tantôt la mer se resserre en elle-même, & tantôt qu'elle étend ses bornes » & se ressaisit des lieux qu'elle a abandonnés: Cependant toutes ces alternatives de marées qui arrivent précisément à certains jours & à certaines » heures, dépendent de la Lune, qui » est cause qu'elles sont plus ou moins » grandes. Car enfin tout l'Océan est » sous sa domination, & ne déborde » que par ses ordres.

III. *De Pline.*

Pline nâquit à Vérone, comme tous les Critiques en conviennent aujourd'hui. L'ambition n'avoit pas encore mis à la mode ce préjugé fatal aux Sciences, & trop souvent repeté, que les gens de Lettres ne sont propres qu'à vivre dans l'obscurité de leur cabinet. Pline exerça des emplois très-considérables, & il eut avec cela le loisir de publier un grand nombre d'ouvrages. Personne n'a été plus convaincu que lui de la nécessité de l'étude : il regardoit tout le tems qu'on lui déroboit, comme un tems perdu, & dont la perte doit causer des regrets infinis. » Je donne tout le » jour aux affaires, dit-il agréablement à Titus, depuis Empereur & alors Consul

De Pline.

Plin. in procem.

Plin. junior epist. l. 3.

sul pour la sixiéme fois : » & je me » serve la nuit afin de l'employer » lecture & à la composition. Ne » rois-je pas trop heureux encore, qu » cette conduite ne me procure » d'autre avantage, que celui de v » plus long-tems ? Le sommeil ôt » moitié de la vie ; & c'est un gain in » lible, plus sûr & plus légitime que » les autres, que de s'y livrer le m » qu'on peut.

Vossius de Histor. Lat. Hist. Nat. l. 1.

Les superstitions que Rome avoit sacrées par un usage immémorial, de rent odieuses à Pline. Il dédaigna statues de bronze & de marbre, dor crédulité publique avoit orné le pitole. Mais par un excès contrai il se rendit juge de ses propres pens il tomba dans l'Athéïsme. *Je ne con d'autre Dieu*, avouoit-il hautement *ce vaste Univers : il n'a point commen & il n'aura point de fin : il contient en lui-même, & rien n'est au-delà gouverne tout par des loix certaine immuables, quoique tout paroisse se verner au hazard : il ressemble parf ment à l'infini, quoiqu'il soit compos parties dégagées l'une de l'autre : en c'est l'ouvrage & l'ouvrier, c'est la ture universelle.*

Pline croyoit outre cela que l'hor meurt tout entier, & qu'il n'y a

cette vie, ni châtimens à craindre, ni récompenses à espérer. Une pareille doctrine pousse ordinairement au libertinage. Mais je ne le dissimulerai point: Pline étoit irréprochable du côté des mœurs, il paroissoit en public, tel qu'il étoit dans le deshabillé. Rien n'est plus touchant ni plus ingénieux, que les peintures qu'il fait des vices de son tems. On voit bien que son langage est celui de la sincérité, & qu'il n'affecte point de blâmer.

Je dois observer à la louange des Anciens, qu'ils ne faisoient point de la liberté de leurs sentimens, le prix de la débauche & de la dissolution. L'Orateur Philosophe ayant avoué, que plusieurs Grands homme s'étoient livrés à les doutes sur l'immortalité de l'ame & les promesses d'une vie future, se reprend en ces termes: » J'ai presque honte de ce que je viens de dire; car on pourroit s'en autoriser pour commettre plus hardiment des actions mauvaises, des crimes. Cela seroit vrai, si au défaut de la crainte des Dieux, la conscience n'étoit point un tribunal assez sévére pour juger des vertus & des vices. Et peut être, sans le reproche intérieur de cette conscience, toutes les autres raisons s'évanouiroient-elles. *Nihil est enim tam occupatum, tam mul-*

De Nat. Deor. l. 3.

V. Quintil. l. 12.

tiforme, tot ac tam variis affectibus concisum atque laceratum, quam mala mens

L'Histoire Naturelle demande des recherches infinies & des connoissances profondes; avec cela un grand amour du travail, & ce courage d'esprit qui ne se rebute point des difficultés. Pline osa essayer ses forces sur une matiére si épineuse, & à peine connue. Rien ne se dérobe à ses regards perçans, ou du moins, rien ne paroît s'y dérober. Il parle des métaux, des minéraux, des plantes, des drogues, des pierres; de ce qui croît en Italie, & de ce qu'on apporte des Royaumes éloignés : il entre dans le détail des Arts; il remarque les industries particuliéres, qu'on néglige si ordinairement; il assure la réputation des Ouvriers fameux & à qui l'on doit tant, sans presque les connoître. S'étonnera-t'on que dans une si grande abondance de choses, il lui échappe quelques fautes & quelques manquemens? Peut-être même que ce qui nous semble tel, vient des causes suivantes : ou de la perte irréparable que nous avons faites de plusieurs adresses, de plusieurs secrets connus des Anciens; ou des changemens terribles & des bouleversemens que la Terre a soufferts, & qu'elle souffre encore de siécle en siécle, ou de certaines expériences que nous trai-

Salmas. in Præf. ad Exercitat. Plinianas.

itons avec dédain ; parce que nous ne
avons pas encore assez vérifiées. Pli-
, par exemple, a été censuré pour a-
ir dit que le jour de la mort de De-
s le Tyran, toute l'eau de la mer du
rt de Syracuse devint douce. La chose
st point si extraordinaire, que je ne
ye éprouvée cent fois. Après plusieurs
rs d'une pluye forte, telle qu'il en fait
rs les Equinoxes, toute l'eau de la mer
nge le long des côtes, & de couleur,
de goût : on ne la trouve plus sa-
e. Apparemment que Denys mourut
s une de ces conjonctures de tems.
Au reste, Pline savoit admirer l'im-
ense fécondité de la Nature: il croyoit
u'elle n'a rien produit ni rien tiré de
n sein, qui n'ait quelque propriété,
elque utilité, quelque bonté. Cette
ée, qui est si sublime & si vraie en mê-
e tems, a fait pourtant un tort infini
x Anciens. Elle les a portés à devi-
r, lorsque les connoissances leur man-
uoient. De là sont venus tant d'Ouvra-
s qu'ils ont publié inconsidérément
us les titres de Choses admirables, de
hoses incroyables, de Choses inouïes,
c. Le tems a fait périr un Traité de
iceron, écrit dans ce goût-là.

V. præsertim. Hist. Nat. L. 22.

J'ajouterai à l'honneur de Pline, que
n Histoire-Naturelle est remplie de
aits ; que non content d'instruire, il
donne

donne encore à la curiosité. Il y e
un qui regarde Jules-César; & qui n
que bien que les ames de la plus fo
trempe s'oublient, & se démentent
certaines occasions. Le char du Dic
teur pensa un jour se renverser. Dep
cet accident, il n'osoit y monter, ni
asséoir, qu'il n'eut trois fois récité
certain vers, destiné ridiculemen
sa sûreté. Plusieurs imiterent cet exe
ple: tant les sottises d'éclat sont con
gieuses, & se répandent de proche
proche!

Pour détourner les sortiléges &
maléfices, les Anciens attachoient u
tête de Loup à l'entrée de leurs m
sons de campagne. Cette pratique
frivole dans sa naissance, a duré tr
long-tems; & je m'imagine qu'elle
donné lieu à ces têtes d'animaux &
ces oiseaux de proie, qu'on cloue a
tant de soin aux portes de presque t
nos Châteaux. Il n'est point surpren
qu'un usage superstitieux soit deve
un droit honorifique. Les Anglois f
mettre un fer à cheval; mais en ded
de la porte de leurs chambres: ils croy
par-là se préserver de tous les enchan
mens.

Qu'on me permette encore une
marque très-courte. Pline reproche a
gens de guerre de son tems, que n

ſeulement ils ſe trouvent ſurchargés de leurs armes, mais encore de leurs vêtemens. *Et c'eſt pour cela*, leur dit-il, *que vous vous donnez des habits de ſoie, qu'on pardonnoit à la molleſſe des femmes.* Comme il eſt à propos quelquefois de comparer les choſes anciennes aux modernes, je rapporterai ce que diſoit-il n'y a pas plus d'un ſiécle le généreux Duc de Rohan, dans ſon Traité de la Guerre. *Nous ſommes aujourd'hui ſi délicats, qu'a peine voulons-nous porter nos armes : tant s'en faut que nous voulions porter ſur nous pour huit jours de vivres,* Combien la Milice Françoiſe a-t'elle encore degéneré ! Combien le luxe, la bonne chére, le faſte & un certain amour de la décoration, ont-ils augmenté ? Serions-nous reconnus de nos Ancêtres, eux, qui n'aimoient que la gloire qui s'acquiert par les travaux les plus pénibles ? Ch. 14.

IV. *De Plutarque.*

Aux deux Philoſophes dont j'ai déja parlé, un troiſiéme vint s'unir ; & c'eſt le fameux Plutarque. Il connut de bonne heure que la Science n'eſt qu'un vain ornement, ſi la droiture des ſentimens & la probité ne l'accompagnent. Il remercie ſans ceſſe & ſon pere & ſon ayeul, De plutarque

ayeul, de lui avoir procuré une édu
tion excellente. Il regarde l'amitié
lui portoit son frere, comme un bien
& une faveur précieuse des Dieux. (
je suis touché de ces effusions de cœ
que l'honnête homme me paroît au
sus du savant! Le chef-d'œuvre de I
tarque, & peut-être celui de l'antiqu
ce sont les Vies des Hommes illust
J'y trouve les grands exemples m
aux solides instructions, l'utilité jo
à l'agrément. La méthode de l'Au
est d'étayer ses discours de traits 1
morables, & de comparaisons ingéni
ses. Il gagne, à la vérité, peu de 1
rein par cette voie : mais sa mar
en est plus ferme & plus assurée.
arrive certainement au but, quand
ménage ses forces dès l'entrée de
carriére. Je découvre le même g
de composition dans les autres Ouv
ges de Plutarque : mais soit qu'il se
glige, soit qu'il appréhende de décid
sa maniere d'écrire est moins agréa
& moins soutenue. On sent qu'il ne s
point assujetti ses lectures, & c
l'abondance le flatte plus que le ch
& la perfection.

Plutarque avoit embrassé la Secte c
Académiciens, où toutes les autres v
noient faire naufrage. Il déguise av
beaucoup d'adresse le parti qu'il pren

& se ménage par-là le droit de changer. Il blâme plus qu'il n'approuve, & rarement approuve-t-il sans quelque restriction, sans un petit air de raillerie. L'objet perpétuel de ses satires & de ses insultes, ce sont les Stoïciens & les Epicuriens. Il leur porte des coups redoublés; & son triomphe, qu'il diminue par une louable modestie, me paroît complet.

Plutarque auroit dû se contenir dans ces bornes, qui lui laissoient encore un champ assez libre: sa réputation aujourd'hui seroit en sûreté. Mais qu'il est différent de lui-même, quand il donne dans des sens mystiques & qu'il se livre à des allégories forcées! On ne l'entend point: on n'ose le suivre. Ce n'est plus cet homme presque Chrétien au milieu des ténébres du Paganisme, ce Philosophe sensé qui fait voir la différence de l'ami & du flateur; qui recommande l'éducation des enfans; qui entretient les Rois & ceux qui sont destinés au maniment des affaires; qui blâme hautement le désir insatiable d'amasser; qui met le repos de l'esprit au rang des plus grands biens, &c; c'est une imagination vive & effrénée, que tout accommode, à qui tout plaît. J'en appelle au jugement de ceux qui ont lû ses Traités sur la Création de l'ame, sur le Démon familier de Socrate,

Erasm. in Conv. Relig.

te,

te, ſur le ſilence des Oracles, ſur la D
tinée toute-puiſſante, ſur l'Inſcripti
qu'on voyoit à la porte du Temple
Delphes, &c. J'ignore ſi l'Auteur a v
lu tromper les lecteurs, ou ſi lui-mê
a été trompé le premier: pareil éga
ment des deux côtés. Un ſeul endr
de Plutarque m'a paru convenir à
nouvelle Phyſique. C'eſt celui où
aſſure que chaque Plante eſt renferm
dans ſa graine, ou dans ſa ſemence.
qui etoit caché ſous un petit volume, d
il, *acquiert une grande étendue: &*
rend ſenſible avec le tems, ce que les y
ne pouvoient apercevoir dans l'origine.

Plut. de Comm. notion. adv. Stiocos.

On croit que Plutarque vint s'éta
à Rome, ſur la fin du regne de Do
tien. Les Sciences, qu'avoit proſcrit
Empereur ſouillé de tant d'autres
mes, refleurirent par les ſoins & le
béralités de Nerva. Plutarque m
tint ſous ſes yeux des Conférences
Philoſophie: on peut juger avec a
d'aparence, que l'éclat répondit au ſ
cès. Car il s'attira l'eſtime de tous
honnêtes gens de Rome: & ce qui
le ſceau à cette eſtime, Trajan ſucc
ſeur de Nerva le prit ſous ſa prot
tion, & l'honora même d'une ten
amitié, tant qu'il vécut. Un ſi fin co
noiſſeur du mérite des hommes appro
voit ſobrement; mais ſon approbatio
a

V. Plut. Vitam ad calcem ejus Operum.

ainsi que l'avoue Pline dans le fameux Panégyrique qu'il lui a consacré, étoit la marque la plus certaine, & au même tems la récompense la plus flatteuse, de l'érudition & de la vertu. Ce fut après sa mort que Plutarque, rassasié de distinctions, prit le parti de s'en retourner dans la Gréce. Là, il passa au milieu d'un doux repos les derniéres années de sa vie, & ce repos étoit accompagné de dignité. Car les Magistrats de tous les lieux où pouvoit séjourner Plutarque, avoient ordre de ne rien faire sans prendre son avis, & de lui rendre les mêmes honneurs qu'on rendoit aux hommes Consulaires.

Je ne saurois trop louer ceux qui, ayant servi le public de tous leurs talens, & long-tems joui des faveurs de la fortune, se retirent à propos, & soûtiennent dans une vie privée la gloire & la réputation qu'ils ont acquise dans les emplois laborieux. Par ce moyen ils survivent à eux-mêmes, & s'approchent sans effroi de la mort. Malheur (peut-on trop le repéter (malheur à celui qui s'en laisse surprendre! *Optimus virtutis usus est antequam deficias, desinere.* Sen. de brev. vita.

HIST.



HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE

LIVRE SEPTIE'ME.

DES PHILOSOPHES QUI ONT FLEURI DEPUIS LE REGNE DE TRAJAN JUSQU'A LA DECADENCE DE L'EMPIRE ROMAIN, ET DEPUIS SA DECADENCE JUSQU'A LA CHUTE DE L'EMPIRE D'ORIENT.

CHA-

CHAPITRE XXXIV.

Naissance de Jesus-Christ. II. *Des*
angemens qu'e sa doctrine a apportés
ans le monde. III. *De Potamon d'A-*
exandrie. IV. *Des Eclectiques.*

I.

Naissance de Jesus-Christ.

LEs hommes nés méchans,& abandonnés à leur propre foiblesse, n'avoient marché depuis l'origine du monde que pour s'égarer. Chaque si-
e enfantoit de nouveaux desordres;& erreurs préjudiciables s'accumuloient unes sur les autres, à la honte de la rai-
n & au décri des bonnes mœurs. La lu-
ére naturelle s'affoiblissant de jour en
r, ne se montroit plus que par écha-
es, & à la fin elle s'éteignit tout-à-fait.
us le nom & la généalogie des Dieux
e la Fable avoit créés, c'étoit le vice
i-même qu'on adoroit : les passions
nteuses, & dont on rougissoit en se-
et, avoient des Prêtres & des Autels:
s Temples étoient devenus des Lieux
e prostitution & de débauche : on alla
u'à prodiguer l'encens aux Ma-

Aug. de Civit. Dei l. 2.3.& 4.

ladies cruelles, aux Fleaux q
la terre, à la Mort même.
je de plus ? les hommes aveu
fioient les uns les autres ;
coupables, ceux à qui on aur
te de ressembler, n'étoient p
de cet honneur. Sur cela, s'
rement l'Apôtre Saint Paul :
» tous détournés du droit cl
» sont tous devenus inutiles ;
» point qui fasse le bien, non
» a point un seul.

Epist. ad Rom. c. 3.

Une partie de ce reproche
tombe aussi sur les Juifs. Qu
te leur histoire ne fut qu'u
continuel de Dieu, ils comm
le méconnoître & même à l'o
le régne des Asmonéens & v
de Jonatas. Les superstition
rent du penchant invincible,
tion avoit toujours eu à l'Id
ce penchant étoit encore fort
leçons vaines & ambitieuse
qui vouloient étendre leur
les consciences. Déja le vérit
de la Loi se perdoit : déja l
ties ne s'expliquoient plus sel
antique, & les passions sédui
détournoient à un nouveau
aimoit à se flater d'une mani
cieuse, & non à suivre la v
nue.

ce renversement général de l'es-
humain, dans cette défaillance de
les vertus, Jesus-Christ est en-
sur la terre. A cette clarté qui
mence de luire en Israël, toutes les
s se dissipent & tous les doutes
ouissent. Un beau jour s'éleve,
ne plus finir. Les nations voisi-
les nations éloignées, les barba-
celles qui sont plus polies, toutes
mot y ont part. Plus de choix,
de distinction, plus de préférence.
ons se communiquent abondam-
& la main libérale qui les verse,
retire plus.

II.

je ferai deux réflexions ; & ce marchant sur les traces de l'Au-plus exact & le plus modéré, qui mais écrit sur ce sujet. Ma pre-réflexion regarde ce prodigieux & égarement, où le genre-humain longé avant la naissance de Jesus-Que de variations & d'incerti-r les points les plus importans ? désordre d'opinions sur l'existence sur l'immortalité de l'ame, sur du souverain bien ! La Philo-en parloit que d'une maniére chancelante. Elle se contredi-

Des changemens que sa doctrine a apportés dans le monde. Grot. de verit Rel. Christ l. 1. 2. & 3.

ſoit ſans ceſſe; & même à force
ſonnemens ſubtils & captieux, en
un voile obſcur ſur les premieres
elle réduiſit toutes choſes à de
conjectures. On apprenoit à dou
les anciens Philoſophes : mais
toit point un doute ſage & réflé
aidât à trouver la vérité.

J'ajouterai encore, que dans l
& à Rome, l'on pouvoit dire i
ment : *Il n'y a point de Dieu, l*
du corps entraîne celle de l'ame,
doit chercher ſa félicité dans les
les plaiſirs ſenſibles. Des Sectes
l'ont ſoutenue & l'ont même en
ſans que le Magiſtrat punit leur
ou que le peuple effrayé jett
d'indignation. J'avoue que d'au
tes combattoient perſévéremmen
doctrine: mais elles le faiſoient de
me maniere, qu'elles auroient co
une erreur de Phyſique ou une
démonſtration de Géométrie. T
berté étoit permiſe ſur une mati
n'en ſouffre point. On jouiſſoit d
tacle que donnoient les contradi
ſans faire aucun retour ſur ſoi-m
falloit qu'une autorité ſupérieu
fixer toutes les incertitudes des
flottans, & apprit à l'Univers c
devoit penſer. Autorité ſublime
ficace, qui pouvoit la ſoutenir

ent que celui à qui le Pere la con- Joan.
Jesus-Christ est donc le premier Epist. 1. c.
établi des connoissances sûres & 4.
ables. Il n'a point parlé en hési-
ou sur des traditions douteuses.
ce qui lui arrive, a été prévu plu-
siecles auparavant. Sa parole se
irement entendre : & il a encore
yé tout ce qui pouvoit servir à la
ner, prodiges étonnans, miracles
à tous les yeux & au-dessus de
upçon, nouvelles idées de vertu,
es & maximes plus parfaites. *Ain-* Sapient. c.
sommes dans sa main, nous & nos 7.
s, avec toute la science d'agir &
nt de la vie.

de refléxion donnera plus de
de clarté à la premiere. Parmi
ciens & principalement dans la
les Philosophes, les gens d'es-
econnoissoient que tout étoit si
, si mêlé de vrai & de faux,
e pouvoient se conduire par leurs
miéres. Ils demandoient un Maî-
les guidât au milieu des doutes
uiétudes dont ils se trouvoient
és. Platon tombe d'accord qu'il
révélation divine, pour parler
t de la Divinité, ce qui se ra-
cette pensée de Salomon : *J'ai*
t ce qui étoit caché & qui n'a-
ncore été découvert, parce que

la sagesse même qui a tout créé, m
heureusement instruit. Aristote re
noit en plusieurs endroits de sa M
physique, qu'il manquoit à l'homm
Science supérieure, dont les prin
de toutes les autres doivent dépen
& c'est cette Science, que quelq
uns de ses Commentateurs appellen
siderata Aristotelis.

Les Philosophes, comme on v
sentoient parfaitement, tous leurs
soins : mais ils ne pouvoient y rem
que par quelque coup d'éclat, par q
que lumiére imprévue & surnatu
Plat. de Leg. l. 5. Cic. l. 3. Nat. Deor. De-là vient qu'ils disoient unan
ment : *On ne doit jamais rien change*
Religion qu'on trouve établie, & don
rigine se confond avec celle du Mon
ce qu'ils entendoient par ces paroles
que les hommes n'ont point droi
Apud Plat. l. 2. de Rep. toucher aux choses autorisées par un
ge immémorial; ou du moins que po
toucher, il falloit être plus qu'hom
Socrate ayant demandé à l'Oracl
Delphes ce qu'il pouvoit faire de
agréable aux Dieux, l'Oracle lui ré
dit, que c'étoit de vivre tranquillem
en suivant les mœurs & la Religio
pays où il étoit né. A cette occ
Erasme, dans une Préface qu'il a m
la tête des Questions Tusculanes, d
que Cicéron & les autres Sages du
gani

ifme ne pouvoient fe difpenfer de
rifier aux Idoles, parce qu'ils ne pou-
ent fe difpenfer d'obéir aux loix, les
t étant, pour ainfi dire, le fuplé-
it de la Religion. Cette ouverture,
nte Erafme, fuffit pour excufer ceux
ont vécu au milieu de l'Idolatrie,
ême pour les juftifier.
La néceffité d'un fecours furnaturel
divin, au milieu de l'horrible cor-
tion qui avoit tout gagné, étoit
connue des anciens Sages : & plus
rochoit du fiécle où devoit naître
-Chrift, plus on voyoit croître,
on fentoit la néceffité de ce fecours.
avant Ifaac Voffius foupçonne que De Sibyll.
racles des Sibylles, ou du moins ce c. 4.
en eft cité par les Auteurs qui ont
avant Jefus-Chrift, font d'heureu-
ctions, produites exprès par les Juifs
le tems que Pompée s'empara de
falem. Le but de ces Juifs étoit de
ilier parmi les Payens quelque au-
é aux Prophêtes, & de difpofer le
de prefque aveugle à la venue du
e, qu'ils jugeoient devoir bientôt
ître, fuivant la fameufe prédiction
Daniel. Et véritablement, le bruit
oit répandu à Rome & dans les prin-
les villes de l'Empire, que les Juifs
endoient un Libérateur, qui change-
t toute la face de l'Univers. Cette ef-
 pérance

pérance devoit flatter & surprendre les Payens, & en même tems diminuer la peine qu'ils se sentoient à avouer le déplorable état où ils étoient réduits.

Je ne sai si je dois ajouter ici, que plusieurs Auteurs d'une foi irréprochable ont pensé que lorsque Jesus-Christ est descendu sur la Terre, il étoit impossible qu'il n'y descendit. Toutes les voies de l'homme se trouvoient perverties; le vrai ne se montroit plus à ses yeux, & le faux, même donné pour tel, occupoit sa place. Il n'y avoit plus aucun principe de conduite, aucune régle de mœurs. Les hommes étoient trop gâtés, trop vicieux, pour pouvoir être menés par un autre homme: il falloit quelqu'un qui fût revêtu de l'autorité Divine, ou un Dieu lui-même. Le Cardinal Pierre d'Ailli, si célébre dans le XIV. Siécle, a été encore plus loin. Car dans le Livre qu'il a publié *de Concordia Historiæ & Astrologiæ Divinatricis*, il a établi comme un principe certain, qu'on a pu prévoir, qu'on a pu même prédire le Déluge de Noé & la naissance de Jesus-Christ; que ces deux prodiges & tous ceux qui s'en sont ensuivis, étoient néceſſaires au monde, & qu'ils entroient dans le plan détaillé de sa formation; que les hommes ayant péché, les hommes devoient être rachetés d'u-

ne

de maniére ineffable ; enfin, que tout le ſyſtême de la Rédemption eſt écrit dans les Aſtres, ſuivant le rapport que Dieu a mis entre le ſpiriuel & le matériel. D'où le Cardinal d'Ailli déduiſoit une eſpece de Théologie Aſtrologique, dont il étoit ſérieuſement perſuadé, quoiqu'au fond rien ne fût plus vain ni plus frivole.

Bellarm. de Script. Eccleſ.

A l'égard des Juifs, un Prophête leur avoit été promis expreſſément de leur nation, & choiſi d'entre leurs freres ; & c'eſt ce Prophête qu'ils doivent écouter avec ſoumiſſion & reſpect. Mais avant ſa venue, foibles encore & peu éclairés, ils ne voyent les choſes qu'à travers des voiles épais : ils ne deſiroient que des biens ſenſibles & des félicités temporelles. Il étoit donc indiſpenſable que la Loi ancienne s'abolît, & qu'une nouvelle prît ſa place, au ſoulagement & à l'inſtruction de tous les peuples. Quel bonheur pour eux, de ſe voir ſincérement réunis, & de marcher avec une noble ambition dans les mêmes routes ! Car après tout, Dieu, en préférant les Juifs, n'avoit pas totalement abandonné les autres nations. Il vouloit qu'on les regardât avec douceur & humanité, parce que lui-même il les regardoit avec des yeux de Pere commun. Quelque jaloux que fuſſent les Juifs de leur vocation, pluſieurs d'entre-eux

Deut. c. 18.

avouoient sans peine qu'on pouvoit p
venir au Salut par la seule Religion N
turelle, c'est-à-dire, en observant
usages, les préceptes que Noé & sa
mille dispersée observerent jusqu'à
braham.

En faisant réflexion sur ce que
viens de dire, je trouve le point de
liment où les deux Alliances vienne
rendre. Dans la premiere, le Seign
c. 6. dit par la bouche du Prophête Osée
bien que vous faites aux hommes n
plus agréable que le sacrifice, & j'a
mieux la connoissance de Dieu que
les holocaustes. Dans la seconde, l
pôtre Saint Jean établit ce princi
Ep. 1. c. 3. *Le commandement qu'il nous a fait*
de croire au nom de son Fils Jesus-Chr
& de nous aimer les uns les autr
comme il nous l'a commandé. Voilà
qui forme le partage des siécles écou
& le lien immuable de la paix qui d
régner entre les hommes. Toujours
a pu remonter à la connoissance du s
verain Auteur de l'Univers. Les Cie
& la Terre, le jour qui brille & la n
sombre, publient son pouvoir &
merveilles. Cette persuasion génér
qui faisoit tout le mérite de nos An
tres, ne suffit plus aujourd'hui : il y f
ajoûter de surcroît la particuliere d'
Médiateur donné. Avant lui, l'hom

pouvo

voit, aidé & secouru de sa raison, connoître un Créateur, l'adorer humblement : mais depuis sa naissance, la foi du Réparateur est devenue nécessaire. Et c'est par cette foi seule qu'on peut aspirer à une vie plus glorieuse, mériter des récompenses qui sont sans mesure, comme elles seront sans bornes.

III.

Sur la fin du regne d'Auguste, & lorsque Jesus-Christ étoit prêt à descendre sur la Terre, il s'éleva une nouvelle méthode d'étudier, dont le Christianisme prévalut dans sa naissance. L'Auteur de cette méthode étoit Potamon d'Alexandrie. Egalement éloignée de l'incertitude des Pyrrhoniens & de la présomption des Dogmatiques, elle consistoit à emprunter de chaque Philosophe ce qu'il avoit dit de plus raisonnable. Par ce moyen l'esprit jouissoit de toute son indépendance, & victorieux des préventions, il ne tendoit qu'à l'éclaircissement de la vérité. *La Philosophie*, remarquoit alors un homme habile, *n'est l'ouvrage ni de Zenon, ni d'Epicure, ni de Platon, ni d'Aristote. Chacun d'eux y a travaillé conjointement : mais elle ne s'approprie que ce*

De Potamon d'Alexandrie.

Clem. Alex. Strom. l. 1.

petit nombre de choses excellentes qu trouve dans leurs Ecrits.

J'avouërai ici, que la méthode int duite par Potamon renferme beaucc de justesse & de discernement. M il a dû toujours être bien facile de s aviser. Quel'homme ignore que le doit être reçû, quelque main qui n le présente ; & qu'il faut renonce l'erreur, malgré le crédit & la réputat de ceux qui l'apuyent ? *Soyez libre, in nu & sincere dans vos jugemens*, ordo Cicéron : *ne vous faites jamais un me de soutenir des sentimens dont vous n' point convaincu.* Puissai-je, disoit Soc te, me conserver dans cette situat d'esprit, de n'écouter jamais mes M tres ni mes Amis plus que ma Rais & de la prendre toujours pour ma m leure conseillere.

L. 1. de Nat. Deor.

V. Plat in charm.

IV.

Des Eclectiques.

Il ne paroît pas que Potamon ait fidé à aucune Ecole, ni qu'il ait dc naissance à aucune Secte. Mais sa niere de philosopher se répandit de che en proche dans tout le monde sav Ceux qui l'embrasserent, soit à Ale drie, soit à Rome, furent nommés *E tiques. Depuis long-tems*, observe S Augustin, *personne ne prend plus le d'Ac*

Epist. ad Dic.

Academicien, ni d'Epicurien, ni de ...icien. Il s'est formé une nouvelle Phi...ophie du débris de toutes les ancien...; & c'est celle qu'on suit aujourd'hui.
...premiers Peres de l'Eglise, qu'éclai... une Raison perfectionnée par la ...ce, s'y attacherent encore plus que ...les autres. Leur dessein étoit d'in...uire les Païens, & de les préparer in...siblement à la connoissance de Jesus-...rist. Ouvrage laborieux, & pour le...l il falloit deux choses : premiére...nt, les détromper de l'idée trop avan...euse qu'ils avoient des anciens Philo...phes; & secondement, les prévenir en ...eur de la nouvelle Philosophie qui ...oit descendue du Ciel. C'est où Clé...ent Alexandrin, Origéne, Grégoire ...aumaturge, Arnobe & Lactance, ...t parfaitement réussi. Je vais sur cela ...porter un passage admirable du der...er. Dans les choses, dit-il, où il s'a... Lact. I. 23.
...t de la conduite & de l'instruction de ...vie humaine, il faut se fier à soi-mê...e, & faire tous ses efforts pour dé...ouvrir la vérité. Car ceux qui ne se ...rvent point de leur esprit, mais de ce...i des autres, ressemblent aux animaux ...ui sont privés du bienfait de la raison. ...est certain que Dieu a donné assez de ...scernement à chaque homme, pour ...isir les choses qui lui sont nécessaires,

&

& pour diſtinguer celles qu'il doit croi-re. Nos Ancêtres avoient à peu près le même fond de génie & les mêmes talens, que nous avons aujourd'hui. La Nature, également liberale, ne partage pas un ſiécle, aux dépens des autres. La vérité reſſemble à la lumiere du ſoleil; elle frappe tous les eſprits attentifs. C'eſt pourquoi le deſir le plus naturel à l'homme étant l'amour de la ſageſſe, il étouffe ce déſir d'une maniére honteuſe, en ſe laiſſant aller aux opinions reçues, ſans les examiner auparavant. Cette lâcheté d'eſprit vient de ce qu'on ſe perſuade indiſcrettement deux choſes; & que les Anciens ne ſe ſont point trompés; & que les Modernes ne peuvent les égaler du côté de l'eſprit.

Eſt-ce que les titres d'Anciens & de Modernes mettent quelque différence parmi les hommes? Les uns ſont-ils infaillibles, par préférence aux autres? A tout balancer, dit Cicéron, les choſes trouvées par ceux qui viennent les derniers, ſont d'ordinaire plus exactes & plus correctes, que celles qu'on attribue à leurs prédéceſſeurs.

V. Cic. Acad. Quæſt. l. 1.

CHAPITRE. XXXV.

l'Empereur Hadrien. II. *De Marc-Aurele-Antonin.* III. *Du manteau [q]ue portoient alors les Philosophes.* [I]V. *De l'Impératrice Julie.* V. *De [sa] ressemblance avec Alexandre le [G]rand.* VI. *Du rétablissement des [r]epas philosophiques.* VII *Noms des [p]rincipaux Philosophes qui ont fleuri [d]epuis Marc-Aurele jusqu'à la fin [d]u III. Siécle.*

I.

[L]Es Sciences s'étoient heureusement [r]établies à Rome lorsqu'Hadrien [mon]ta sur le trône. Ce Prince, d'un [espr]it ardent & curieux, né également [pou]r avoir de grands vices & de gran[des] vertus, se portoit volontiers aux [cho]ses où il y avoit de l'éclat & de la [rép]utation à acquerir. Il vouloit tout [vo]ir par ses propres yeux; & il entre[pri]t de longs voyages, seulement afin [d]e s'instruire plus à fond de diverses [si]ngularités dont il avoit ouï parler. Son [s]uccesseur étoit en cela plus circonspect [&] plus réservé; car il disoit que les Empe-

De l'Empereur Hadrien.

Aur. Victor.

Spart. in Adr.

Jul. Capit. in Anton. Pio.

Empereurs ne voyageoient jamais, qu'à la ruïne & à l'oppression des Provinces. Dans sa jeunesse, Hadrien s'étoit beaucoup apliqué, non-seulement à l'étude de la langue Grecque, mais encore à la culture des Arts. Il y avoit même réussi avec tant de promptitude & tant d'adresse, qu'on disoit communément, que si la Nature ne l'avoit point destiné à être le Maître du monde, il seroit devenu le plus célébre artisan de son siécle. Ce qu'il retint de ses premiers travaux, ce fut de composer une Légion de toute sorte d'ouvriers ; & il s'en faisoit suivre dans ses differentes courses. Une attention exacte & bienfaisante le portoit à examiner tous les Ouvrages publics. Il les faisoit réparer en sa présence, ou il en faisoit construire de nouveaux, charmé de remplir par lui-même les fonctions d'Ingénieur-général de l'Empire: ce qui l'a fait appeller dans plusieurs de ses Médailles, l'Hercule Romain.

Suidas in Adr.

Comme cet Empereur étoit extrêmement libéral, (il déchargea les Provinces de plus de vingt millions d'écus d'or, qu'elles devoient au Fisc,) ses libéralités s'étendirent à tous les Savans. Il bâtit même à Rome en faveur de la Jeunesse, un Lieu d'exercices qu'il nomma *Athenæum* : il prit soin d'embellir son Palais d'Antium d'une Bibliothéque magnifique

me, où se trouvoient plusieurs Ouvrages rares, & entre autres les Lettres d'Apollone de Thyanes. Mais la passion chérie d'Hadrien étoit de passer pour habile, & même pour beaucoup plus habile que ceux qu'il récompensoit. Sa jalousie n'avoit point de bornes. Un jour l'Empereur disputoit avec Favorin, un de ses Secrétaires. Celui-ci céda poliment, quoiqu'il sentît bien qu'il avoit raison. Ses amis chercherent à l'en railler; mais il leur répondit avec beaucoup de présence d'esprit: Eh quoi! vouliez-vous que je l'emportasse sur un homme qui commande à trente Légions? Aul. Gell. l. 17.

II.

Tout ce qu'on avoit fait à l'avantage des Sciences, fut approuvé par Antonin Pius: & l'Empereur Marc-Aurèle-Antonin, qui fut son gendre & son successeur joignit à ses autres titres celui de Philosophe. On croit que les premiers qui le lui donnerent, furent Aristide & Quadrat, dans la généreuse Apologie qu'ils lui présenterent pour justifier les Chrétiens. Formé par d'excellens Maîtres & sous les yeux d'un beau-pere vertueux, Marc-Aurèle devint lui-même un des plus honnêtes hommes du monde. Cependant, je le dirai sans crainte De Marc-Aurèle-Antonin. Jul. Capit. in Marco, Anton.

de

de déplaire : quelque idée avantageuse qu'on se forme de sa droiture & de son équité, il ne passera jamais pour un adroit Politique ni pour un grand Capitaine. *Qu'est devenu L. Cassius*, disoit un homme qui portoit le même nom ? *Qu'est devenu Caton le Censeur ? Comment l'ancienne sévérité de nos mœurs s'est-elle éclipsée ? On en voyoit encore quelques restes chez nos Peres. Aujourd'hui, l'Empereur se cache & se renferme, pour philosopher : il parle de la clémence, de l'Ame, du Juste, de l'Honnête : mais pour ce qui regarde le gouvernement de la République, il n'en a aucune connoissance.* Aussi, lui reprochoit-on malignement qu'il vouloit rendre tous ses Sujets Philosophes : & cette plaisanterie fut principalement en vogue, lorsqu'il retranchoit les spectacles publics & les combats de Gladiateurs dont les Romains étoient si affamés.

Vulc. Gallic. in. Avid. Cassio.

Au reste, Marc-Aurèle avoit beaucoup d'esprit, & de cette esprit froid qui est propre à l'etude. Je n'en donnerai d'autre preuve, que ce Recueil de Maximes & de Réflexions qu'il nous a laissé, & où il s'entretient si naïvement avec lui-même. Tout y est compassé, & de niveau : mais il semble qu'on devoit attendre quelque chose de plus fort d'un homme né pour commander aux

V. la Traduct. de Mr. & Mad. Dacier.

[redacted]

autres. *Aliud in Imperatore quæ-ritur, aliud in oratore vel poëta flagi-tatur.* En effet, il ne sied qu'à un Phi-losophe isolé de débiter les maximes sui-vantes. » Le tems ressemble à un fleuve impétueux. Dès qu'une cho-se paroît, on la perd aussi-tôt de vue ; & celle qui prend sa place est entraînée avec la même légereté. La vie s'écoule donc trop rapidement, & pour former tant de projets, & pour se charger de tant d'entreprises. C'est bien-tôt fait. Quelque bonheur qu'on goûte, hélas ! on ne le goûte qu'un instant..... Le soin d'acqué-rir de la réputation est vain & fri-vole : ce soin mene à l'hypocrisie. On ne doit vivre que pour soi, sans trop s'embarrasser de ce que les au-tres jugent de nos actions, de ce qu'ils pensent de notre conduite.... Le repos est préférable aux emplois les plus brillans.... La faveur des Princes ne mérite point les peines qu'on se donne pour l'obtenir. Plus on s'approche d'eux, plus on se li-vre à des chaînes, qui pour être do-rées, n'en sont pas moins pesantes. De pareilles maximes, ce me semble, nuisent au but que doit avoir un Em-pereur, d'engager tous ses Sujets à se rendre utiles à la Patrie, à lui dévouer

Treb. Pollio.

ce

ce qu'ils ont de connoiſſance
talens.

J'approuve beaucoup plus le
judicieux, que Marc-Aurèle
mande à chaque homme de ſe t
mourant. *Tu t'eſt embarqué, tu
ta courſe, tu abordes au lieu o
vois aller : ſors courageuſement
ſeau. Si tu en ſors pour arrive
autre vie, tu y trouveras des
rémunérateurs : & ſi tu es privé
ſentiment, tu ceſſeras d'être ſou
des paſſions & de ſervir à un c
eſt ſi fort au-deſſus de ton am*
Ce langage étoit celui des Stoï
plus rigides. Marc-Aurèle croy
eux, que toutes les ames étoie
coulemens de la Divinité, &
la mort elles s'y rejoignoient
ment. Cela poſé, ajoutoit-il
bien les hommes ne doivent
s'aimer, ſe ſecourir & même ſ
ter les uns les autres ? Comb
amitié ne doit-elle pas être viv
ſante & ſincere ? ils ſont paren
même que de naître dans telle
famille.

Pour ce qui regarde la Pl

s ces Etres parfaits,
tion & cette pente se
le hardiesse, de rapel-
anisme de la Nature
imaginaire ! Ce n'est
che des Poëtes, par
elle de l'agréable Au-
do qu'un pareil systê-
écouter.

, Silvio, Atto: 1
do hà di vago, e di Scena 1.

: amante è il cielo,

nte il mare, &c.

posture de Jacques Ai- V. l'Hist.
aguette trompoit les crit. des
fut cause dans le der- Pratiq.
renouvella ce sistême Superst. 1.
des antipathies, qui & 3. par-
ommode pour expli- tie.
ssi surprenans, que peu
imposture une fois dé-
euves dont on l'avoit
elles parussent spécieu-
en même tems. Et à
je remarquerai que s'il
mme de ne pouvoir dé-
es d'un très-grand nom-
ai s'offrent continuelle-

ment

ment à ses yeux; il lui est encore p
triste de s'imaginer découvrir la rai
de ce qui n'est point, & ne sera pe
être jamais.

III.

Du manteau que portoient alors les Philosophes.

La faveur que les Antonins acc
dérent aux Sciences, accrut consid
blement le nombre des Philosoph
Plusieurs mêmes, amorcés par l'esp
des récompenses, feignirent de le
roître au dehors, quoiqu'au dedans
ne fussent qu'ambitieux. L'habillem
qu'ils portoient alors, par préférenc
la robe longue dont se servoient les
tres Romains, étoit un manteau,
que l'avoient porté parmi les anci
Grecs, ceux qui se piquoient de Lit
rature. Cette espéce d'habillement
même affecté aux Philosophes, de m
niére qu'on les reconnoissoit tous s
peine: & il arriva que d'autres le p
rent en quelques occasions d'éclat, p
se mieux distinguer de la foule Tém
Herodian. L. 1. Hist. ce qui se passa sous l'Empereur Comm
de, fils indigne de Marc-Aurèle,
qui avoit lâchement abandonné le s
des affaires à Perennis, devenu à fo
de crimes Préfet du Prétoire. La f
blesse de l'Empereur, ce qui n'est
trop ordinaire, augmenta l'insolence
Minis

Ministre. Tout le monde souffroit de sa tyrannie, & personne n'osoit s'en plaindre. Un jour que Commode assistoit avec tout le peuple aux Jeux Capitolins, un inconnu qui portoit le manteau de Philosophe, s'avança au milieu du théâtre, & lui dit: *Prince mou & efféminé, tandis que vous vous prêtez à ces vains divertissemens, Perennis est tout disposé à vous ravir l'Empire.* Chacun resta dans un profond silence, & admira le sublime courage du Philosophe. Cette action inespérée commença la chute de Perennis, qui fut peu après assassiné, & le fut avec quelque ombre de justice, si cependant il est jamais permis d'assassiner.

Le manteau Grec conserva l'air de distinction jusqu'au milieu du IV. Siécle, que l'Empereur Valens se vit fortuitement attaché au trône. On informa ce Prince qu'il s'étoit tenu une Assemblée secrette, composée de quelques personnes de qualité, & d'un grand nombre de Philosophes tous Payens. Là, sous prétexte d'une curiosité savante, on s'étoit servi de cérémonies magiques, pour savoir la destinée de l'Empereur, & le nom de celui qui devoit remplir sa place. La réponse fut, que l'Empereur périroit bien-tôt d'un horrible genre de mort; que le nom de son succes-

Ammian. Marc. l. 29

V. l'Hist. de Théod. l. 1.

ſucceſſeur commençoit par ces cinq
tres, THEOD, & qu'enfin tous c
qui s'étoient trouvés à cette Aſſembl
payeroient cette curioſité de la vie.
choſe arriva en gros, ainſi qu'elle a
été prévûë. Mais Valens, qui prit to
cette intrigue pour ce qu'elle étoit
effet, pour un ſignal, un eſſai de c
juration, s'attaqua aux Philoſophes.
plûpart d'entr'eux périrent, les uns
milieu des plus cruelles tortures, les
tres en ſe procurant une mort volont
re. La vengeance fut encore portée p
loin: car ſous le voile ſpécieux de b
ler tous les livres de Magie, qui s'étoi
extrêmement multipliés depuis le ré
de Julien, on en brûla un grand no
bre qui traitoient du Droit & des Bel
Lettres. Depuis cette éxécution,
marque Ammien Marcellin, perſo
n'oſa paroître en manteau dans les gr
des villes : tant on craignoit de pa
pour Philoſophe, & d'être arrêté ſ
la reſſemblance d'un habit devenu
dangereux & ſi funeſte.

Outre le manteau, les Philoſopl
laiſſoient croître encore leurs barb
pour ſe donner un maintien plus gra
& plus impoſant. Chacun ſait l'hiſto
de Julien l'Apoſtat, ou, comme l'app
lent quelques Peres de l'Egliſe, de
lien l'Athée. Conſtantius avoit fait

sa barbe : mais lui, piqué de se voir lever un pareil ornement, se le rendit si-tôt qu'il fut élevé à l'Empire : La ie de Julien étoit de vouloir en tou-chofes imiter les anciens Grecs : il pioit jufqu'à leurs vices & à leurs dif-ates, s'aviliffant par-là & ne confer-nt des prérogatives du trône, que le uvoir de nuire. Cette affectation ri-cule (y en a-t-il qui ne le foient point?) attira de choquantes railleries de la des habitans d'Antioche. Mais l'Em-reur, d'autant plus irrité qu'il vouloit ins le paroître, ne fe vengea qu'en losofophe : & peut-être trouvoit-il de goût, plus de rafinement dans espece de vengeance. Il compofa Satire affez ingénieufe, fous le titre Misopogon. Là, en faifant d'une ma-e détournée l'apologie de fa barbe, ulte au peuple d'Antioche, le re-de fa molleffe, de fon amour les plaifirs, des débauches qui ré-ient dans le fauxbourg de Daphné. Prince depuis Julien n'a châtié ivamment, &, j'ofe l'affurer, fi uti-ment.

IV.

L'honneur que Marc-Aurèle avoit à la Philofophie, de l'affocier, pour

De l'Impératrice ainsi Julie.

ainsi dire, au trône, fut suiv
neur encore plus grand que
l'Impératrice Julie, en la fai:
à tous les jeux, à tous les di
de sa Cour: & elle mérit
conduite peu ordinaire, d'ê
mée la Philosophe. Les As
promis l'Empire à Julie : r
étoit plus décisif que les Ast
de Septime Sévére, ou plut
que, l'y éleva. Ce Prince
n'eût l'esprit tourné que du
guerre, aimoit cependant l
phes: & peut-être que ce fu
elle-même qui les lui fit aim
plique. Dans une occasion
Romaine que commandoit
vétuë & presque transie de f
mençoit à se débander, un
appellé Antiochus, qui pa
trouvoit à la suite de cette A
pouilla tout nud, & regardan
découragés, se jetta dans un
ceau de neige, où il se tint
tems. Cette action surprit
& ramena les Troupes ébra
devoir. Elles ne sentirent
le froid avoit d'âpre & de ri

Dio in Sev.

A l'égard de l'Impératrice
tiva les Sciences, ce ne fut
réparer les défauts d'un visag
ce fut au contraire pour se j

agrémens. Car elle ſavoit com- Spart. in Sev.
rit ajoute à la beauté, com-
intelligence fine eſt un ſûr a-
our plaire, & encore pour plai-
ms. Julie entretenoit une Cour V. Aur.
e & délicate, une Cour que Lilbeil. de
ient les talens & les connoiſ- Ther. ad
ù, malgré leur air réſérvé, les Piſones.
nes, les Géométres même é-
:us. On briguoit ſon approba-
ours judicieuſe, & qui répon-
elle du Public. Il y avoit plus:
moit aux chaires de Philoſo-
venoient à vaquer dans tous
, où le malheur des tems n'a-
it encore anéanti les Ecoles
s: & c'étoit toûjours quelqu'un
ur, qu'elle choiſiſſoit. Je m'i-
que, quoique ſon ſexe & ſon
iſſent expoſer à mille ſurpriſes,
iſſoit bien, & donnoit la pré-
autant qu'il ſe pouvoit, au mé-

ſans doute pour flatter ſon goût V. Jonſ. l
de lui plaire, que deux Savans 2. c. 11.
rent alors l'hiſtoire des Femmes & 12.
hes. Cette hiſtoire ne ſubſiſte
c'eſt une vraie perte pour no-
, qui y verroit de grands exem-
vertu, lui, qui ne voit preſque
femmes avides de plaiſir, ſe

E 2 paſ-

ainsi dire, au trône, fut su
neur encore plus grand qu
l'Impératrice Julie, en la f
à tous les jeux, à tous les c
de sa Cour : & elle mé
conduite peu ordinaire, d
mée la Philosophe. Les A
promis l'Empire à Julie :
étoit plus décisif que les A
de Septime Sévére, ou pl
que, l'y éleva. Ce Princ
n'eût l'esprit tourné que
guerre, aimoit cependant
phes : & peut-être que ce
elle-même qui les lui fit ai
plique. Dans une occasio
Romaine que commandoi
vétuë & presque transie de
mençoit à se débander, u
appellé Antiochus, qui
trouvoit à la suite de cette
pouilla tout nud, & regard
découragés, se jetta dans u
ceau de neige, où il se ti
tems. Cette action surpri
& ramena les Troupes éb
devoir. Elles ne sentiren
le froid avoit d'âpre & de
Dio in Sev. A l'égard de l'Impératri
tiva les Sciences, ce ne fu
réparer les défauts d'un vis
ce fut au contraire pour s

..., a trempé dans la conjuration d'Anipater: il a été un des principaux auteurs de la mort de ſon Diſciple. Ne ſouffrons point que le nom du meurtrier ſe conſerve parmi les hommes. ſur cela, l'Empereur faiſoit brûler les exemplaires qu'il pouvoit rencontrer, des Ouvrages d'Ariſtote.

Beaucoup d'autres Princes ſe ſont imaginés qu'ils reſſembloient à Alexandre le Grand, & un ſavant Jeſuite a plaiſir à recueillir les noms de ces Princes, & à détailler les folies qu'une prétenduë reſſemblance leur a fait faire. V. And. Schottum Obſerv. Hum. 111.

...ce qui paroîtra beaucoup plus ridicule & plus condamnable, c'eſt ce ...proche Saint Jean Chriſoſtome ...Chrétiens d'Aſie: que par je ne ſai ...tradition ils portoient ſur eux des ...ailles d'Alexandre, comme ſi elles ...ent quelque vertu ſecrette pour les ...rver des périls & des maladies. ...ques-uns même de ces Chrétiens ...ent des médailles, où l'on voyoit ... côté la tête d'Alexandre, & de ...re le nom de Jeſus-Chriſt entouré ...couronne de laurier: aſſemblage ...auroit de la peine à concevoir, ſi ...ne ſavoit que la ſuperſtition allie ..., le ſacré & le profane, le ſerieux le puérile.

V

Du rétablissement des Repas philosophiques.

J'ai parlé des Repas philosophiqu qu'avoit fondé chaque Secte dans la G ce. Ces repas, véritabement dignes ce nom, sans excès & d'une joïe tra quille, furent long-tems hors d'usa Mais le fameux Longin se rencontr à Athênes peu après la mort de l'Emp reur Philippe, & charmé de faire re vre les anciennes coutumes de la Gre rassembla chez lui un grand nombre gens de Lettres : & là, tous ensembl dans un festin où regnoient la délicat se & la propreté, ils célébrerent l'ann versaire de la naissance & de la mort Platon. En effet, suivant la remarq de Marsile Ficin, ce grand Philosop mourut à 81 ans, au milieu de ses D ciples chéris, le jour même qu'ils réjouissoient de sa naissance. Au rest Longin avoit invité à son repas des O teurs, des Philosophes & des Géom tres : sans doute pour faire honneur a trois principales Facultés, où avoit ré Platon.

Flav. Vopisc. in Aurel.

Quelques années après, ce mê Longin fut pris dans la ville de Palmy qu'assiegeoit Aurélien : & l'Emper irrité d'une lettre trop libre, dont i soupçonnoit auteur, le sacrifia à

res

timent. Pour la malheureuse Zé-
e, elle fut réservée aux affronts du
phe, moins pour la punir de sa
nce, que par un triste ressouvenir
n mari Odénat.

VII.

mme la suite du discours m'a fait
re plusieurs Philosophes, qui de-
loient cependant à être applaudis,
s rappeller ici leurs noms, & mar-
à peu près le tems où ils ont vécu.
s Adrien, parurent Héliodore,
te & Arrien son Disciple, Agatho-
Oenomaüs de Gadare qui avoit
les Prêtres occupés à faire va-
Oracles, un Livre intitulé: *Les*
découverts.
Antonin, fleurirent Calvisius
de Béryte, Apollone de Chalcis
ie, & Claude Maxime de Tyr:
Marc-Aurèle & Commode son
Crescent & Celse, deux des plus
ennemis du Christianisme; Dé-
x, Sextus de Chéronée, Sextus
pirique, & Numénius d'Apamée,
quoique Païen, avoit nommé Pla-
n nouveau Moïse, un Moïse par-
Grec.
s Sévére, parurent Galien si illus-
ntre les Médecins, & qui avoit été

Noms des principaux Philosophes qui ont fleuri depuis Marc-Aurele jusqu'à la fin du III siécle.

Eusev. Prep. Evang. l. 5.

Luc. in Dem. elogio.

pollon de Thyanes.

Sous Gallien & sa femme
vécurent Ammonius Saccas
dont les Ecrits, au jugemen
habiles connoisseurs, étoient
qui méritassent d'être plus, pa
ce aux Ecrits des autres Philo
vivoient en même tems.

Sous Aurélien, se distingu
plus appliqué cependant aux L
tres qu'aux Sciences exacte
après, se distinguérent Po
Amélius Gentillianus, tous d
ples & admirateurs zélés de
Mais de cette foule de Ph
dont je n'ai encore cité que
paux, aucun n'a donné de no
tême, aucun n'a mérité le titr
teur. Tous leurs efforts se b
éclaircir & à expliquer ce qu
avoient dit. Les uns se tourn
une Philosophie superstitieu

iaires : ils eurent recours aux ex-
ons ſublimes de Pythagore & de
n, ne parlant que de Dieu, du
de intelligible,& propoſant diver-
anieres de purifier l'ame & de la
re propre au commerce des Gé-
. Les autres ſe contentoient de lire
lement les Philoſophes Grecs, &
licitoient de les pouvoir conciler
mble. C'étoit-là une ſuite, un ac-
ſement de la méthode des Eclec-
s. Il paroît qu'on s'y attacha prin-
lement dans le troiſiéme ſiécle. Por-
re avoit compoſé un long Ouvrage,
montrer que Platon & Ariſtote
enoient enſemble dans les points
iels, qu'ils étoient de même avis.
les derniers n'étoient guéres Phi-
hes que par une conduite ſerrée &
ſpecte. Comme ils ne vouloient
r perſonne, ni s'attirer des que-
, ils ſe tenoient à un petit nombre
gmes ſpécieux & vraiſemblables,
haque parti admettoit ſans diſpute.
le reſte, ils le traitoient d'opi-
vaines & problématiques, qu'on
oit ſoutenir & rejetter tour à tour.
me ſoit permis d'appliquer ici la
ime ſi connuë des Italiens, qu'un
eux Miniſtre, le Cardinal Maza-
apporta en France: *Intus ut lubet,*
rum moris eſt.

Tout cela posé, je vais faire qu[...] réflexions sur ceux des Philosoph[...] j'ai ci-dessus nommés, dont les O[...] ges se sont conservés jusqu'à nos [...]

Arrien de Nicomédie étale d[...] Dissertations morales toute la sé[...] toute la rigueur, &, pour ainsi [...] la véritable ame d'Epictete, d[...] avoit été le Disciple favori. S[...] vrage même est intitulé, *Des En[...] d'Epictete*, & il assure qu'il ne l'a [...] posé que des choses qu'il a ouïe[...] son Maître, & presque dans les [...] termes dont son Maître les a dit[...] air de reconnoissance frappe & pl[...] toutes choses ; & l'on peut [...] qu'Arrien ne persuade pas moins [...] stime sincére que s'attire sa ver[...] par le degré de force qu'il donn[...] raisonnemens. On aime à suiv[...] guide, qui lui-même suit toujou[...] grandes régles qu'il propose. Au [...] les dignités éminentes où le [...] d'Arrien le fit monter, ne chang[...] point ses mœurs, ni son caractè[...] fut toûjours vrai, toûjours juste [...] s'attribua jamais par vanité, ce qu[...] autres lui avoient communiqué sa[...] fiance : il avouoit, ce qui est [...] dans les personnes en place, & [...] pouvoit se tromper, & qu'effe[...] ment il s'étoit trompé en plusieu[...]

ca

[redacted]

tions. Par-là même il reparoit noble-
ment ses fautes, si cependant des fautes
avouées méritent encore ce nom.
Maxime de Tyr, sur-tout de l'édition
avec les notes de Daniel Heinsius,
peut utilement servir à l'intelligence de
Platon. C'est le plus net, & le moins
obscure de tous ses Commentateurs. Il Vos. de Phil. lect. c. 16.
n'a point le défaut si marqué des jeunes
Platoniciens, qui est d'écrire d'une ma-
nière séche & ennuyeuse, de rebuter
par des métaphores & des allégories
continuelles. L'éloquence de Maxime
de Tyr est douce, coulante, agréable.
On croit qu'il composa la plus grande
partie de ses discours à Rome, où il avoit
été appellé avec les plus beaux esprits
de son tems, pour concourir à l'excel-
lente éducation qu'on y donnoit à Marc-
Auréle-Antonin.
Diogéne de Laërce, ou, comme il
est plus ordinairement appellé, Diogéne
Laërce, a servi avantageusement la pos-
térité. Quoiqu'il soit un guide infidéle V. Casaub. in Diog. L. prim.
& assez sujet à s'égarer, on le respecte
encore, parce qu'il est presque le seul
guide que nous ayons pour l'histoire des
anciens Philosophes. Son Ouvrage a
survécu à une infinité d'autres, & par-
là même il nous est d'un plus grand
prix. Souvent on est fâché de lui voir
si peu d'exactitude & de discernement:

mais on feroit encore plus fâché qu'il se fût tout à fait abstenu d'écrire. Combien de choses nous a-t'il conservées, que sans lui nous n'aurions jamais sues. Au reste, l'Ouvrage de Diogéne Laërce est adressé à une femme, qui faisoit beaucoup de cas de la Doctrine de Platon; & l'on juge que c'est la fameuse Arrie qui vivoit à la Cour de Sévere; & à qui cet Empereur envoya de la Thériaque pour quelques incommodités dont elle se plaignoit.

Sextus l'Empirique met dans un beau jour la Doctrine des Pyrrhoniens; & même lorsqu'elle paroît outrée, qu'elle choque les notions communes, on a beaucoup de peine à n'être point de son avis. Il rassemble, il échaffaude avec art tout ce qui peut favoriser sa cause; il s'en saisit heureusement, quelque détourré, quelque caché qu'il puisse être. J'observerai ici, que tous les Médecins Empiriques embrassoient volontiers la Secte de Pyrrhon. Comme ils se défioient des raisonnemens ausquels on donne le pli, la tournure qu'on veut, & que l'expérience seule étoit leur conseillere dans le traitement des maladies, ils s'accommodoient volontiers d'une doctrine qui ne se soumet point aux décisions d'autrui, & qui ose, par une généreuse liberté, révoquer toutes chose

en

en doute, ou du moins les déplier afin de les mieux connoître.

Claude Gallien de Pergame acquit de grandes connoissances dans la Médecine, & il se servit de ces connoissances, non pour son intérêt, mais pour en acquerir encore de plus grandes dans la Théologie Naturelle. La foiblesse de sa complexion le porta à un genre de vie sobre, & non moins exemt d'ambition & d'avarice, que de chagrin & d'inquiétude: & le double avantage qu'il en tira, fut 1°. de parvenir à une extrême vieillesse, sans infirmités, sans affoiblissement d'esprit: 2°. de se tenir uni & lié à la vertu, en retranchant tout ce qui peut allumer les passions. La hardiesse des Empiriques, quoique souvent heureuse, avoit choqué Gallien. Il lui préféra une conduite plus timide, mais égale & uniforme: il aima mieux que le succès dépendît des principes d'une méthode générale, que de ses réflexions sur les cas particuliers. Quoi qu'il en soit cependant & des Empiriques & des Méthodiques, aucun ne guérit que par le même hazard, aucun ne conserve ni ne prolonge la vie sujette à certains maux, & bornée à un certain terme. Telle étoit aussi la pensée de Gallien. Car se trouvant à Rome dans un tems de peste, où son secours devenoit si nécessaire, il s'enfuit.

s'enfuit avec précipitation & ne v
nullement se fier à la bonté de s
medes : tant il craignoit dans la
que toujours dangéreuse, ce qu'il
approuvé dans la spéculation, q
pose si facilement. A l'égard de se
timens particuliers, il les rappel
ce principe : Qu'on ne doit jamai
fier ses lumieres propres à celles
trui, ni croire avec une lâche dé
ce ce qu'on n'a point goûté, ni co
après un mur examen.

CHAPITRE XXXV

I. *Origine de la Philosophie Thé* II. *Combien le Christianisme acc te Philosophie.* III. *Que tous nes Platoniciens ont été accusés gie.* IV. *D'Apollone de Thyan D'Apulée de Madaure* VI. *D tin.* VII. *De Porhyre.* VIII. *De J que.* IX. *Des Disciples de Jamb*

I.

Origine de la Philosophie Théurgique.

PEndant que le Christianisme pandoit d'une maniere si merv le, & qu'il triomphoit des dif renaissantes à chaque instant, il une nouvelle Philosophie qui c

suite, & par la protection des Empereurs, & par les artifices de quelques Savans, devint l'affaire la plus sérieuse de la Religion Payenne. Tout ceci mérite d'être expliqué plus au long.

Les Romains pour se conserver dans une paix profonde & victorieuse des intérêts particuliers, avoient proscrit toute sorte de superstitions & de Divinités étrangeres. Ils regardoient les ouvrages où l'art & l'industrie avoient quelque part, comme indignes de faire honneur à la Religion, comme étant infiniment au-dessous de ceux de la Nature. Ils défendoient même de consulter les Oracles, sur-tout ceux qui avoient une réputation équivoque, & qu'on pouvoit corrompre à prix d'argent. Car pour ce qui regarde les Livres de la Sibylle, qu'on gardoit avec tant de mystére au fond du Capitole, c'étoit un artifice politique, une fraude secrettement tissue, afin d'imposer au peuple dans les occasions pressantes, d'encourager les Armées. Qu'y a-t'il de plus propre, que les sentimens de crainte ou de confiance, que fait naître la Religion? Tertull. in Apolog.

Mais enfin Rome tomba dans les mêmes excès, dont elle s'étoit si long-tems défendue, & elle y tomba avec tant de goût & tant d'ardeur, que Tite-Live avouoit qu'il n'y avoit plus aucun lieu Decad. I. l. 5.

dans

dans cette grande ville qui ne fût c
sacré à quelque Divinité, ni aucun j
qui ne fût relevé par quelque sacrifi
Les superstitions Egyptiennes s'y rép
dirent sur tout. Isis, Osiris, Har
crate, Serapis, & ce vain simula
qui a une tête de chien, eurent
Autels & des Prêtres. D'abord, t
cela se fit avec quelque sorte de mé
gement, avec quelque décence. Av
que de commencer les cérémonies
gyptiennes, un Prêtre en demandoi
permission aux anciens Dieux de la I
publique, aux protecteurs secrets de
ville. Mais cet usage, qui n'étoit
fond que de parade, s'abolit de lui-mên
& tout fut inondé du culte étrang
mais du culte le plus indécent q
l'homme abandonné à sa propre foibl
se ait pu établir.

Il est vrai qu'on s'efforça en quelq
occasions de le réprimer. Agripp
gendre d'Auguste & Gouverneur
Rome, ne permit la pratique de c
cérémonies qu'à 500 pas hors des m
de la ville. Tibere alla plus loin, & (Tacit. Annal l. 5. Suet. in Tib.)
exila de l'Italie tous ceux qui ne vo
loient pas y renoncer. Mais, soit qu
changeât d'avis dans la suite, soit q
son ordonnance fût mal executée, to
tes ces cérémonies se renouvellerent so
les regnes suivans. Il y eut même d
Emp

mpereurs qui se mêlerent parmi les
'rêtres d'Isis, & qui eurent part aux
êtes insensées & libertines qu'on célé-
roit à l'honneur de cette Déesse. Une
les principales conditions pour y assis-
ter, étoit de se raser la tête & de porter
un long habit de lin. Et ce ne fut qu'à
faveur d'une telle parure que Domitien
échapa aux soldats de Vitellius, qui ve-
noient pour l'assassiner.

Hadrien, dont la curiosité étoit insa-
tiable, s'adonna pendant le séjour qu'il
en Egypte, à toute sorte de Divina-
tions, & à la magie la plus outrée. On
dit même qu'il y immola son cher
Antinoüs, parce qu'il avoit besoin dans
ces odieux & ridicules sacrifices, d'une
victime humaine, & qu'Antinoüs s'of-
frit volontairement à la mort. Au re-
tour de son voyage d'Egypte, Hadrien
apporta ce goût de Magie à Rome,
il s'y accrut bien-tôt, & par l'iniquité
des tems, & par la dépravation des
mœurs. A mesure que les grands sen-
timens s'éteignent dans une nation, elle
se porte à tout ce qu'il y a de sciences
vaines & frivoles : elle ne fait plus que
s'égarer, & s'égare sans retour.

Marc-Auréle, quoique d'ailleurs si
ennemi de la superstition, avoit toûjours
à sa suite un Philosophe Egyptien nom-
mé Arnuphis ; & ce fut lui, dit-on,
qui

qui ſauva l'Armée Romaine eng
merairement dans des gorges de
gnes, & preſque mourante de
de laſſitude, en faiſant pleuvoir
avec profuſion. Mais ce fait ava
les Païens ne mérite pas plus de
ce que le fait ſubſtitué par les Chi
que c'eſt à la douziéme Légion
cela même nommée la Fulminan
le prodige eſt dû. Il y avoit lon
que cette Légion étoit ainſi no
& la pluïe qui tomba avec abon
fut plus utile que miraculeuſe.
voit en effet de ſurprenant un
météore, ſinon de venir à propo

Dans la ſuite, Marc-Auréle ſ
d'enchantemens & d'une conſe
particuliere, pour aſſujettir à jan
Marcomans au peuple Romain :
n'eut d'autres ſuccès, que d'être ſ
imité. Car la Magie, avec ſes pr
& ſes artifices, s'eſt toujours at
nombre infini de ſectateurs, ſ
parmi les Princes. Mais il faut a
L. 30. dit Pline, qu'elle n'eſt ſoutenuë d
témoignage, même apparent; q
ce qu'elle preſente eſt rempli d
ſonges & d'adreſſes trompeuſes;
fin, ceux qui y ont recours, n'
chent que des facilités pour nu
autres. Témoin l'Empereur Car
dont tout le commerce avec l

Magiciens de son tems, ainsi
dévoila après sa mort, consis-
:ipalement à faire amas de di-
rtes de poisons, dont il se ser-
r faire mourir plus ou moins
: qui avoient le malheur de lui

II.

ertain que toutes ces supersti- seroient anéanties d'elles-mê- la jalousie que le Christianisme ıx Païens. Ils firent les derniers .our s'opposer à une Religion it également par la sainteté de e, & par une infinité de pro- xpliquables à la raison humai-)ulurent diminuer le merveil- e trouvoit dans la vie de Jesus- : dans les succès rapides de ses en supposant un pareil mer- ans le Paganisme. Ce fut pour ant d'Auteurs écrivirent la vie :e de Thyanes, & ensuite cel- thagore; & qu'ils copiérent : des actions de Jesus-Christ, eur attribuer. Mais en voyant ;ne paralleie, s'écrie Saint Au- ut-on retenir son courroux? travagance, de mettre en re- Jesus-Christ de simples Phi- losophes!

Combien le Christianisme accrut cette Philosophie.

Lact. l. 5.

Epist. 5.



le glorieux ministere de l'Apo
effet, je ne remarque point qu
grands ennemis du Christiani
sant, un Celse, un Porphire,
blique, un Julien l'Apostat,
enfin dont la haine étoit encor
venimée que celles des Païen
jamais contesté les miracles
Christ. Ils le traitoient lui-mêm
me pieux, savant & digne de
talité : ils assuroient que son
cédé aux tourmens, mais que
pure & brillante est dans le
les ames bienheureuses. Mais
tems ils disoient à leurs advers
vous prévalez point de l'aveu
vous faisons. Tous les mira
vous vantez, sont réels &
Nous reconnoissons avec ingé
Jesus-Christ a guéri les boiteux
gles & ceux qu'agitoit un Es
faisant. Mais nous nions que

V. Orig. contra Cels. l. 3.

? Par-là même notre condition est
e: nos preuves se fortifient mutuel-
ent: nul de nous ne peut s'attribuer
ntage. Voilà les propres paroles de
tance. *Cum facta Jesu-Christi mi-* L. 5.
ilia destrueret, nec tamen negaret,
it ostendere Apollonium vel paria vel
majora fecisse.

Les Juifs mêmes, du moins les plus
sés & ceux qui rendoient justice à la
té, convenoient des miracles de Je-
Christ. *Mais il ne les fait*, disoient
ns, *que par les enchantemens qu'il a*
is en Egypte; *ou*, comme l'avouoient
autres, *que par le nom de Dieu, ce*
ineffable & tout-puissant, inconnu
peuple, & qu'il a découvert par sur-
dans le Sanctuaire. Voilà la mission
Jesus-Christ reconnuë, & en quel-
maniere justifiée par ses plus grands
rsairés. Il a fait des miracles. Leur
moire d'ailleurs étoit si récente, qu'on
pouvoit les révoquer en doute. Ceux
les Apôtres se trouvoient dans le mê-
cas. Le Talmud en a lui-même rap-
té quelques-uns, qui devoient être
n répandus alors.

De pareils aveux soulageoient bien les
miers Peres de l'Eglise. Ils n'avoient
s qu'à combattre, qu'à ruïner les dif-
ens prodiges qu'on leur opposoit ; &
e firent de deux maniéres : 1°. en
montrant

montrant que ces prodiges étc
lés de choses si basses, si puéril
les décréditoient l'idée que ch
porte en naissant de l'Etre sou
ment parfait, de celui qui p
mais qui ne fait rien qu'avec ui
infinie : 3°. en insinuant que le
sions sublimes dont on envelo
mêmes prodiges, étoient tirée
teurs sacrés & imitoient parl
leur langage. Témoin tout ce
phyre, Jamblique & Proclus
la fuite indispensable des obj
rieurs, du besoin continuel
l'esprit, de la mortification des
vaincre les sens mêmes, de la
tion de l'ame & de son union a
&c. Qu'y a-t-il de plus 'mani
ces paroles, & de plus con
style de l'Ecriture ?

D'ailleurs, le dogme de la
sycose avoit engagé beaucoup
à faire un crime de manger de
& même des légumes. Ils re
comme une impiété de vers
des animaux ; & ils défend
tout de se nourrir de leur
cette défense n'avoit jamais
Rome. Tant qu'elle se gou
ses propres loix, sans aucun m
culte étranger, il fut permis
mains de se servir indistinct

[illegible] sorte de mets: on n'en condam-[illegible] aucun par principe de Religion. Et [illegible] une remarque importante que fait [illegible] Auteur Latin, en parlant de Didius [illegible]anus. *Tout le monde s'étonnoit*, dit-[illegible] *qu'un si grand Capitaine ne mangeât* [illegible] *des légumes. Car qu'elle raison pou-*[illegible] *le contraindre à cette abstinence?* [illegible] lorsque l'Italie commença à être [illegible]dée par les superstitions Egyptien-[illegible] on commença en divers lieux à [illegible]ver de la chair des animaux. Une [illegible]lle sobrieté attiroit l'estime & la [illegible]dération du peuple, qui admire [illegible]dinaire tout ce qu'il ne pratique [illegible]. C'est l'aveu sincére que fait Sé-[illegible]e. » Je fus trompé, dit-il, par [illegible]elques Philosophes, qui me conseil-[illegible]ent de ne point manger de viande [illegible] de quelques autres ragoûts alors [illegible] usage. Je continuai ce régime de [illegible]re pendant une année entiére; & [illegible]voue que je ne m'en trouvai point [illegible]commodé. Mais enfin je jugeai plus [illegible] propos de m'en défaire, & ce fut [illegible] la raison suivante. J'étois fort [illegible]une, lorsque Tibere monta sur le [illegible]rône; & alors on ne voyoit à Rome [illegible]e des Religions étrangeres. Une de leurs principales pratiques étoit l'abstinence de certains animaux, &c. [illegible]me Tibere suspendit pour un tems toutes

Spart in Did. Jul.

Proph. de Abstin. l. 1. & 2.

Epist. 109.

toutes ces Religions folles, il y a
rence que Sénéque & plusieurs
s'en dégoûterent. On quitte volo
par raison, un joug qu'on ne s'e
posé que par vanité. Il est vrai
derniere année de sa vie, Sénèque
treignit à ne vivre que de pain &
qu'il entremêloit de quelques f
mais ce n'étoit point par austér
conduite qu'il agissoit ainsi, c'étc
la crainte continuelle que Nér
cherchât à l'empoisonner. Quell
blesse!

Lorsque la Syrie, la Palestine &
gypte se peuplerent de Solitaires
Cénobites, & que pour mener u
plus mortifiée, ils se réduisirent
manger que des légumes & qu
autres mets sauvages, on les acc
conserver au fond du cœur un re
Paganisme. En effet, leur disoi
il est utile de retrancher les vi
trop nourissantes, celles qui écha
& qui se digérent mal-aisement:
un principe où la Religion s'ac
avec le soin de sa santé. Mais po
se faire une régle inviolable de ne
dre que d'une sorte de nourritu
de se persuader encore que c'est
me d'en prendre d'autre? Sain
Climaque rapporte cette objection
me ayant été faite aux Moines q

nt précedé. Saint Paulin de Nole, ivoit dans le quatriéme siécle, eut ontradicteurs qui lui reprocherent regardoit la viande comme impure, auvaise par elle-même. Il se défen-de ce reproche, & fit voir qu'il s'en oit par esprit de pénitence, & non ucune superstition. On peut appli- la même chose à S. Benoît, & t son Ordre Monastique. Il sem-pourtant que cet homme célebre erdit que la chair des animaux à re pieds, & qu'il permit de man-de toute sorte de volailles: cela fon-ur une ancienne erreur de Physique on trouve des traces dans Saint Ba-dans Saint Ambroise & dans Saint stin, qui croyoient fermement que seaux ayant été créés le cinquiéme , ainsi que les poissons, ils devoient être de même genre.

ais ce qui parut accréditer davan- le Paganisme, ce fut le systême des ons & des Génies, que les Philo-es emprunterent de Platon, & qu'ils dirent ensuite avec de nouveaux llissemens. Ce systême consistoit ner trois choses: 1°. qu'il y a un intelligent & souverain, auteur de ce qui brille & se montre à nos , source unique de la lumiere: les hommes sont dans un éloigne-

Sallust. de Diis & Mundo. Apul. de Deo Socr. Jambl. de Myst. Plot. pas-sim.

ment infini de ce premier E
pouvant ni l'appercevoir ni s'en
cher : 3°. que le vuide immenſe
trouve entre Dieu & les homn
remplacé par une multitude de
ces intermédiaires, de Démon
Génies, qui participent plus ou
& de la lumiere dont Dieu est
cipe, & des ténebres dont les h
ne peuvent ſe dégager. Ces D
ces Génies, ſont de deux ſortes.
périeurs ou les plus voiſins de l'I
préme, n'ont que des inclinatio
faiſantes, ſe laiſſent gagner par l
& les ſacrifices, portent à D
priéres des hommes, & rapport
hommes les bienfaits, & les gr
Dieu leur accorde. Les inféri
ceux qui tiennent à la terre, ja
ce commerce, s'y oppoſent vi
& n'ont pour but que de nuire
Théurgie enſeignoit à ſe lier
étroite amitié avec les Génie
rieurs, & à ſe rendre plus propic
favorables les inférieurs, à les
de ne point troubler cette amiti
falloit pour cela un long détail
monies ſuperſtitieuſes, des jeûn
expiations ſans nombre, des ſ
d'une certaine trempe : à moin
n'eût trouvé par hazard quelqu
mens de la pierre citée dans les

Chaldaïques, & qui sert comme de signal aux substances intelligentes, pour les faire descendre sur la Terre.

Il est aisé de voir que la plus grande difficulté de la Théurgie consistoit à gagner les Génies inférieurs, ou malfai-[...], & à leur demander un passage [...]. Tout le monde n'étoit pas assez [...]isé pour l'obtenir. Ce bonheur appartenoit qu'aux seuls initiés, qui [...]ant aussi obtenu, pouvoient invo-[...]r familiérement les Génies, & traiter [...] eux comme de plein-pied. Ils [...]voient encore en appeller un du ca-[...]ere qu'ils vouloient, & l'attacher à un temple, ou à une statue, ou [...] fontaine. C'étoit-là le dernier [...] de le Théurgie. Stanl. de Phil. Chald. S. 2. Apul. de Deo Socratis.

[...]endant qu'elle faisoit le plus de [...], Porphyre, qu'on nommoit par [...]inction le Philosophe, écrivit une [...]ne lettre à Anébon, Prêtre Egyp-[...]. Cette lettre étoit fort savante, à la [...]iere de ce tems-là. Porphyre y fait [...]urs questions sur la nature de [...], qu'il appelle le Roi du monde; la différence des Anges & des Dé-[...], & les rangs établis entre ces [...]es Démons; sur la Providence & [...] Destin; sur la Magie pratique; sur [...] Oracles & sur les Sacrifices.

[...]mblique, autre Platonicien, mais

idolâtre par gout & superstii
systême, répondit à Porphyr
nom d'Abamon. Il intitula sa
Des Mysteres. Ce Livre, dont
Auteurs parlent avec admirat
qu'un recueil informe d'idées
ciennes & de prestiges Magiq
gereux néanmoins, & tout prc
poser aux esprits foibles &
Jamblique n'y parle que de la
tion intérieure de l'ame, de s
délivrance, de je ne sai quelle
mation qui l'unit à toutes les P
célestes : il y développe la man
tirer les Génies, & de les fa
aux besoins des hommes : en
soûtenir sa réputation, Jambli
de donner un air de raison &
l'idolâtrie la plus vile & à la su
la plus insensée. Il reconnoît
que les hommes ne sont heureu
tant qu'ils entretiennent un c
intime avec les Génies, &
moyen, avec Dieu même : ce
pelloit en style Platonicien,
des nombres pour arriver à l'u

Voss. de Sectis Phi. c. 2. Th. Gale in L. de Myst.

Les Peres de l'Eglise, qui
systême des Démons & des G
torisé parmi les Payens, en ti
nouvelles preuves pour les co
» Supposons, leur disoient-ils
» merveilleux dont vous vous

éritable : à qui l'attribuerons-
, aux bons ou mauvais Gé-
aux ſupérieurs ou aux inférieurs ?
toit l'ouvrage des premiers, que
regardez comme inſpirés de
, tout y porteroit à l'exacte ver-
la probité, à l'accompliſſement
principaux devoirs de l'homme.
c'eſt le contraire. On ne voit
toute votre Religion, dans vos
les, dans vos fêtes, dans vos ſacri-
, qu'un égarement prodigieux de
prit, & qu'une corruption déplo-
e du cœur. On ne peut donc
ter cette Religion qu'aux mau-
Génies, dont tout l'emploi eſt
re illuſion à l'homme, de le
r au mal. *Dii gentium Dæmonia*
En parlant ainſi, les Peres
gliſe accabloient non-ſeulement
yens, mais ils découvroient en-
a partie la plus ſublime de leur
logie. Elle conſiſtoit à aſſurer
choſes : 1°. que depuis le com-
ment du monde juſqu'à la naiſ-
de Jeſus-Chriſt, l'empire de Dieu
té borné au ſeul peuple Juif, &
du Démon avoit embraſſé tout le
de la terre : 2°. que depuis cette
nce, les Chrétiens étoient entrés
ne faveur inſigne dans le même
re de Dieu, & que les Idolâtres
 demeu-

demeuroient persévéramment sou
lui du démon.

III.

Que tous les jeunes Platoniciens ont été accusés de Magie

Lib. 7.

Ainsi, tous les mystéres Théurgi furent ou rejettés, ou mis sur le co te de la Magie. *Je ne vous dem point*, disoit Arnobe aux Payens, *si avez des Génies qui vous inspirent;* *seulement si ces Génies sont dignes de time que vous en faites, & du culte vous leur rendez.* De-là vinrent d'odieux soupçons, qui tomboient les Platoniciens des quatre premiers cles. Ces soupçons étoient nourris par la conduite artificieuse qu'ils noient, & par la réputation de Phil phes adroits & subtils, d'Enchante qu'ils tâchoient de se procurer. Mai vrai de l'affaire étoit que pour déc les miracles réels & effectifs de la R gion Chrétienne, ils en supposoien faux; mais ajustés avec tant d'art, le peuple, qui ne s'arrête qu'à l'écor s'y laissoit aisément surprendre. C'e tout ce que demandoient ces Phi sophes.

Theod. Hist. Ecclef. l. 3.

Le régne de Julien l'Apostat fut exposé que tout autre, au soupçon Magie. Il repétoit souvent ce qui prescrit dans les Oracles Chaldaïq

Ne changez point le langage ancien, quoiqu'il ſoit barbare, & que vous ne l'entendiez plus. Sur cela, il ſe livroit à toutes les ſuperſtitions dont pouvoient s'aviſer les hommes corrompus, qui l'environnoient ſans ceſſe : & pourvu qu'on le flattât que ces ſuperſtitions étoient anciennes, il n'en demandoit pas davantage. Cela rendit long-tems toutes les Sciences odieuſes, & on les accuſa de conduire ſecrettement à la Magie. Le célebre Boëce s'en plaint amérement, lui qui ſurvécut à l'Empire Romain, & que Théodoric ſacrifia à d'injuſtes ſoupçons. *J'ai paſſé pour Magicien*, dit-il, *parce que je m'étois nourri de tes préceptes, ô divine Philoſophie, & que je ſuivois tes loix.*

IV.

D'Apollone de Thyanes.

Comme les Païens eſſayoient de mettre Apollone de Thyanes à côté de Jéſus-Chriſt, on juge bien que les éloges ne lui ont point manqué. » Dès l'âge de ſept ans, rapporte Philoſtrate, il ſe donna pour un rigide obſervateur de la Philoſophie Pythagoricienne. Il renonça dans ſa jeuneſſe au vin, aux femmes, aux converſations inutiles, à toute ſorte de viandes ; il ne porta point de ſouliers :

In vitâ Ap. Thyani.

„ il laissa dans la suite croître ses che-
„ veux & sa barbe ; il ne s'habilla que
„ de toile, & même encore d'une ma-
„ niere bizarre, & qui le faisoit mon-
„ trer au doigt. Peu après, il s'érige
„ en réformateur du siécle, affectant
„ de contredire tout le monde, & de
„ blâmer la danse, la musique & les au-
„ tres divertissemens qu'on accorde à
„ l'oisiveté publique. Avant que d'en-
V. Hieron. „ treprendre ses longs voyages, Apol-
ep. 103. „ lone passa cinq ans entiers sans parler,
„ & malgré un silence si rigoureux, il
„ appaisa plusieurs séditions dans l'Asie
„ mineure : sa seule présence suffisoit
„ pour calmer les esprits. Il se vantoit
„ encore de savoir toutes les langues,
„ sans les avoir jamais étudiées ; de con-
„ noître les pensées les plus intimes &
„ les résolutions les plus cachées des
„ hommes ; enfin de saisir avec netteté
„ les divers oracles, que rendent par
„ leurs chants cettains oiseaux privilé-
„ giés. Il avoit appris des secrets utiles
de Medecine, pendant le sejour qu'il
avoit fait dans le Temple d'Esculape à
Egès, ville de Cilicie ; & il répandit
ensuite ces secrets avec bonté & gratui-
tement. Les malades, les infirmes ve-
noient en foule lui demander la santé.

Une Armée ennemie paroissant vou-
loir fondre sur la petite ville de Thya-
nes ;

nes; non-seulement Apollone rassura ses compatriotes intimidés, mais encore il les préserva, comme par miracle, d'un péril si éminent. Dans sa vieillesse, il ne ressentit aucune des incommodités que l'âge entraîne après lui : il fut également sain & de corps & d'esprit. A l'égard de sa mort, on n'a jamais sû ni comment, ni dans quel lieu il avoit cessé de vivre : sans doute que son ame nettoyée de toutes ses tâches s'envola tout-à-coup dans le séjour des Bienheureux. *Ce qu'il y a de certain*, ajoûte Philostrate, *c'est que j'ai parcouru beaucoup de pays, en demandant où étoit son tombeau, sans en avoir pu rien découvrir.*

Les premiers Chrétiens ne se méprirent point au faux merveilleux dont la vie d'Apollone se trouvoit revêtue. Ils reconnurent sans peine le dessein insensé qu'on avoit eu de comparer Jesus-Christ avec un Imposteur, & même de donner à ce dernier une odieuse préférence : *ce qui méritoit*, dit Eusebe, *toute l'indignation des hommes attentifs, & qui ont encore quelque reste de pudeur.* D'ailleurs, la vie d'Apollone est visiblement copiée d'après celle de Jesus-Christ. Ce sont les mêmes traits & les mêmes destinées, c'est la même suite d'actions miraculeuses ; autant cepen-

V. Lact. l. 5.

In Hierocleminitio.

dant que la fraude & l'imposture pe
vent contrefaire la vérité. Vers le co
mencement du V siécle, le Philosop
Eunapius parloit d'Apollone com
d'un Génie, qui s'étoit masqué d'
corps visible & matériel; & il assuroit q
Philostrate auroit dû intituler son H
toire : *La descente d'un Dieu sur la Ter*

Quelques Auteurs ont pris de-là
casion de révoquer en doute s'il y a
dans le premier siécle de l'Eglise
Apollone né à Thyanes. La chose,
me semble, est décidée par une mul
tude de témoignages constans. Apoll
ne fut un Philosophe Pythagoricie
distingué par la droiture & l'innocen
de ses mœurs; toujours accompagné d'
ne foule de disciples qui l'admiroie
sincérement, célebre encore long-te
Euseb. ubi supra. après sa mort. Mais celui qu'a dépei
Philostrate, est un personnage chim
rique & indigne d'être compté au no
bre des Philosophes. Toute sa vie n'
qu'un tissu de prodiges & de mirac
puériles, où même les convenances
l'Histoire & de la Géographie ne s
Voss. de Hist. Græc. L. 2. point gardées. Philostrate ignore abso
ment l'art de louer. Il donne à son Hé
un caractere foible, irrégulier, inqui
téméraire, infiniment présomptueux
Casaub. in Spart. le décrédite lui-même, & par toutes
fables qu'il en rapporte, & par les vo

ges qu'il lui fait entreprendre sans aucune nécessité. *Plus je considere l'Apollone de Philostrate*, dit Eusébe, *& plus je le dédaigne, plus je lui trouve un air de bassesse & de fausseté*. Qui osera appeller d'un jugement si respectable, & adopté par tous les Savans qui sont venus depuis.

Præp. Evang. l. 4.

V.

Les Païens, au rapport de Saint Augustin, vantoient encore Apulée de Madaure, Colonie Romaine dans l'Afrique, & lui attribuoient une infinité de miracles. Cet Apulée eut dès sa jeunesse tout ce qui sert à donner une premiére vogue; & sa réputation se répandit en peu de tems, sans même qu'on le soupçonnât d'y avoir travaillé. Il voulut connoître toutes les dévotions, qui avoient cours dans un certain Paganisme rafiné: il se mêla parmi les Prêtres d'Isis, d'Osiris, de Cerès, & d'Esculape. Son principal but étoit d'approfondir tous leurs secrets, & de se distinguer des autres hommes par des connoissances mystérieuses & extraordinaires. Apulée y réussit, peut être même au-delà de ses vœux. Car on l'accusa hautement de Magie, on lui intenta un procès très sérieux devant Claudius Maximus, Pro-

D'Apulée de Madaure.

Aug. ep. 5. Id. l. 8. de Civit. Dei.

Apul. ipse de se Met. l. 1.

consul d'Afrique : & ce furent les
d'une riche veuve qu'il avoit ép
qui en firent tous les frais, &
reprocherent d'avoir employé de
léges & des philtres magiques po
gner les bonnes graces de cette f
Je n'entrerai point dans le détail
procès, où l'on juge bien que la
avoit moins de part qu'un désir a
& interessé de nuire.

V. Apul. Apologiam.

La seule chose dont je m'étonn
que pendant tout le cours de sa vi
pulée se soit défendu d'être Mag
disant qu'il l'étoit comme Circé,
Poëtes avoient nommée la fille
Persuasion ; & qu'on lui ait fait
neur de le croire tel après sa mor
prodiges mêmes (tant le pencha
crédulité est exagératif) ne lui on
été refusés. Voilà quels hommes
ganisme jaloux de ses fausses mer
osoit mettre en parallele avec
Christ : parallele odieux, & de
par les faits mêmes dont on cher
l'étayer. Je rougis seulement d
être arrêté.

Au reste, les Ouvrages d'Apu
peuvent gueres servir pour enten
fond de la doctrine de Platon, qu
ces Ouvrages aient leurs agréme
qu'ils affectionnent le lecteur par la
té du style, & par un grand nom

descripticns attachantes & fleuries. Apulée avoit encore l'esprit tourné du côté de la galanterie, & il convient lui-même que, quand il vouloit plaire, il plaisoit assez ordinairement. Les cœurs se laissoient gagner à son esprit, à sa bonne mine, à ses discours insinuans, à l'attention qu'il avoit de se mettre toujours d'une maniére décente. Et c'est en cela, disoit-il, que consiste toute ma Magie; crime équivoque, ou plutôt le crime de ceux qui n'en ont point.

VI. *Des Platoniciens qui ont fleuri à Alexandrie depuis la naissance de Jesus-Christ.*

Ce fut dans cette grande ville, & sous les yeux d'Ammonius Saccas, que Plotin se livra sans partage aux recherches de la plus sublime Philosophie. Il y employa onze ans de suite, ne se permettant aucun plaisir, ni aucune distraction qui pût l'interrompre dans le cours de ses études. C'étoit-là son unique passion. Il dédaignoit même tout ce qui a rapport aux besoins pressans du corps, il rougissoit quelquefois d'y être assujetti, & de ne pouvoir posséder son ame toute entiere. On avoit beau l'interroger sur son âge, ou lui demander des particularités de sa famille: il faisoit voir par un noble

De Plotin.

noble silence que tout cela t
fort peu. Après s'être ainsi c
qu'à l'âge de 40 ans, Plotin s
Rome, & y établit une Ecole
sophie. Son habileté général
connue, une présence d'espri
ble, des mœurs simples, & q
ture avoit elle-même perfec
lui attirerent bientôt un gran
de disciples. On parle sur-tou
phyre & d'Amélius Gentilian

La Philosophie, qui ne che
dinaire que le silence & l'obsc
cependant le bonheur d'intro
tin à la Cour. Il y parut avec
c'est-à-dire, sans faste & san
Il obtint même de l'Empereu
la permission de rebâtir une p
de la Campanie, que le tems
née. Son dessein étoit d'y m
Colonie de Philosophes, & d
une République sur le plan de
Platon a imaginée. Mais ce pr
point d'exécution : peut-être
voit-on se mocquer de celui q
posoit. Où trouver assez d'ho
sonnables, pour en former une
Et quand même on y pourro
comment préserver cette colon
prises & des violences réitéré
tres peuples ? Une Républi
composée de Philosophes ser

tie en peu de tems, à moins qu'on ne lui donnât aussi des Philosophes pour voisins & pour alliés, sans aucun mélange.

Nous avons encore, & ce n'est pas un médiocre avantage pour la Philosophie Platonicienne, un morceau considérable de la main de Plotin. Mais il faut bien des veilles, une lecture opiniâtre & souvent repétée, pour le comprendre : encore ne peut-on point s'en flatter. C'est l'aveu fidele que fait Marsile Ficin, celui de tous les Modernes qui a le plus étudié Plotin, & qui se l'est en quelque maniere approprié. Le Philosophe Grec a l'esprit profond, & de la trempe qui convient à la Métaphysique. Mais ses idées ne sont point nettes ni précises : &, ce qui en est la suite ordinaire, son discours se ressent de l'obscurité de ces idées. Il déclara en mourant, quel étoit l'article fondamental de sa Religion. *Je fais un dernier effort*, dit-il, *pour ramener ce qu'il y a en moi de divin, à ce qu'il y a de divin dans tout l'Univers*. On ne pouvoit mieux reconnoître que l'Ame du monde est quelque chose d'effectif, & qu'elle prend son origine dans la nature de Jupiter, qui, selon l'expression Platonicienne, est le Roi de toutes choses & le plus ancien des Dieux. *Cette ame*, ajoutoit Plotin, *nourrit & vivifie toute la Nature.*

Porph. vitâ Plot.

Ennead. l. 2. & :

Nature. Sans elle, il n'y auroit ni ordr ni beauté, ni symmétrie dans l'Univer le Ciel & la Terre, le feu même tout a qu'il paroît à nos yeux, ressembleroit à des corps privés de mouvement & pl méprisables que le fumier : tout en un seroit absorbé dans l'oubli, & dans mort. L'Ame universelle étant si exce lente, combien l'Intelligence doit-elle tre davantage ? Là, résident tous Etres : là, tout est Etre & Science : rien ne passe, rien ne change, rien dément. Mais cette Intelligence a be d'un principe fixe & immédiat, au elle se rapporte, & qui la resserre de justes bornes. Ce principe est le très-p fait, la très-simple Unité : il est au de l'être, & dans une inaction géné il ne voit rien, où ses traits ne so imprimés : il peut dire, Je suis une chose, & j'en suis plus d'une ; je suis & cependant je suis plusieurs, &c.

V. Plat. epist. 2. ad Dion.

Ces distinctions énigmatiques quent seulement que le Dieu sup est le Premier, ou le premier Etre que tout doit se rappeller à lui ; qu Second, ou le second Etre est l'Inte gence, qui renferme le plan, le mo & toute l'œconomie du Monde visi enfin, que le Troisiéme, ou le trois Etre est l'Ame du monde, qui s'asso à l'Intelligence, gouverne heureuse

Porph. apud Cyr. contra Jul. l. 2.

ature. *On voit par-là*, con- Ennead. 5.
n, *que la Divinité n'est pas* l. 1.
u *Dieu suprême : elle se com-*
ns *la proportion marquée, &*
nce, *& à l'Ame du monde.* Auf-
ıs appelloit-il le Premier le
econd l'Ouvrier, & le Troi-
vrage. Il désignoit par là ce
es de l'Eglise nomment avec
τὰ τρία τοῦ Πλάτωνος.
, Dieu est un, simple, indi-
tre par excellence. Tous les
ıs le reconnoissoient sous cet-
idée. Mais ils avouoient en
s, que l'Ame du monde
son essence, & que cette
ferme éminemment les mo-
s les Etres, modeles éter-
tingués de lui-même. N'é-
nt là avouer que Dieu est Tertull. de
uisque son entendement ren- animâ.
infinité d'Etres ou de Dieux
ls, & qu'il est actuellement
lusieurs parcelles, puisque
rcelle ne peut revenir au
rès la dissolution des corps ?
entendu devoit jetter une
curité sur la Théologie des
ıs ; & je m'étonne que les
l'Eglise l'aient traitée avec
nagemens. Saint Augustin De Civit.
a de dire, que *les sectateurs* Dei l. 10.
de

de Platon parloient comme ils pou
ou plutôt comme ils vouloient.
Guide infaillible ne leur mon
véritable route.

VII.

Porphyre trouva dans Plotin l
tre qu'il lui falloit ; & le Maître
fectionna encore avec son Disci
pensoient beaucoup l'un & l'au
vouloient voir le fond des chose
distinguer par des connoissances e
dinaires. Mais Plotin étoit plu
plus obscur, plus retiré en lui-
Porphyre avoit un génie vif &
prenant, tourné à la satire, am
de la nouveauté, qui trouvoit du
le dans les choses mêmes les plus
ses. Il aimoit à tendre des pièg
ensuite, content de son adresse
sultoit à la crédulité de ceux qu'
trompés, fussent-ils ses meilleur
Quoi de plus malin & de plus inju
ce caractère! Soit haine pour le
tianisme, soit plutôt jalousie s
contre les Chrétiens qui soutenc
plus sage parti. Porphyre autoris
ses discours, & de ses Ouvrages, t
Magie Platonicienne. » Elle cc
» remarquoit-il, à procurer aux
» mes par le moyen des Génies
» ce qui peut leur être utile & l

De Por-
re.
. Holst.
ritâ
ph.
idas in
ph.
heod.
. Ec-
l. 3.
.

ble. Heureux l'initié à la Théurgie, qui a gagné la confiance & l'estime de ces Dieux intermédiaires ; qui aidé & secouru de leurs talens, se connoit, se respecte, se défie en quelque façon de lui même! Il trouve dans leur commerce tous les agrémens, tous les avantages, qu'on peut légitimement se promettre, pendant le cours de cette vie tumultueuse & agitée.

Il y a apparence que le Poëme si vanpar les Payens, & que Porphyre avoit itulé, *Des Nôces sacrées*, rouloit sur te communication de l'ame avec les nies : communication toute spirituel- & susceptible des ornemens d'un age figuré. C'est ainsi que le Poëme bre parmi les Hébreux, sous l'image égorique des Nôces de Salomon avec fille du Roi d'Egypte, offre l'histoire ticuliere de l'Alliance que Dieu it contractée avec la nation Juive. avoit bien que je parle ici du Canti- e des Cantiques ; Ouvrage d'autant ingénieux, qu'on y trouve un assorent rare des sentimens du cœur avec délicatesses de l'esprit.

VIII.

ur les pas de Porphyre, & avec plus éputation encore, marchoit Jambli- De Jamblique.

que.

que. Le Paganisme vivement insu
par les Chrétiens, commençoit à
choir de son tems. Les esprits dés
sés s'ouvroient à la lumiere. Jambli
entreprit d'épurer l'ancienne Relig
des Empereurs, & même de l'amen
un point, où elle pût être goûtée
Philosophes. Dans cette pensée
composa une Théologie mystérieus
toute fondée sur le besoin inévita
qu'ont les hommes des Génies ou
Dieux intermédiaires : il se fit une l
gue à part, & la jugea d'autant plus
cessaire qu'il proposoit beaucoup d'id
nouvelles sur la Théurgie. Mais
idées, quoique revêtues de je ne
quelles apparences de Religion, dég
roient en un fanatisme outré & ridic
On en trouve mille preuves qui se
aisément reconnoître, dans tous l
Traités qui nous restent de Jambliqu
dans sa Lettre sur les Mysteres, dans sa
Histoire de la vie de Pythagore, & d
principales circonstances de sa Sect
dans son exhortation à la Philosophie
mais à la Philosophie Pythagoricienn
qu'il estimoit uniquement. Tous ce
Traités sont peu lus aujourd'hui, ce qu
j'approuve avec juste raison : mais j
plains la peine immense que s'est donn
Thomas Gale, savant Anglois, de le
commenter. Il pouvoit mieux employe
ses talens.

Le Nain de Tillem. Hist. des Emp. t. 4.

Quelques

uelques-uns distinguent de Jambli-
Disciple de Porphyre, celui qui
t sous Julien, & qui reçut de cet
ereur tant de marques de bienveil-
e. Selon leur arrangement, le pre-
mourut sous Constantin, & le se-
fut obligé de s'empoisonner lui-
e sous Valens. D'autres réduisent
eux Jambliques en un seul, & ils
ndent sur ce qu'on leur attribue
coup d'événemens & de circonstan-
qui sont précisément les mêmes.
ce cas-là, il faudroit dire que Jam-
e étudia dans sa premiere jeunesse
Porphyre, & qu'il étoit déja fort
quand Julien monta sur le trône.
u'il en soit: Julien avoit pour lui
grande considération, qu'il le
oit à tous les anciens Philosophes
nommoit presque un Dieu. On
même être surpris qu'un Empereur
e à son sujet, d'une maniere si flat-
& si soumise. Je m'apperçois, dit il
blique, avec quelle discrétion vous
nez. Vos Lettres sont assaisonnées Jul. epist.
uange & de critique, & par-là même 60.
ement instructives. Soyez sûr que V. etiam
ois manqué en la moindre chose à sequen-
e je vous dois, je tâcherois de me tem.
er, ou je vous avouerois sans fard
ai tort. Car vous excusez facile-
vos amis, quand ils ne sont que
se

ſe méprendre. Souffrez donc q[illegible]
me hâte d'obtenir de vous une c[illegible]
qui m'intéreſſe extrêmement : je [illegible]
choiſis pour mon Juge, & je veux [illegible]
prouver à vous-même que ma cond[illegible]
eſt hors de tout ſoupçon de lenteur [illegible]
négligence. Il y trois ans que j'ai q[illegible]
la Pannonie ; & vous ſavez à com[illegible]
de périls j'ai heureuſement éch[illegible]
Aiant enſuite paſſé le détroit de Ch[illegible]
doine, & m'approchant de la vil[illegible]
Nicomédie, j'eus ſoin de vous r[illegible]
mes premieres actions de graces, c[illegible]
me à mon Dieu Tutélaire. C'eſt [illegible]
que je nomme la Lettre de remerci[illegible]
que je vous envoyai par un des Ga[illegible]
qui ſervent auprès de ma perſonne[illegible]

IX.

Des Diſciples de Jamblique.

Jamblique laiſſa pluſieurs Diſci[illegible]
qui ſoûtinrent hautement ſa doctri[illegible]
Les principaux furent Sopatre, qui a[illegible]
avoir exercé de grandes charges [illegible]
Cour de Conſtantin, perdit la tê[illegible]
un échaffaut ; Euſtathe, qui eut p[illegible]
femme la ſavante Soſipatra ; Théod[illegible]
& Euphaſe, nés aux environs d'At[illegible]
nes ; enfin, le fameux Edèſe, don[illegible]
rapporte une infinité de prodiges. [illegible]
Edèſe brilla ſucceſſivement dans [illegible]
ſieurs villes ; à Alexandrie, à Perga[illegible]
Al[illegible]

ntioche. Il eut pour disciples Chrysan- Stob. serm.
e, Antonin, Dexippe, & le fameux 79.
axime qui écrivit sur les Catégories
Aristote. Tous ces Philosophes eurent
aucoup d'accès auprès de Julien l'A- Eunap. de
stat; & comme il avoit étudié sous de Sop. 5.
...e & ensuite sous Maxime, on prit
... occasion de lui donner aussi Jam-
...e pour Précepteur. On ne pouvoit
...antage flatter sa vanité : & combien
...ens s'occupent-ils à flatter celle des
...ces, dont ils ont reconnu le foible!
...este, Julien avoit pris toute la tein-
... de l'esprit de Jamblique. Je n'en
...erai d'autre preuve que son discours
...leil, qu'il nomme le Roi & le Do-
...eur de toutes choses, qu'il invoque
... ton si emphatique & si sublime.

CHAPITRE XXXVII.

...mment la Philosophie s'introduisit ...ans le Christianisme. II. *Des explica...ons allégoriques de l'Ecriture.* III. *Méthode générale qui a été employée ...ntre les Payens.* IV. *Dogme de la ...réexistence du Verbe.* V. *Diverses er...eurs où sont tombés les premiers Peres ... l'Eglise.*

I.

I.

Comment la Philosophie s'introduisit dans le Christianisme.
Hegesip. apud Euseb. Hist. Eccles. l. 3.

IL est certain que tant que l'I pour me servir de l'expressio ancien Auteur, demeura vierge, soûtint par elle-même, & n'eut d'aucun secours étranger. Sa sin & sa naïveté faisoient ses plus ornemens. Comme il n'y avoit dans son sein que des Juifs conv qui avoient cru au Messie, elle n ses preuves que de son propre fo du consentement mutuel des de liances. Mais l'Eglise s'étant d'une foule innombrable de Paye Philosophes mêmes les plus subli faisant gloire d'y entrer, alors il cessaire de donner plus de jour à l gion, & de la relever par des p brillantes, & sur-tout par celles Philosophie pouvoit fournir. O donc de remonter à ses premiers pes. On en tira tous les secou sembloit permis à la Révélatio tirer : mais peut-être cela fut-il trop loin, non-seulement de la p Hérétiques, qui vouloient ruïner me de la foi & substituer à sa pla visions chimériques, mais encor part des Peres même de l'Egli pour ne point perdre les conno

Tertull. de Præscript. c. 7. Idem c. 8. adv. Hermog.

avoient acquises, les introduisirent Christianisme, & se glorifierent introduire avec plus d'éclat sou- e de prudence. A les entendre il paroissoit que la foi n'étoit explication, ou plutôt qu'un ac- ent d'une doctrine plus an- & répanduë même parmi les

qu'il en soit : deux Philoso- ifférens (l'un étoit Aristote & Platon (venoient s'offrir à nos s Auteurs, qui ne balancerent ans le choix qu'ils avoient à faire. mier leur parut trop naturel & vert dans ses opinions, trop at- raisonnement, trop incertain rincipaux articles de la Philoso- nioit que l'ame fût immortelle, Monde eut commencé & qu'il ir, que les soins attentifs de la ence s'étendissent aux choses s. Le second au contraire élevoit osophie au-dessus du sensible ; au- e toutes les formes qui naissent meurent, qui n'ont qu'un être ge : il vouloit qu'elle contem- ntelligible, qu'elle remontât à la immuable des choses & à la beau- st toujours semblable à elle-mê- 'ailleurs Platon enseignoit une très-pure & très-utile au bon-

Franc. Patric. in Arist. exoterico.

V. Laun. de var Arist. fortunâ c. 2.

August. de verâ Relig. c. 3.

heur des hommes : il avoit co
ses disciples que, pour attein
vérité, il falloit renoncer aux
d'une vie voluptueuse & rejett
les fausses images, que l'ame re
l'entremise des corps. A l'égard
tote, il croyoit que la vertu
pouvoit faire le bonheur de l'ho
demandoit encore avec cette
toute favorable qu'elle lui paro
la santé, & les richesses, & le
A qui croit, dit Lactance, *q*
périt avec les corps, ces sortes
sont absolument nécessaires.

Mais ce qui acheva de décré
ristote, ce fut sa Dialectique
trouvent certainement tous les p
de l'Art de raisonner : princi
pendant qui peuvent être déto
des sens faux, ou captieux.
même que quelques esprits inq
remuans, tels que les disciples
don & les Mareionites, s'étoien
des ruses & des finesses de la Lo
pour insulter au Christianisme.
Tertullien s'écrie, qu'elle n'est
qu'à nous jetter dans des dispute
minables, & que ses paroles tro
obscurcissent à force de détails
étoit clair & distinct auparavant
de commun, ajoute-t'il, *Athène*
rusalem, l'Académie & l'Eglise,

De Præscript. c. 7.

e & celui qui suit la vérité? No-
phie vient de Salomon, qui nous
ui-même qu'il faut chercher le
avec droiture & simplicité. Di-
c'est-ce qu'un Christianisme fon-
Dialectique ? Tout cela fut
s que Platon eut la préférence.
ge avoit quelque chose de plus
x, & par-là même de plus pro-
her, & à édifier les personnes
les de réflexions. Mais cette
ue, si décriée dans les premiers
l'Eglise, lui devint ensuite
nt néceſſaire, devint même son
soûtien. Les Scholaſtiques en
meilleur usage, qu'il leur fût
ans des siécles d'ignorance, &
connoiſſoit pas encore la vé-
thode d'étudier.

Clem. Alex. Strom. l. 5.

II.

t de Philosophie qui s'insinua
eligion, fit croire quelque tems
s qu'elle n'étoit en effet qu'un
Philosophie, qui sous des ima-
s & communes renfermoit les
s mystéres, & encore des miſ-
ne devoient pas être dévoilés
. Mais cette illusion se dissipa
le Christianisme rentra dans
roits : je veux dire, qu'on ne

Des explications allégoriques de l'Ecriture.

Tertull. in Apolog.

G 2 ba-

Irenæus l. 3. balança plus ſur ſon caractere eſ
qui eſt la Révélation divine.

Du Pin, Biblioth. des Aut. Eccleſ. t. 1

Il y a apparence que la métho
pliquer allégoriquement l'Ecritu
auſſi de ce que les Payens à qui
d'abord propoſée, n'en concevo
une aſſez haute idée. Cette m
réuſſit particuliérement dans le
où brilloit la Philoſophie, où ell
accréditée par d'heureux ſuccès. l
d'examen & de diſcuſſion qu'e
pire, rendoit & plus difficiles
incrédules ceux qui la cultivoi
fallut bien s'accommoder à leu
& rechercher dans l'Ecriture d
plus profonds & plus ſublimes, q
ment d'Alexandrie nomme la d
des parfaits, en ſuppoſant qu
doctrine avoit été enſeignée d
voix par les Apôtres, & laiſſée
pôt à ceux qui méritoient qu'on
confiât. Cependant, rien n'éto
vague, ni plus incertain, ni mêm
frivole que ces allégories : & M.
dans ſes Commentaires ſur Or
remarque avec raiſon, que la plu
Peres Grecs paſſant trop rapiden
l'explication de la Lettre au ſen
tuel, les Lecteurs non avertis
attentifs ont pris de-là toutes le
gories pour des aſſertions dogm
J'en pourrois citer ici une infi

Strom. l. 5. V. etiam Baſil. lib. de Spiritu Sancto c. 27.

Origen. in Quæſt. 14.

P

[redacted]

res : mais il me ſemble plus à pro-
e faire une obſervation importante
Héréſie des Gnoſtiques ou Illumi-
croyoient que les Apôtres avoient
feinte & de diſſimulation , en
nt l'Evangile, & qu'ils avoient
é leur doctrine ſur la capacité &
ſpoſitions de ceux qui les écou- Irenæus ubi ſupra.
Pour le miſtere ineffable, ajou-
-ils, *ils ne l'ont expliqué qu'à ceux
noiſſent le Pere , le Pere qui ne
me point.* Qu'y a-t'il de plus con-
à la doctrine de Platon ? Il en
ne ſecrette, qu'il ne révéloit qu'à
ciples choiſis. Je croirois auſſi
ers qu'on ne fit paſſer les Ebio-
Nazaréens pour des gens ſim-
d'une foi appauvrie , peu rele-
e parce qu'ils mépriſoient les ri-
de l'allégorie , & s'attachoient
littéral de la Bible. On les met-
r-là en regard avec les Gnoſti-
eux, qui diſtinguoient la ſcience
la foi, & qui ne cherchoient que
plications myſtiques & des ſens
ds dans l'Ecriture.
viens aux Peres de l'Egliſe. Com-
eurent d'abord de vives diſputes
enir avec les Payens, ils employe-
ntre eux de ces argumens qu'on
perſonnels, & qui perdent tou-
r force dès qu'ils ſont déplacés.

En effet, il falloit prouver l
de nos mystéres à des gens qu
frayoient, & qui osoient les
fables. Pour cela, nos prem
teurs se servirent d'un rais
très-simple & très-facile. » V
» sez, disoient-ils, de croire
» de nos mains, ce qui porte l
» Christianisme. Ne croyez
» des choses aussi surprenante
» me qui repugnent davantag
» son ? Notre Jugement der
» plus inconcevable, que le
» que vous avez établi dans le
» & où président les trois Ju
» menaces que nous faisons d'
» durable, d'un feu qui doi
» jamais les hommes pervers,
» plus difficiles à concevoir
» fleuve ardent, que le Purip
» Enfin, les champs Elysée
» préparent-ils point à ajoute
» que nous rapportons du P
» ce séjour heureux où la v
» doit entrer ? Votre résistanc
» vaine : vos objections reto
» vous-mêmes.

A ce raisonnement, très-vi
circonstances où il étoit pouss
tre venoit se joindre, plus vi
» La plus grande partie de ce
» vous enseignons, disoient l

urs, se trouve dans les Livres de
rincipaux Ecrivains, de vos Poë-
de vos Philosophes. Ils ont en- Tertull. in
la voix de Dieu : ils ont puisé Apolog.
es riches sources des Prophéties,
conservent & vantent les Hé-
. C'est-là que leurs esprits al-
se sont abreuvés d'une eau salu-
: & c'est-là ce qui fonde, ce
sure les traits de notre ressem-
e. Ecoutez donc les témoigna-
vos propres Ecrivains : rendez-
à leur autorité. Platon ne vous
-il pas un Maître solide & in-
ent ? Devez-vous craindre de
les traces d'un guide si éclairé,
le ? Sur cela, Justin Martyr Apol. 2
que tous les hommes vertueux, V. Nat.
fleuri dans le Paganisme ; & il Alex. Dis-
que non-seulement ils doivent sert. 5. ad
rdés comme de vrais Chrétiens, Sœc. 1. par-
ore, qu'ils ont été sauvés par la tem. 1.
ance effective du Verbe, ou de
n divine. Le savant Eusebe a Hist. Ec-
a même pensée, & il convient clef. liv. 1.
tin Martyr, qne les Chrétiens
int commencé, ni d'hier, ni
d'hui. *Il y en a eu*, répetent-ils
'autre, *il y en a eu dans tous* V. Isaaci
Cette pensée donnoit un mer- Casaub.
lustre au Christianisme, qui Exercit in
 deve- Baron. c. 1.

devenoit par-là contemporain du
de même.

III.

Méthode générale qui a été emploiée contre les Payens.

On voit bien que ces deux arg
n'avoient de force, qu'autant
étoient lancés contre les Payens. I
nier sur-tout servoit comme de pa
au mystére de la Trinité, en rap
un certain nombre d'expressions
mes, trouvées dans Platon. » (
» je m'arrête, dit Clement Alexa
» à la seconde Lettre de ce Philos
» tout ce que j'y comprens, c'est
» regarde la très-sublime Trini
» Troisiéme est le Saint-Esprit,
» Second est le Fils par lequel
» choses ont été faites sous le bo
» sir du Pere. Origene, qui fu
» ple de Clement, reproche à Ce
voiler avec soin & de cacher c
Paton a écrit du Fils de Dieu, d
Lettre à Hermias & à Corisque.
lence, ajoute-t'il, me paroît a
Celse craint sans doute de fortifie
parti, & de nous donner gain de
Je ne rappellerai point ici le jug
que j'ai déja porté de la Trinité
nicienne: je dirai seulement, que s
l'Ecriture sainte, il y a eu trois O

Petav. Dogm. Theolog. t. II. in Præfat.

Strom. l. 5.

mies, ou trois différentes maniéres dont la Divinité s'est manifestée. Car celui qui est au-dessus de tout, observe sagement Eusebe, doit tempérer l'éclat de sa majesté, quand il veut se faire connoître : des yeux mortels ne pourroient l'appercevoir. Demonst. Evang. l. 5.

Dans la prémiere Oeconomie, Dieu agit immédiatement & par lui-même : il commanda, & l'Univers sortit du cahos. *Les Cieux*, dit le Psalmiste, *ont été affermis par la Parole du Seigneur, & toute leur force vient du souffle de sa bouche*. On peut dire qu'alors Dieu étoit son Verbe à lui-même : c'est-à-dire, qu'il ne se servit d'aucun Ange ni d'aucun Homme pour créer l'Univers. Il dit, & toutes choses existérent. Ici, la Parole de Dieu ne signifie que sa seule volonté. En effet, pour faire les plus grands ouvrages, il n'a besoin ni d'aucun instrument, ni d'aucune préparation : il lui suffit de le vouloir. Oeconomie d'autorité & de puissance. Dans la seconde, Dieu employa ordinairement le ministére des Anges : & ces Messagers célestes sont expressément nommés sa gloire, sa présence, sa demeure, ses oracles. Quelquefois encore il se fit connoître par des choses sensibles, comme par une nuée, par une lumiére éclatante, par un feu, par une

manière la plus sublime, & son ouvrage à la perfectio
mystère a été par ce moye
il n'y reste plus rien d'ob
douteux. Jesus-Christ est l
la Promesse de Dieu par ex
Shéchina, pour me servir d'u
Joan. c. 1. sacré parmi les Juifs : il est
ce bénie dont parle les Pro
lumiére qui doit éclairer tou
nant en ce monde. Oeconon
& de tendresse.

Grot. in notis ad Epist. Pauli ad Coloss.

Jesus-Christ est donc le
qui réside perpétuellement
blement toute l'efficace de
Ainsi, l'on doit dire que D
chair, pour vivre & conv
nous : il a, par une salutair
dance, daigné s'accommo
foible portée. Dieu & l'Ho
joints ensemble : Dieu lu

: pénétrer, a pris une image sensi-
Cette image est le Verbe; & le
be est la vie, la lumiére des hom-
: Nous avons été secourus à pro-
tion de nos miseres, & nous serions
ns heureux aujourd'hui, si nous
ns été moins coupables. Que ce
stére est relevé, & qu'il éxige de
nnoissance!

i maintenant on examine de quelle
niére en ont parlé nos premiers Au-
s, on verra qu'ils ont tous attribué
sus-Christ ce que les Platoniciens
ient dit du Monde intelligible. Se-
Timée de Locres, Dieu voyant une De anima Mund.
nde quantité de matiére qui se re-
oit, & qui prenoit toute sorte de
nes & d'arrangemens, résolut de la
fermer dans de certaines bornes, &
lui donner une figure réguliére.
ir cet effet, il consulta sa Raison,
orma le plan, l'idée du Monde in-
ectuel. Sur ce plan, sur cette idée
rassembloit toutes les perfections
ibles, Dieu arrangea la matiére &
ui donna d'autres bornes que l'infini.
e de beautés, que de merveilles ne de-
t point contenir un pareil ouvrage!
st le Fils unique de Dieu, c'est son
engendré, c'est l'objet de ses com-
issances & l'abregé de ses perfections;
t la Raison, l'Ame même du Pere.

Apologie de Saint Juſtin, que le dogme de la préexiſtence du Verbe commence à ſe trouver établi. Avant ces deux Auteurs, on n'en parloit qu'avec ſimplicité, avec retenuë, & même avec une ſorte de crainte. Euſébe en convient dès l'entrée de ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique; & les plaintes qu'il en fait, ſont plus juſtes encore qu'améres. Il y a apparence que, pour dérober aux Payens la ſublimité de nos myſtéres, on les avoit quelque tems empriſonnés dans une eſpéce de ſecret, & d'obſcurité. Les Peres du premier ſiécle étoient fort réſervez à attribuer le nom de Dieu à Jeſus-Chriſt : & la raiſon, dit le célébre Monſieur de Valois, c'eſt qu'on appréhendoit de troubler une foi encore tendre & imparfaite, & de faire naître la penſée qu'en appellant Jeſus-Chriſt Dieu, on voulût renouveller le Polythéiſme. En effet, les plus cruels ennemis du Chriſtianiſme naiſſant, ſes plus forts adverſaires, furent les Payens : & on ne pouvoit prendre trop de précautions, pour éviter tout ce qui reſſentoit leurs manieres, leur langage. Ainſi, le myſtére de la Trinité, par exemple, ne ſe vit clairement annoncé que lorſqu'on appella dans la Religion la Philoſophie Platonicienne. » Le reſpect » qu'on

In notis ad Hiſt. Eccl. Euſeb. 1.

V. Huet. Origen. l. 2.

il fallut racheter les hommes.

On ne peut que louër un pareil projet: mais il étoit difficile de l'exécuter, sans se servir d'expressions philosophiques, & par-là même peu mesurées. Au fond pourtant, ce que les Platoniciens disoient du second Dieu, surtout quand les pensées sont justifiées par la droiture de l'intention, se pouvoit dire de Jesus-Christ. Effectivement il a une double existence: la prémiere, en Dieu, c'est son Verbe, son Conseil, sa Raison souveraine: & la seconde en lui-même, c'est le premier-né & le chef-d'œuvre de tout ce qui a été produit, la plus ancienne & la plus indispensable de toutes les créatures. La prémiere existance est éternelle, & précéde tous les tems: la seconde ne lui a rien ajouté de réel, & ce n'est qu'une émission, un mouvement poussé au dehors. Par un effet si sensible & si digne d'une bonté infinie, Jesus-Christ est venu habiter parmi nous, *& nous avons vu sa gloire, (sa gloire) dis-je, comme du Fils unique du Pére.* Joan. c. 1.

IV.

Dogme de la pré-existence du Verbe.

Je dois remarquer, que c'est dans Hermas, & peu après dans la seconde Apo-

bes. Mais il y a ici une observation à faire : c'est que parmi les Payens, & même dans la seconde Oeconomie, ces Verbes, ces Anges n'étoient destinez qu'à exécuter les ordres d'enhaut, qu'à porter les commandemens de l'Etre souverain : au-lieu que dans la troisiéme, Jesus-Christ ou le Verbe par excellence a eu l'emploi le plus distingué de tous, celui d'annoncer une doctrine sainte, & nécessaire au bonheur du genre-humain.

V.

Diverses erreurs où sont tombez les premiers Peres de l'Eglise.

L'amour de la vérité, qui m'a obligé d'entrer dans les discussions si délicates qu'on vient de lire; cet amour, dis-je, le plus puissant de tous, m'oblige encore de rapeller quelques autres erreurs, où l'on est tombé dans les trois premiers siécles de l'Eglise. Telles sont, l'éternité de la Matiére, ou, comme l'explique Saint Irénée, son émanation de la propre substance de Dieu; les divers ordres des Anges, & leurs fonctions multipliées à l'infini : la préexistance des ames, & leur infusion dans les corps, &c. Toutes ces erreurs tirent leur naissance de la Philosophie de Pythagore & de Platon, qui régnoit alors & à laquelle chacun tâchoit de se confor

former. Car la Philoſophie dominante infiue ſur toutes les autres Sciences, & leur communique ſes erreurs. J'en vais donner quelques exemples.

Pluſieurs Peres de l'Egliſe ont cru que les Anges avoient été touchés de la beauté des femmes, & qu'ils les avoient recherchées avec empreſſement. De ces mariages monſtrueux nâquirent les Géans. Ne voit-on pas que cette opinion vient originairement de Pythagore? Il s'imaginoit que les ames, à qui ſes diſciples donnoient auſſi les noms de Génies & de Démons, étoient nées heureuſes & parfaites. Mais la folle envie qu'elles eurent d'animer des corps, troubla bientôt leur félicité : elles furent renfermées dans ces corps, comme dans des priſons étroites.

Sur le même principe, je remarquerai que l'opinion de la Métempſycoſe conçuë au pied de la lettre, a produit une infinité d'erreurs. N'a-t'on pas dit que l'ame d'Elie avoit paſſé dans le corps de Saint Jean-Baptiſte; &, ce qui paroîtra plus extraordinaire, que l'ame d'Adam avoit paſſé dans celui de Jeſus-Chriſt? Pour autoriſer ce dernier point, on abuſoit de quelques paſſages de l'Ecriture, qui appellent Jeſus-Chriſt le nouvel Adam, & qui établiſſent une ſorte d'analogie entre l'un & l'autre. Cependant la Métempſycoſe enſeignée par

bes. Mais il y a ici une obſervation à faire : c'eſt que parmi les Payens, & même dans la ſeconde Oeconomie, ces Verbes, ces Anges n'étoient deſtinez qu'à exécuter les ordres d'enhaut, qu'à porter les commandemens de l'Etre ſouverain : au-lieu que dans la troiſiéme, Jeſus-Chriſt ou le Verbe par excellence a eu l'emploi le plus diſtingué de tous, celui d'annoncer une doctrine ſainte, & néceſſaire au bonheur du genre-humain.

V.

Diverſes erreurs où ſont tombez les premiers Peres de l'Egliſe.

L'amour de la vérité, qui m'a obligé d'entrer dans les diſcuſſions ſi délicates qu'on vient de lire; cet amour, dis-je, le plus puiſſant de tous, m'oblige encore de rapeller quelques autres erreurs, où l'on eſt tombé dans les trois premiers ſiécles de l'Egliſe. Telles ſont, l'éternité de la Matiére, ou, comme l'explique Saint Irénée, ſon émanation de la propre ſubſtance de Dieu; les divers ordres des Anges, & leurs fonctions multipliées à l'infini : la préexiſtance des ames, & leur infuſion dans les corps, &c. Toutes ces erreurs tirent leur naiſſance de la Philoſophie de Pythagore & de Platon, qui régnoit alors & à laquelle chacun tâchoit de ſe con-

détourne. Quelle disgrace pour la Nature humaine, que ce soit d'ordinaire le dernier qui triomphe ! En général tous les Gnostiques, tous ceux qui vouloient présenter l'Ecriture sous des idées plus nobles & plus ambitieuses, ne parloient que du ministere favorable des Anges. Ils les regardoient comme des secours puissans que Dieu s'étoit donnés, pour diminuer en quelque sorte l'extrême distance qui se trouve entre lui & les hommes : ils employoient ces Anges avec assez d'entente, mais sans être appuyés du témoignage de la Révélation ; ce qui ruïnoit absolument tout leur systême.

Un autre endroit encore, par lequel je le condamne, c'est qu'il enhardit certains Chefs de Secte à réaliser ce qui ne devoit être pris que dans un sens métaphorique. Telle fut l'erreur de Valentin, qui laissa après lui des disciples encore plus hardis que leur Maître. Il faisoit une généalogie de trente *Eones* ou *Aiones. Le premier & le plus parfait*, disoit-il, *est le* Proon *ou le Préexistant, qui a demeuré long-tems avec* Ennoia, *ou la Pensée dans un profond silence, & sans prononcer aucune parole efficace. Enfin, ils produisirent l'un & l'autre l'*Entendement, *qui fut le Pere de toutes choses, & qui avoit pour femme la* Vérité.

Fleuri, Hist. de l'Eglise l. 2. 3. & 4.

[illegible] *Car ces Eones*, continuoit Va-[illegible] *sont de différent sexe : il y en a* [illegible] *mâles & quinze femelles. Lorsqu'ils sont réunis, ils composent le* Pléro-*ma, ou le tout ensemble de la Divinité.* On dispute si Valentin a cru en effet que ces *Eones* étoient autant de Dieux, ou simplement des vertus, des affections divines, les différens degrés par où l'action de Dieu a passé dans les ouvrages admirables de la Création & de la Rédemption. Quoi qu'il en soit : si Valentin a entendu ses *Eones* dans le sens de l'allégorie, il est certain que ses disciples les ont pris pour de véritables personnes existentes hors de Dieu, pour des substances personnelles.

On pourroit soupçonner que les Hérétiques des trois premiers siécles regardoient le Christianisme comme un systême trop nud, & dégarni d'un certain merveilleux. C'est pourquoi ils eurent recours à une Théologie allégorique : je veux dire, qu'ils supposerent plusieurs choses, comme si réellement elles appartenoient à la Divinité. Les principaux articles qui causoient leur inquiétude, c'étoient la naissance de Jesus-Christ, & l'opprobre de sa mort. Des faits si publics ne pouvoient se cacher. Que faire donc ? On distingua le Christ du fils de Marie, le Christ superieur de l'in-

inférieur. Le premier avoit suspendu son efficace pendant que le second souffroit avec une constance plus qu'humaine, & qu'il expiroit sur la croix. Aussi l'homme, pour prix & récompense de son sang, fut-il absorbé & pour ainsi dire, anéanti, afin que le Christ ressuscitât plus glorieusement. Par-là on croyoit ennoblir des mystéres, que Saint Paul assure lui-même devoir passer pour folie dans l'opinion des Païens. D'autres Hérétiques soutinrent que Jesus-Christ n'étoit pas venu dans une chair véritable, mais avec un corps phantastique & aërien, tel qu'il en avoit pris dans les apparitions du Vieux Testament. Selon cette doctrine, il n'y a rien de positif ni de sérieux dans la naissance du Messie, dans sa mort, dans sa résurrection. Tous ces événemens doivent être interprétés en un style d'allégorie, & ne sont que des illusions, utiles cependant pour le salut des hommes. Quel renversement de l'Ecriture ! Combien de fois Saint Jean a-t'il protesté qu'il n'annonce que le Verbe de vie, que celui qu'il a vû, oüi & touché? Il me semble que toutes ces erreurs reviennent à la proposition suivante : Que le Messie est le secours de Dieu se manifestant aux hommes dans l'ouvrage de la Rédemption, mais que ce secours ne s'est

V. Petav. de Trin. l. 1. Bulius in Judic. Eccl. clef.

ma-

manifesté qu'en faisant illusion à nos yeux, quoique nous en ayons tiré tous les avantages possibles.

V. etiam Christ. Sandium in Nucl. Hist. Eccl. liv. I.

Sans vouloir affoiblir ni décréditer l'empire de la Tradition, je dirai encore, que nos premiers Auteurs ont erré sur ce qui regarde la Matiére & son essence. Origéne croyoit que Dieu l'avoit créée de toute éternité, & qu'avant la naissance du Monde que nous habitons, il y en avoit eu plusieurs autres, & qu'il y en auroit pareillement après sa dissolution, Dieu ne pouvant cesser d'agir & d'agir d'une maniére digne de lui. Quelques autres ont cru de même que la Matiére est éternelle, ou du moins ils se sont là-dessus expliqués très-obscurément, & selon le langage de la Philosophie dominante. Ce langage est très-suspect, & nous conduit à penser que la création n'est qu'un nouvel arrangement, une meilleure disposition. Il suit de cette doctrine, par l'enchaînement des preuves qui se tirent les unes des autres, qu'il n'y a qu'une seule substance dans l'Univers, & que cette substance est la Matiére. Tout en est formé, tout en dépend, tout y participe. Plaignons ceux des Peres de l'Eglise qui ont pensé que l'ame est matérielle : ils ne lui ôtoient point pour cela l'immortalité. Quelques-uns cependant, comme Saint Justin,

Juſtin, Saint Irénée & ſur-tout Arnobe, avouoient que cette immortalité eſt une pure faveur de Dieu, & ils ajoutoient qu'au bout d'un certain nombre de ſiécles, les ames des méchans & des impies ſeront anéanties. » Dieu, » diſoient-ils, qui de ſa nature eſt porté » à la clémence & à la miſéricorde, ſe » laſſera de les punir & retirera ſon » bienfait.

Comme l'ancienne Philoſophie confondoit la ſpiritualité & la matérialité, ne mettant entr'elles d'autre différence que celle qu'on met d'ordinaire entre les modifications d'une même ſubſtance; croyant de plus que ce qui eſt matériel peut devenir inſenſiblement ſpirituel, & le devient en effet; les Peres de l'Egliſe ſe liérent à ce ſyſtême : car il eſt indiſpenſable d'en avoir un, quand on écrit pour le public. De-là viennent toutes leurs fauſſes expreſſions ſur la nature & les propriétés de l'ame. J'avouerai ici que ces expreſſions révoltent quelquefois, & qu'on en eſt bleſſé, ſur-tout en ce ſiécle, qui demande des idées plus préciſes & un langage plus exact. Il paroît même qu'entre nos premiers Auteurs, les plus diſtingués ont ſoutenu que les ames s'éteignent avec les corps, mais qu'au Jugement dernier elles prendroient une nouvelle vie & rece-

V. etiam Christ. Sandium in Nucl. Hist. Eccl. liv. 1.

manifesté qu'en faisant illusion à 1
yeux, quoique nous en ayons tiré to
les avantages possibles.

Sans vouloir affoiblir ni décrédi
l'empire de la Tradition, je dirai enco
que nos premiers Auteurs ont erré sur
qui regarde la Matiére & son essen
Origéne croyoit que Dieu l'avoit cré
de toute éternité, & qu'avant la nai
sance du Monde que nous habitons, il
en avoit eu plusieurs autres, & qu'il
en auroit pareillement après sa dissol
tion, Dieu ne pouvant cesser d'agir,
d'agir d'une maniére digne de lui. Que
ques autres ont cru de même que la Ma
tiére est éternelle, ou du moins ils se so
là-dessus expliqués très-obscurément
& selon le langage de la Philosophie do
minante. Ce langage est très-suspect
& nous conduit à penser que la créatio
n'est qu'un nouvel arrangement, un
meilleure disposition. Il suit de cett
doctrine, par l'enchaînement des preu
ves qui se tirent les unes des autres
qu'il n'y a qu'une seule substance dan
l'Univers, & que cette substance est l
Matiére. Tout en est formé, tout e
dépend, tout y participe. Plaignon
ceux des Peres de l'Eglise qui ont pen
sé que l'ame est matérielle : ils ne l
ôtoient point pour cela l'immortalit
Quelques-uns cependant, comme Sain
Justin

tin, Saint Irénée & ſur-tout Arno-
, avouoient que cette immortalité
une pure faveur de Dieu, & ils
toient qu'au bout d'un certain nom-
de ſiécles, les ames des méchans
des impies ſeront anéanties. » Dieu,
ſoient-ils, qui de ſa nature eſt porté
la clémence & à la miſéricorde, ſe
ſſera de les punir & retirera ſon
enfait.

Comme l'ancienne Philoſophie con-
doit la ſpiritualité & la matérialité,
mettant entr'elles d'autre différence
celle qu'on met d'ordinaire entre
modifications d'une même ſubſtan-
croyant de plus que ce qui eſt ma-
el peut devenir inſenſiblement ſpiri-
l, & le devient en effet; les Peres de
glile ſe liérent à ce ſyſtême: car il
indiſpenſable d'en avoir un, quand
écrit pour le public. De-là viennent
tes leurs fauſſes expreſſions ſur la
ture & les propriétés de l'ame. J'a-
uerai ici que ces expreſſions révol-
t quelquefois, & qu'on en eſt bleſſé,
r-tout en ce ſiécle, qui demande des
ées plus préciſes & un langage plus
act. Il paroît même qu'entre nos pre-
miers Auteurs, les plus diſtingués ont
ſoutenu que les ames s'éteignent avec
les corps, mais qu'au Jugement dernier
elles prendroient une nouvelle vie &
rece-

recevroient pour toûjours l'arrêt
destinée. Je pourrois former une
des Ecrivains Ecclésiastiques, c
pensé que l'ame n'est point déga
la matiére, & qu'elle a une étend
melle. Tertullien est celui qui s'
plique le plus ouvertement. N
tour, nulle ambiguité dans ses p
Il décide que l'ame est matérielle
les mêmes dimensions & la même
que le corps ; qu'elle participe
accroissemens & à ses pertes, à
de santé & de maladie où il se tr
enfin, qu'elle est produite par les
du pere & de la mere, dont ell
te les différens traits, les diffé
images.

Heureusement que la Raison, &
ques étincelles de bonne Philoso
nous ont mis à peu près en ét
distinguer la substance étenduë
substance pensante. Mais qu'est-
fond que ces deux substances ? (
ment viennent-elles se joindre l'
l'autre ? Et toutes leurs propriét
réduisent-elles au petit nombre de
que nous connoissons ? C'est ce qu
impossible de décider ; & d'autant
impossible, que nous ignorons ab
ment en quoi consiste l'essence
Matiére, & ce que les corps so
eux-mêmes. Les Modernes, il est

faveur, il lui douna son nom; il l'appella encore la Ville Maîtresse, la nouvelle Rome. Mais que cette distinction fut préjudiciable & funeste à l'ancienne! C'est aussi de ce moment que je compte sa décadence : 1o. parce que tous les grands Officiers de l'Empire, les Ministres, les Généraux d'armée furent obligés de s'aller établir à Constantinople où étoit la Cour : 2o. parce que le Commerce, & l'Industrie qui en est la mere, & pour ainsi dire, la nourrice, attirerent un nombre prodigieux de familles en Orient : 3o. parce que ceux qui resterent en Italie avec quelque autorité, ne parurent avides que de pillages, de butin, & commettoient impunément toute sorte d'excès.

Justin. Novell. 131.

Sozom. Hist. Eccles. l. 2.

Il y eut plus. Après le partage que fit Théodose entre ses deux enfans, trop foibles l'un & l'autre pour bien remplir sa place, les Empereurs qui régnerent en Occident, (je ne sai par quelle bassesse, & quel défaut de conduite) tinrent leur Cour à Ravenne, ou à Pavie, ou à Milan, quelquefois dans des villes moins considérables : rarement séjournoient-ils à Rome, crainte de ne pouvoir atteindre à la hauteur des premiers Césars. Tout cela contribua, plus encore que je ne puis l'exprimer, à enorgueillir Constantinople. A peine

ſon Patriarche voulut-il céder le pas
celui de Rome, quoique ce dernier f
en poſſeſſion de la premiere Dignité E
cléſiaſtique. Sur quoi, pluſieurs Au
teurs Grecs mirent en divers tems
main à la plume, pour ſoutenir un
propoſition aſſez délicate, du moins qu
ſembleroit telle aujourd'hui: c'eſt que
plus les choſes ſont anciennes, moins
on les doit eſtimer, moins on les doit
ſuivre.

Panegyr. 5. & 7. 54. Conſtantin avoit non-ſeulement favo-
riſé les Sciences pendant tout le cours
de ſa vie; mais lui-même encore, mal-
gré les diſtractions continuelles du Trô-
ubi ... 4. ne, il s'étoit rendu aſſez ſavant. Il li-
ſoit beaucoup, il écrivoit la plûpart de
ſes Lettres, il compoſoit avec ſoin les
Diſcours qu'il devoit prononcer en pu-
blic. Un jour qu'il avoit promis d'aſ-
ſiſter à une harangue de parade, ſes
Courtiſans voulurent l'en détourner, &
lui propoſerent à la place une partie de
plaiſir qui étoit plus de leur goût. « Vos
» ſollicitations vos prieres ſont inutiles
reprit judicieuſement Conſtantin: « rien
» n'excite davantage les hommes ver-
» tueux & éclairés à bien faire, que
» quand il ſavent que l'Empereur en-
» tendra ou lira leurs Ouvrages. »

II.

Constance ne fut point l'héritier des De Constance.
éreux sentimens de son pere. « Loin
e cela, remarque Ammien Marcel-
n, il avoit peu de génie, peu de L. 21.
oit, & il se défioit de tous ceux
ui montroient quelque talent ex-
aordinaire, & qui surpassoient les
tres dans sa Cour. » Mais ce qui ca-
érisa particulierement son regne,
t la part qu'il osa prendre hardi-
t aux affaires de l'Eglise : ignorant Amm.
les étoient sur cela les bornes de Marcell.
pouvoir, il la voulut soumettre à ibidem.
arrerie de ses jugemens : il chassa
urs Siéges les plus grands Evêques :
embla Synodes sur Synodes : de sor-
u'un Païen dit plaisamment, qu'il
ruiné les voitures publiques, à for-
e faire voyager les Chefs de l'Egli-
l souscrivit aux différentes Formu-
u'on lui présenta, quoique la Foi y
ujours déguisée par d'indignes arti-
, & presque anéantie dans ses fon-
ens. Si la Religion avoit pu périr,
l'avoue hautement, & c'est notre
olation) sans doute qu'elle auroit
au milieu des troubles & des vio- Hieron. in
es, où se porta l'Arianisme. Tout Dial. adv.
vers se sentit engagé dans l'erreur, Lucifer.

avant même que d'en avoir reconnu les dangereuſes conſéquences, C'en étoit fait, le parti Orthodoxe ſuccomboit ſans un petit nombre d'Evêques qui prirent ſa défenſe. Il ſemble que dans toutes les affaires épineuſes & difficiles, la victoire ne puiſſe pas être le mérite de pluſieurs. L'Egliſe ſans contredit en rougiroit, elle, qui n'a aucun beſoin des appuis humains.

III.

De Julien l'Apoſtat.

A Conſtance ſuccéda Julien l'Apoſtat, dont j'ai parlé. Ce fut le plus dangereux ennemi du Chriſtianiſme : non, qu'il l'attaquât à force ouverte ; il ſavoit trop que les Chrétiens couroient au martyre, comme les abeilles à une ruche remplie de miel : mais parce que ſa haine induſtrieuſe, & fertile en nouveaux tourmens, renvioit encore ſur la mort. Quelquefois elle eſt un moindre mal que l'exil, ou la perte injurieuſe des dignités qu'on remplit. Julien avoit reçu de la nature la force & la vivacité de l'eſprit ; & il y ajouta toutes les connoiſſances, que peut fournir un long travail. Mais ſon goût le portoit à étudier les Sciences Magiques, l'Aſtrologie, l'Art de deviner. Il s'étoit fait un ſyſtême monſtrueux, une Philoſophie abominable

Socrat l. 3. Sozom. l. 5.

[redacted]

minable, qui ne traitoit que d'enchantemens, de sortiléges, d'horoscopes, d'évocations de Démons. Sous lui triompha l'impiété Païenne : & la superstition, déja si répandue, si honteuse par ses vains excès, s'accrut encore. L'Empereur s'y livroit sans aucun ménagement. On le voyoit les mains teintes de sang, & suivi d'hommes pervers & de femmes curieuses, chercher l'avenir dans les entrailles des animaux. Toutes les especes de Divination, même les plus absurdes & les plus choquantes, furent en crédit. Rien n'échappoit à la folle avidité de Julien. Au reste, sa vie étoit celle d'un rigide sectateur de Pythagore, sobre dans ses repas, sans goût pour les divertissemens & les plaisirs, il fuyoit ce que l'amour offre de plus délicieux : il s'habilloit grossierement : il n'avoit pour lit qu'un tapis & une peau de tigre : il ne mangeoit même que des fruits & des légumes. L'ame n'avoit nul prétexte de se plaindre du corps.

V. Julia Misop. Antioch.

Pendant que Julien séjourna à Paris, il pensa presque être étouffé dans sa chambre, où l'on avoit porté des charbons allumés. C'étoit au fort de l'hiver, & la Seine charrioit des montagnes de glace confusément entassées les unes sur les autres. L'Empereur raconte ce

fait avec le dernier étonnement, & il remarque que d'ordinaire, le froid n'étoit point si rigoureux à Paris. On y cueilloit des figues mûres au milieu de l'hiver.

IV.

Sentimens & discours du Philosophe Themiste.

Cette Philosophie superstitieuse, que Julien avoit en partie puisé dans les Ouvrages de Pythagore & de Platon, causa des désordres extrêmes parmi les Païens. Elle favorisoit trop les écarts, où se livre un esprit follement avide de nouveautés. On a vû quels châtimens imposa Valens à ceux qui, sous prétexte d'une consultation philosophique, s'assembloient pour découvrir le genre de sa mort, le nom & l'âge de son successeur. Jaloux du pouvoir souverain, l'Empereur devint terrible dans sa vengeance. Mais pendant qu'il punissoit ainsi des hommes masqués d'une fausse Philosophie, il lui arriva une chose qui fit beaucoup d'honneur à la véritable. En voici le détail.

Des Evêques Ariens s'étoient emparés de sa confiance, & le portoient à renouveller contre les Orthodoxes tout ce qui s'étoit fait dans les jours les plus sanguinaires du Pagnisme. On ne voyoit que meurtres & qu'exils, qu'affronts

[redacted]

faits aux Ecclésiastiques & aux Solitaires, sans qu'aucune forme de jugement les précédât. Alors Thémiste, Philo- V. ejus
sophe Païen & élevé à la dignité de Sé- Orat.Co
nateur de Constantinople, s'offrit aux ful. V.
yeux de Valens, & lui représenta qu'il tiam Or
poursuivoit à tort, qu'il maltraitoit sans 12.
sujet des innocens. *Est-ce un crime*, disoit encore Thémiste dans l'Ecrit qu'il dédia à l'Empereur. *est-ce un crime de penser autrement que vous? Si les Chrétiens sont divisés entre eux, les Gentils & sur-tout les Philosophes de la Grece l'ont été encore davantage. La vérité a plusieurs faces, suivant lesquelles on peut utilement l'envisager. Tel est l'ordre que Dieu a établi de tout tems, pour conserver la paix & l'égalité parmi les hommes : il a gravé dans tous les cœurs un profond respect pour ses attributs infinis; mais chacun est le maître de témoigner ce respect, de la maniere qu'il croit agréer le plus à la Divinité. Personne n'a droit de le gêner là-dessus*, &c. Qu'on est consolé de voir un Philosophe seulement instruit par la voix de la nature, exhorter ainsi les Chrétiens à la modération & à une tolérance réciproque!

Cette tolérance cependant, quelque nécessaire qu'elle pût être, Thémiste ne vouloit point qu'on la portât au-de-là de certaines bornes. Il condamnoit tou-

tes les ſuperſtitions qui peuvent troubler le bon ordre & le repos des Sociétés. En louant, par exemple, les Empereurs Chrétiens qui avoient fait ouvrir quelques temples du Paganiſme, il les louoit en même tems d'avoir fait boucher ces caves ſouterraines où triomphoient les preſtiges & les incantations magiques; en demandant le rétabliſſement des ſacrifices légitimes, il demandoit en même tems qu'on défendît ceux où entroient des meurtres & des poiſons. Au reſte, diſoit-il, ſi tous les hommes ſuivoient la droite raiſon, il n'y auroit entre eux aucune différence de ſetimens, parce qu'au fond ils ne deſireroient tous qu'une ſeule choſe, qui eſt de vivre dans ce monde-ci avec ſageſſe, avec ménagement, pour ſe rendre heureux dans l'autre: mais comme on peut ſe perſuader qu'on arrivera au même bonheur par différens chemins, & qu'en effet on ſe le perſuade, je ne voudrois point pour cette différence blâmer les hommes, encore moins les punir.

V.

Remarque de S. Grégoire de Nazianze.

Avec de pareils ſentimens, il n'eſt point extraordinaire que Thémiſte, quoique Païen, ait été lié avec les plus grands Evêques de ſon âge, & ſur-tout avec

avec saint Grégoire de Nazianze. Ce dernier même l'estimoit si fort, lui qui étoit très-avare de son estime, qu'après avoir déploré le mauvais goût du siécle & le triste état où la Phylosophie étoit réduite, il ajoûte : « Vous seul, ô Thé» miste, vous seul luttez contre la dé» cadence générale des Lettres. C'est » aujourd'hui votre régne. Vous vous » trouvez à la tête de tout ce qu'il y a » de personnes éclairées. Vous savez » philosopher dans les plus hautes pla» ces, & joindre, suivant le précepte de » Platon, l'étude au pouvoir, les di» gnités à la science. »

Effectivement, Thémiste donnoit un nouveau lustre aux emplois dont il étoit revêtu, quoique ces emplois fussent déja assez brillans : & tantôt parmi les affaires, tantôt parmi les livres, il montroit avec je ne sai quel air de supériorité, que le grand-homme suffit à tout. Dans une occasion importante où le Sénat de Constantinople l'avoit chargé de haranguer Jovien, il lui dit avec respect, mais sans flatterie : « Souvenez-vous que si les » gens de guerre vous ont élevé à l'Em» pire, les Philosophes vous appren» dront à le gouverner. Les premiers » vous ont donné la pourpre des Cé» sars, instruisez-vous avec les se» conds à la porter dignement. »

 VI.

VI.

Commencemens de la décadence de l'Empire d'Occident.

Ainsi la ville de Constantinople voyoit dans son sein fleurir les Sciences : elle-même se soutint encore long-tems avec éclat. Et c'est ce qu'un Poëte connu, par allusion à l'Empire d'Orient, a exprimé d'une maniere assez élégante. *L'Aurore*, dit-il, *conserve toujours ses habits de fête, & elle ne les teint point en noir*. A l'égard de l'Empire d'Occident, il commença à déchoir peu après la mort de Théodose : premierement, par la foiblesse d'Honorius & l'autorité qu'il laissa prendre à d'indignes favoris : ensuite, par les fréquentes révoltes des armées & la désobéissance de leurs Chefs, devenus trop puissans pour recevoir aveuglément la loi : enfin, par l'invasion d'une multitude infinie de Barbares, qui se succédoient les uns aux autres, comme les flots d'une mer courroucée. Et ce fut-là ce qui porta le coup mortel au nom Romain, déja beaucoup avili, déja beaucoup dégradé.

Claud. de Bello Gildon.

Les Goths, qui habitoient dans leur origine une partie de ces terres sauvages & incultes, que baignent l'Océan Septentrional & la Mer Baltique, mais qui fatigués de vivre d'une maniere si dure, & entraînés par leur férocité na-

turelle,

turelle, avoient paſſé dans la Scythie tumultuairement & s'étoient venus établir ſur les bords du Pont-Euxin : les Goths, dis-je, après pluſieurs marches & pluſieurs ſéjours forcés, après une infinité de pillages & d'actions d'éclat, inonderent l'Italie qui ne les attendoit point. Leur premiere tentative cependant ſe trouva malheureuſe. On eut l'adreſſe (car le courage n'étoit plus de ſaiſon) de les renfermer dans les gorges & les défilés des montagnes de Fiéſoli, & ils furent entiérement défaits. Rien n'échapa au vainqueur irrité, & qui doutoit encore de ſa victoire. Mais Alaric étant devenu Roi des Goths, ils renouvellerent de courage & de fureur : ils ſe répandirent dans toute l'Italie, & eurent même l'audace d'attaquer Rome. Alaric avouoit qu'une force inconnue l'y pouſſoit malgré lui, & contre ſa propre volonté. Après un ſiége fort court, cette ville, qui avoit été ſi longtems la Capitale du monde, fut priſe & abandonnée au pillage. Tant d'illuſluſtres monumens, tant de richeſſes curieuſement amaſſées, tant d'ouvrages d'un art exquis, & précieux encore par leur antiquité ; tout éprouva la fureur du ſoldat. Rome n'en fut pas quitte pour cette premiere calamité ; Ataulphe, beau-frere & ſucceſſeur d'Alaric, la pilla

V. Paul. Orof. l. 7. une seconde fois. Mais le désordre ne fut pas si grand : l'amour, qui soumet tout à son empire, avoit amolli le cœur inflexible de ce Barbare. Toutes ces incursions firent peu à peu évanouir en Italie les restes de la magnificence Romaine. Les vaincus ne songeoient qu'à leur sûreté particuliere : ils cherchoient des asyles & des retraites, (tant une misérable vie leur étoit encore précieuse) contre la violence & l'avarice de leurs fiers ennemis. Insensiblement périssoit (& même sans qu'on y formât d'obstacle) tout ce qui pouvoit entretenir le bon goût & rappeller la perfection des Arts. Les yeux s'accoutumérent à ne voir que des ruines, des renversemens, des destructions : & cette habitude passa bientôt des yeux à l'esprit ; des sens & des facultés extérieures à l'ame même. On ne pensa plus, faute de secours & d'occasions qui aidassent à penser. Le génie est bien foible dans un lieu où rien ne semble fait pour son usage, où la force & la fureur sont les seules qualités qui dominent.

Les premiers flots de Barbares qui couvrirent l'Italie, en attirerent d'autres à leur suite. La beauté de ce fertile & vaste pays flattoit leur avidité : & sûrs de vaincre sans un péril proportionné à leur courage, ils remportoient

toient des richesses immenses : à ces malheurs étrangers succéderent des disgraces domestiques : divers Tyrans parurent en Italie, en Angleterre, dans les Gaules. Ils profitoient de la foiblesse & de la lâcheté des Empereurs, pour former de nouveaux Royaumes. Les premiers périrent malheureusement, & même sans trouver un trépas digne de leur valeur : ceux qui vinrent ensuite, tirerent de leurs malheurs mêmes de quoi s'enorgueillir, & se porter aux plus grands excès. Quand on a passé certaines bornes, les réflexions sont défendues, il n'est plus permis de reculer. Tant de conspirations & de mouvemens, les désordres qui suivent de la misére publique & l'augmentent en même tems, une ignorance générale du beau, de l'utile, ruinerent enfin l'Empire d'Occident. Il finit l'an de Jesus-Christ 470. Odoacre, Général des Hérules & des Turcilinges, en dépouilla le foible Augustule, qui aussi-bien n'étoit pas capable de soutenir un si pesant fardeau. On dédaigna même ce vil Empereur, jusqu'au point de le laisser vivre dans l'endroit le plus délicieux du Royaume de Naples.

Chacun peut juger si les Sciences devoient être cultivées dans des tems si malheureux, & pendant que les Barbares

res renverſoient tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage, & rempliſſoient de terreur & de déſolation les villes & les campagagnes. Dès la fin du V. ſiécle & au commencement du VI: il n'y avoit preſque plus dans l'Europe aucune trace de vertu ni de ſcience. Tout dégénéroit; & le vice qui s'accroît ordinairement parmi le tumulte & le bruit des armes, répandit à ſa ſuite l'ignorance. Quel mal eſt plus dangereux, quand une fois il a cours! Le Clergé s'y oppoſa quelque tems: mais le Clergé lui-même, épouvanté par les incurſions des Barbares, & n'ayant perſonne qui prît ſes intérêts, commença à s'oublier. Les violences commiſes dans les Egliſes & les Monaſtéres, en chaſſerent les Eccléſiaſtiques & les Religieux. Quoiqu'ils fuſſent obligés par leur état à cultiver les Sciences, la néceſſité les contraignit à ſe ſéparer & à vivre où ils pouvoient.

Le fameux Hincmar, Archevêque de Reims, voulant publier la Vie de ſaint Remi, avoue dans la Préface qu'il lui a été impoſſible de la donner toute entiere. *Les tems ſont ſi déplorables*, ajoute-t-il, *que la Religion eſt à peine comme dans ſes premiers élémens. On a enlevé de mon Egliſe tout ce qui y étoit de plus précieux: les bâtimens ont été*

ruinés

inés, les revenus soustraits. Le peu Ecclésiastiques qui sont restés, se sont insformés en autant de Marchands pour voir dequoi subsister : & dans le besoin envelopper les marchandises dont ils faient trafic, ils ont rompu tous les Livres les Manuscrits qu'on gardoit dans la bliotheque de l'Eglise de Reims.

Il suivit un autre malheur de cette sgrace publique : c'est que les premiers éges, comme s'en plaint saint Bonice, l'Apôtre d'Allemagne, ne furent mplis, ou plutôt usurpés que par des Ecésiastiques d'une vie très-corrompue capables de tout oser, quelquefois ir des enfans & des Laïques qui étoient peine tonsurés. Aussi, depuis le VI. cle, il ne se tint aucun Concile soit Italie, soit en Allemagne, soit dans Gaules, où l'on ne fit quelques Caons contre les Ecclésiastiques ignorans, qui souvent ne savoient point même e. On enjoignoit au Métropolitain avertir ses Suffragans, & à l'Evêque exhorter ses Prêtres, de s'instruire dans Sciences divines & humaines. On mettoit même aux Supérieurs de déser ceux qui ne leur étoient pas souis, & de les renfermer dans des Monastes pour toute leur vie. L'ignorance, t le VI. Concile d'Arles, est la mere des eurs & des hérésies. Elle déshonore

toute

toute sorte de personnes, & sur-tout les Ecclésiastiques, dont le devoir est d'instruire les peuples. Qu'ils sachent, ajoute le même Concile, que saint Paul leur recommande de lire, d'enseigner, de s'éclairer l'esprit. Ils doivent édifier ceux qui leur obéissent, autant par la régularité de leurs mœurs, que par l'étendue de leurs connoissances.

VII.

De la mort de Symmaque & de Boëce ordonnée par Théodoric.

Je reviens à Odoacre. Il régna fort paisiblement dans ses nouveaux Etats, & même avec plus de modération qu'il ne convenoit à un usurpateur. Mais comme le chemin étoit frayé au crime, il fut à son tour attaqué par Théodoric, Roi des Ostrogoths, qui l'ayant battu en plusieurs occasions, le fit enfin assassiner au milieu d'un grand festin. Par ce meurtre inespéré, commença en Italie le formidable Empire des Goths. Toute l'Europe se ressentit de leur puissance. Ils y répandirent la barbarie & l'âpreté de leurs mœurs: ils enseignerent par leur exemple, à mépriser toutes les loix, à se tenir perpétuellement sous les armes, à regarder l'étude comme une vile occupation, à ne reconnoître d'autre supériorité que celle que donnent la violence & la force

force du corps. Théodoric ſe conduiſit d'abord avec quelques ménagemens. Il ne prit que le titre de Roi d'Italie, &, par une politique ſuggérée, il rechercha l'alliance de tous ſes voiſins. On crut même entrevoir de la bonne foi dans ſon procédé. Mais les dernieres années de ſon régne ne répondirent point à de ſi beaux commencemens. Il fit mourir en 524. l'illuſtre Boëce, & Symmaque ſon beau-pere, tous deux Sénateurs Romains: & lui-même, attaqué d'une terreur ſubite, croyant voir ſur ſa table la tête de Symmaque qui le menaçoit, il mourut en 526.

Boëce deſcendoit d'une très-ancienne famille. Il ſçut mêler l'étude aux affaires, & devint à la Cour même, où d'ordinaire on déſapprend ce qu'on a ſu, le plus habile homme de ſon tems. Il traduiſit en Latin la Muſique de Pythagore, l'Aſtronomie de Ptolomée, l'Arithmétique de Nicomaque, la Géométrie d'Euclide, la Théologie de Platon, & preſque tous les Ouvrages d'Ariſtote & d'Archiméde. On aſſûre que les Originaux n'avoient rien perdu de leur éclat ni de leur beauté dans les Traductions. Théodoric qui avoit toujours aimé Boëce, & qui s'en étoit ſervi dans les affaires les plus épineuſes, commença tout-à-

coup

coup à le ſoupçonner d'intelligence avec l'Empereur d'Orient. Sans autre examen, lui & Symmaque furent arrêtés & conduits à Pavie. Le Tyran irrité & non ſatisfait de plus de ſix mois de priſon, leur fit trancher la tête. Ce fut pendant cette rude captivité que Boëce compoſa les cinq Livres de la Conſolation de la Phyloſophie, qu'il nomme la gloire de ſes beaux jours & le ſoutien de ſa vieilleſſe.

Gloria felicis olim viridiſque juventæ,
Solatur mœſti nunc mea fata ſenis.

CHAPITRE XXXIX.

I. *Suite de la décadence de l'Empire d'Occident.* II. *Du mariage de Théodoſe le jeune.* III. *D'une nouvelle Ecole de Philoſophie fondée à Athénes.* IV. *Des Empereurs Iconoclaſtes ou Briſeurs d'Images.* V. *Du Patriarche Photius.* VI. *De Léon le Philoſophe.* VII. *De Michel Pſellus.* VIII. *D'Anne Comnène.* IX. *Réflexions ſur les deux Empires, d'Orient & d'Occident.*

I.

I.

t voir de quelle maniere les Suite de la
es & les Arts commencerent à décadence
dans l'Occident, Le mal aug- de l'Empi-
plus en plus; & depuis le VII. re d'Occi-
ju'au milieu du XIII. tout fut dent.
ans une ignorance affreuse,
ıbli général des devoirs les plus
L'Auteur de la Vie de saint
:é par M. Du-Cange, remar-
du tems de ce vertueux Evê- In Præ-
,angres, & même jusqu'à ce- fat. Gloff.
ıarlemagne, à peine y avoit-il ad Script.
ı en Italie & dans les Gaules med. & inf.
ût les premiers principes de la Latinit.
ire. Cela engagea Charlema-
embler plusieurs Conciles, où
e très-beaux Réglemens pour
r le progrès trop répandu de
ce. Le motif qui détermina
agne, mérite d'être su. *On m'a*
crit de différens Monasteres, dit V. Constit.
ereur, *pour m'apprendre que les* Car. Mag.
c y offroient pour moi de ferventes de Scholis
u Seigneur. Mais la plupart de apud Sirm.
tres étoient si mal composées, quoi-
es de bons sentimens, que je ne pou-
re sans une espece d'indignation.
la piété leur inspiroit dans le
oit défiguré par un langage tout-
rbare.

La

La même ignorance se fit sentir en Espagne, après que les Sarrazins s'en furent emparés; & dans la grande Bretagne; par les irruputions fréquentes des Saxons & des Danois. Voici un passage remarquable d'Ælfric, dans la Préface qu'il a mise au devant des Ouvrages de Saxon le Grammairien. « Il faut empêcher, » dit-il, que les Ecclésiastiques & les » autres personnes attachées au service » de Dieu ne s'éloignent de l'étude; » comme il est arrivé dans les derniers » tems, où il n'y avoit aucun Prêtre » dans toute l'Angleterre qui sut écrire » une Lettre Latine, ni l'expliquer. » C'est à Dunstan Archevêque de Cantorberi & à Æthelwad Evêque de Winchester qu'on doit le rétablissement des études dans les Monasteres: il reste encore en Angleterre un monument singulier & rare de cette ancienne ignorance. Les meurtriers qui sont condamnés à la mort, peuvent s'en délivrer en faisant voir qu'ils savent lire: ce qui s'exécute dans le lieu même destiné au supplice. On marque seulement le coupable d'un fer chaud à la main.

Une preuve certaine de tout ce que j'avance ici, ce sont les différens Ouvrages qui nous restent de ces tems malheureux, & qui n'offrent presque rien dont un esprit raisonnable puisse se contenter

Il faut lire pour le besoin, quand
cours à ces sortes d'Ouvrages.
ne sont fondés que sur de faux
, sur des Légendes fabuleuses,
Généalogies dressées sans art,
aisemblance, sur des Rescrits vi-
nt supposés aux Papes & aux
eurs : les autres fomentent l'igno-
e la crédulite, en rapportant je
ombien de révélations, de mira-
'apparitions d'Esprits, de mer-
puériles, & qu'on souffriroit à
ans un Roman.

y avoit alors aucun goût de Criti-
oiqu'elle soit si nécessaire pour
e érudition. Personne ne savoit
ner les Pieces fausses des vérita-
s Canons originaux des Décré-
briquées à plaisir, l'ancienne Dis-
de l'Eglise des usages nouvelle-
ntroduits : ce qui multiplioit ces
avec d'autant plus de péril, qu'ils
reçus avec moins de connoissan-
obscurcissement si général en-
outes les manies qui régnent en-
beaucoup de pays, ou du moins
sont pas assez dédaignées : le faux
des pélerinages & des vœux, des
ices d'ostentation; les Croisades,
nteuses par leurs suites, qu'elles ne
ient utiles par le motif qui les fai-
reprendre; les dévotions particu-
lieres,

lieres, & qui portent toujours à quelques bizarreries; enfin, tout le détail superstitieux qui retranche du culte intérieur que demande l'Etre suprême, pour donner à des pratiques extérieures & trop de parade. Comme les Clercs & les Moines étoient les seuls alors qui étudiassent, & qu'ils n'avoient point la vraie méthode d'étudier, qui est toute fondée sur les principes de l'Ecriture & de la Tradition, il n'est point étonnant que la Religion se soit ressentie autant qu'elle a fait, de la décadence des études.

J'ajouterai encore que les guerres se trouvoient alors très-fréquentes, & qu'on vivoit dans une défiance continuelle, dans une crainte chaque jour renouvellée, de tomber entre les mains de ses ennemis. Il y avoit peu de commerce de Royaume à Royaume, & même de Province à Province. La division étoit devenue si grande du tems du Roi Robert, qu'un Abbé de Clugny ayant été invité par Bouchard Comte de Paris, de venir mettre des Moines à Saint Maur des-fossés, se plaignit qu'on lui faisoit entreprendre un voyage très-pénible, & qu'on l'appelloit dans une région étrangere & inconnue. On sait néanmoins que les Savans ne deviennent tels que par les liaisons de genre qu'ils se procurent avec les autres Savans, que par les

lumieres qu'ils s'entrecommuiquent
is détour & sans jalousie.

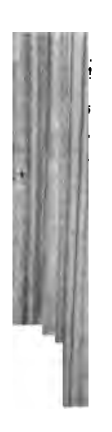
Pendant que l'Empire d'Occident se
noit avec tant de promptitude, celui
Orient souffroit à la vérité de terribles
rolutions, & les plus grands crimes y
ient devenus comme nécessaires: mais
moins il se maintenoit toujours; &
me, après des années entieres de
deüil & d'obscurcissement, il repa-
soit avec plus d'éclat. En effet, si
hommes vils & méprisables désho-
érent souvent le Trône de Constan-
, quelquefois aussi il étoit occupé
des Empereurs d'un génie fort &
vé, qui lui rendoient son premier
re. On peut voir tout ce détail dans
différens Auteurs, dont est com-
e l'Histoire Byzantine. Je me con-
terai d'en détacher quelques faits,
regardent cette matiere.

II.

Du mariage de Théodose le Jeune. V. Chron. Pasch. ad Olymp. 666.

Le mariage du jeune Théodose fut
que le triomphe de la Philosophie
ouloit épouser, dit un Auteur exact,
plus aimable personne qui fût au
nde; & sa sœur Pulchérie, qu'il
oit honorée du titre d'Auguste, faisoit
re des recherches galantes dans tou-
les villes considérables, pour satis-

 faire



ce qu'on trouve si raremen
beauté ; un esprit supérieur
lens presque universels ; ell
nétré dans les connoissanc
abstraites, dans celles-là m
plûpart des Savans n'osen
Héraclite en mourant deshé
persuadé que ses graces, sa fi
prit, la devoient conduire à l
fortune. La fille osa s'en pl
vint à Constantinople, & im
tection de l'Empereur. Dès
même, elle put s'apperceve
pere avoit heureusement pe
venir. Pulchérie fut touchée
té, & de cet air noble qui b
toute sa personne. Théodose
n'avoit plus rien à demande
controit au-delà même de
Le Mariage fut conclu, & l
devint Impératrice.

Je trouve tout cela si gén

veilleux dont brille l'Antiquité, aucun ne puisse se renouveller parmi nous ?

III.

Sous le regne de Théodose le jeune, Syrianus natif d'Alexandrie vint s'établir à Athènes, & il y fonda une nouvelle Ecole de Philosophie. Ses deux principaux Disciples furent Herméas & Proclus de Lycie ; le premier plus modeste, plus réservé ; & le second plus curieux de se faire connoître. Malgré un grand nombre d'ennemis qui l'environnoient, & peut être invité par ses ennemis mêmes, Proclus se rendit très-recommandable & acquit une vaste érudition. Il remonta aux premiers jours de la Philosophie : il ramassa tout ce que les Barbares & ensuite les Grecs avoient inventé : il fit voir qu'Orphée, Pythagore & Platon avoient pensé à peu près la même chose. On ne lit gueres aujourd'hui cet Auteur, malgré la belle édition qui s'en est donnée en 1700 à Hambourg. Il en coûte trop pour l'entendre ; & d'ordinaire on n'est point assez payé de la peine qu'on a prise. De quel usage peuvent être parmi nous les rafinemens & les subtilités de la Théologie Païenne ?

D'une nouvelle Ecole de Philosophie fondée à Athènes.

Marinus in vita Procli, apud Fabric.

Proclus laissa un très grand nombre de Disciples. Mais ce fut à Marin, Juif

d'origine & né à Sichem, qu'
l'Ecole d'Athènes ; & Marin p
noiſſance compoſa la Vie de ſon
Il paroît que toute leur habilet
toit à entendre Platon, & à l'e
d'une maniere allégorique. Or
attribue aucune découverte part

Les autres Philoſophes qui
de l'Ecole d'Athènes, brilleren
palement ſous Anaſtaſe, ſous
Juſtinien ſon neveu. Tels furen
de Gaza Diſciple & Succeſſeur
rin, Damaſcius de Damas S
d'Iſidore, Priſcien de Lydie, E
de Phrygie, Hermian & Dioge
Simplicius de Cilicie. Ce derni
longs Commentaires ſur Ariſto
la doctrine étoit à peine conn
l'Orient ; & il réfuta d'une ma
ſez vive Jean le Grammairie
ſurnommoit Philoponus. Les
littéraires, quand on fait les r
de juſtes bornes, inſtruiſent to
public. C'eſt la louange qu'on
à Socrate. Jamais, dit Arrien, i
fâché dans la diſpute, ni n'a
ton injurieux : il rioit, quand
toit les injures à la place des
& auſſi-tôt il finiſſoit.

La réputation de Coſroës at
ces Philoſophes à la Cour d
Ils vouloient connoître un Ro

ifique, tant de fois victorieux, & ec cela le plus savant homme de ses ats. Mais leur curiosité ne fut point isfaite. Ils trouverent Cosroës envimé d'une Cour si voluptueuse, qu'en plaudissant à son esprit, ils ne purent mpêcher de condamner ses mœurs, du moins les mœurs de ceux qui l'apochoient de plus près. Aussi tôt ils reirent le chemin de la Grece.

Ici se termine la nouvelle Ecole d'Ames. L'Histoire même ne fait menn de cette ville qu'après une lone suite d'années : on n'y trouve aune trace de son nom. Lorsque les ançois prirent Constantinople dans treiziéme siécle, & que Baudouin omte de Flandres en fut couronné npereur, on érigea l'Achaïe en Prinpauté, & il y eut un Duc d'Athènes, ui fut l'illustre Geoffroi de Ville-Haruin, d'une des premieres Maisons de iampagne. Ces nouveaux Conquéns souffrirent une infinité de traver-s, & par leur propre imprudence, & core plus par la perfidie des Grecs dont ne se défioient point assez. Enfin, ahomet II. le plus redoutable Empeur des Turcs, & qui vainquoit en count, s'empara d'Athènes en 1455. Sa ctoire ruina entierement la Grece ; & Pays autrefois le Siege des beaux Arts,

Meurs de l'ort. Atticâ. cap. ultimo.

le séjour de la Philosophie, la pa
tant d'hommes distingués, ne co
aucun reste de son ancienne gra
Les peuples y gémissent sous la
oppression des Turcs ; & dans cet
vitude générale, on songe plutôt
vre qu'à étudier.

Ce n'est pas que les Grecs Mo
soient tout-à fait dépourvus d'e
de raison. Loin de cela, s'ils avo
bonheur de se trouver sous un g
nement moins dur, moins desp
& qu'ils fussent, comme autrefois,
par l'amour de la gloire ou l'att
récompenses, peut-être iroient-
loin que leurs ancêtres. Ce qui
persuade, c'est que la tranquilli
on jouit dans les différens Mo
de la Grece, pousse souvent les C
à faire un usage surprenant de l
prit. Et sans doute que cet usa
viendroit plus utile, si les obliga
leur état n'étoient immenses, &
gées d'une infinité de détails, c
ternemens & de minuties de d

l'avant plus honnête, qu'elle n'est point
vendiée.

La ville d'Alexandrie, que les Ptolomées avoient pris tant de plaisir à orner, éprouva le même sort qu'Athènes. Ces deux rivales périrent assez près l'une de l'autre. Les Perses irrités du meurtre de l'Empereur Maurice, ou peut-être colorant leur ambition de ce prétexte, mirent en feu tout l'Orient. Après avoir insulté plusieurs villes considérables, ils tomberent sur Alexandrie, & la ruinerent de fond en comble. Depuis cette disgrace, toute l'Egypte fut déchirée par des guerres sanglantes, & la peste enlevoit dans les intervalles ceux que les guerres avoient épargnés. En 1250, les Sarrasins Arabes s'établirent à Alexandrie, qui plia sous le joug : mais ils en furent presque aussi-tôt chassés par l'armée des Venitiens, guidés & secourus des François. Ces derniers même, dans l'appréhension de ne pouvoir long-tems conserver leur conquête, démolirent toutes les fortifications d'Alexandrie, & en brulerent les environs. Cette ville n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines & de débris, qu'on n'ose encore habiter, tant à cause du mauvais air qui perpétue les fiévres malignes & pestilentes, qu'à cause des

avanies que les Turcs font sans distinction à tous les étrangers.

I V.

Des Empereurs Iconoclastes, ou Briseurs d'Images.

Comme les études n'avoient point discontinué en Orient, elles servirent beaucoup à maintenir le Clergé dans les heureuses dispositions où il doit être par rapport aux deux principaux objets qui l'attachent, la Science & la Pieté. Et ces dispositions se trouvoient d'autant plus nécessaires, que de toutes parts, il s'introduisoit en foule des erreurs dans les Eglises d'Orient. Il me semble pourtant qu'au fond c'étoient moins des erreurs que des subtilités, des rafinemens d'une imagination échauffée, que la passion grossissoit ensuite. Tel est le jugement qu'on peut porter en général de tout ce qui arriva au sujet des Nestoriens, des Eutychiens, des Moines de Scythie, des Sévériens, de ceux qui vouloient faire condamner les trois Chapitres, & des autres qui les soutenoient trop opiniâtrément.

Mais enfin toutes les études furent interrompues sous les Empereurs Iconoclastes, ou Briseurs d'Images. Léon l'Isaurique, & Constantin Copronyme son fils, animés peut-être d'abord par un zele sensé & ennemi de l'Idolâtrie, mais poussant dans les suites ce zèle trop

loin

loin, interdirent tout le culte qu'on rend aux Images. Une entreprise si peu attendue, & qui n'étoit point concertée avec les Chefs de l'Eglise, trouva de grands obstacles, & de ces obstacles qu'on ne vainc point aisément. Le peuple courut aux armes, & sacrifia à son ressentiment les premiers qui oserent abbattre les Images consacrées par la Religion publique. Cette résistance irrita l'esprit de Léon, déja aigri par les conseils violens de deux Juifs, qui lui avoient, dit on, promis l'Empire, ou plutôt, qui l'avoient excité ambitieusement à y songer. Sa fureur, qui se répandoit par-tout, tomba en particulier sur les hommes de Lettres, sur les Professeurs des Arts & des Sciences. Il en assassina plusieurs, sans aucune forme de justice; & même il fit brûler le Maître Œcuménique au milieu des Livres, des Statues & des tableaux, dont la garde lui étoit confiée. Cette perte devint très fâcheuse de toute maniere; & le Collége Impérial, où l'on enseignoit gratuitement la Jeunesse, ne s'en releva jamais. Le Patriarche de Constantinople, & les Moines retirés dans les différentes Provinces de l'Empire, ne furent pas mieux traités. Il falloit ou se résoudre à tout souffrir, ou approuver lâchement les Ordonnances peu mesurées de l'Empereur. Incapable de

revenir ſur ſes pas, & d'abandonner par raiſon une entrepriſe formée par caprice, il ſouffrit qu'on renverſât un grand nombre d'Egliſes, de Monaſtéres, de Chapelles : & cette ruine malheureuſement entraîna celle des Titres & des Manuſcrits qu'on y conſervoit.

Les autres Empereurs Iconoclaſtes, & en même tems Manichéens & Origéniſtes, ne furent ni plus modérés, ni plus religieux, que Léon & Conſtantin Copronyme. Un moyen ſûr de leur déplaire & de s'attirer leur indignation, c'étoit de cultiver quelque Art ou quelque Science, & de tâcher à y exceller. Non-ſeulement le mérite connu, mais encore le ſeul ſoupçon d'en avoir, rendoit coupable. Un état ſi violent ne pouvoit durer long-tems. Auſſi, la paix ardemment ſouhaitée de l'Egliſe, vint-elle finir les allarmes dont elle avoit été troublée : & cette paix ſagement conclue par les ſoins de l'Impératrice Théodore, mere de Michel III. & avec l'applaudiſſement de tous les Ordres de l'Empire, fit refleurir les Sciences à Conſtantinople. Comme le Collége Impérial avoit été brûlé, on deſtina quelques maiſons particulieres aux nouveaux Profeſſeurs, qu'on fit venir de tous côtés. Ils commencerent à faire des leçons publiques à la Jeuneſſe déſaccoutumée de

l'étude

l'étude, & qui depuis plus d'un ſiécle n'avoit eu aucune éducation. Il paroît même que le Collége Impérial fut rétabli dans la ſuite, avec les douze Profeſſeurs qui décidoient ſouverainement de toutes les diſputes littéraires. Car on trouve en une infinité d'occaſions, où il s'agiſſoit de ſoutenir l'honneur des Patriarches de Conſtantinople & de défendre l'Egliſe Grecque contre les prétentions & les attaques des Latins, que c'étoit quelqu'un de ces douze Profeſſeurs qu'on choiſiſſoit.

V.

Du Patriarche Photius.

Mais ce qui contribua le plus à renouveller les études en Orient, ce fut l'exemple du Patriarche Photius. Il avoit étudié par ambition encore plus que par goût, & il vouloit paſſer pour le plus grand génie de ſon ſiécle, pour l'homme le plus éclairé. Sans preſque avoir eu de Maître, il avoit approfondi toutes les Sciences: & ſi l'on conſidére la variété de ſes emplois, ſes voyages importans & entrepris par ordre des Empereurs, les conſultations qu'il envoyoit aux perſonnes qui lui demandoient ſes lumieres; & avec cela le manége de Cour, les intrigues de cabinet où il étoit plus engagé que perſonne; on pourroit

dire qu'il créoit les Sciences qu'il n'a-
voit pas le tems d'apprendre. La
liste des Livres que Photius avoit lûs
& sur lesquels il porte son jugement, est
prodigieuse & paroît l'ouvrage d'un
homme qui n'auroit eu aucune passion,
& qui ne seroit jamais sorti de son cabi-
net. Heureux cent fois, si la jalousie du
rang & le desir de dominer ne l'avoient
poussé à jetter les premieres semences du
Schisme des Grecs! Cependant, quelque
coupable qu'il soit en cela, il ne l'est
point tant que les partisans outrés de la
Cour de Rome ont voulu nous le faire
croire. Car il faut avoüer que la hau-
teur mal entendue de quelques Papes, &
la maniere dont le Saint Siége se trouva
profané pendant plus de deux siécles,
furent cause des droits que s'attribue-
rent les Patriarches de Constantinople,
& de l'indépendance où ils arriverent
dans la suite.

L'Empire fut assez paisible sous Basile
le Macédonien, dont le génie étoit pro-
pre au commandement, & qui vouloit
sur-tout que la Justice se rendît sans frais
& sans longueurs affectées. Quand il
se vit sur le trône, il oublia qu'il étoit
né d'une famille obscure, & voulant
avoir des ayeux qui eussent regné avant
lui, il se faisoit descendre de l'ancienne
race des Arsacides & du fameux Tiridate

Ro

Roi d'Arménie. On étoit assûré de lui plaire, en le confirmant dans une chimere si flatteuse : & peut-être que c'est la plus pardonnable de toutes, aux personnes qui se voient tout-à-coup transportées dans les premieres places. Quelque opinion favorable qu'on ait de soi-même, on est tout étonné d'une élévation trop subite, & on est bien aise d'en avoir quelque obligation à ses ayeux. Ils déchargent de la moitié de la reconnoissance qu'on devroit sans eux à la fortune ou au hazard.

VI.

À Basile succéda Léon VI. du nom, son fils, ou cru tel par politique. L'attachement qu'il témoigna dès sa jeunesse pour les études fortes & sérieuses, lui attira le titre de Philosophe : titre glorieux, & qu'aucun Empereur n'avoit mérité depuis Marc-Aurèle Antonin. Une premiere épreuve des peines & des disgraces, sur-tout si elle dure quelque tems, sert beaucoup à l'instruction des Princes. Léon eut infiniment à souffrir de la part de son pere, animé contre lui par les menées secrettes d'un Moine imposteur, & cela encore dans un âge où l'on ne souffre rien patiemment, & où le desir de se venger pique davantage. Il en

De Léon le Philosophe.

en devint plus propre à gouverner les hommes : il se fit une habitude de les plaindre, par le ressouvenir des maux qu'il avoit lui-même essuyés durant ses plus belles années.

Outre les Basiliques attribués à Léon le Philosophe, nous avons encore de lui quelques petits Traités en forme de Sermons, la plûpart encore manuscrits & gardés dans la Bibliothéque du Vatican. La Morale en est assez pure, & même assez rigide pour un Prince : mais il y a peu de force & d'élévation. Les choses communes font regretter le tems qu'on met à les lire : celles qui sont finement pensées, laissent à un homme délicat le plaisir de son intelligence & de son goût.

Saint Egrem.

Quoi qu'il en soit : les deux Empereurs qui ont porté le titre de Philosophes, ont été tous les deux à plaindre par rapport à l'engagement le plus sérieux de la vie, je veux dire le mariage. Marc-Aurele, aveugle sur la conduite de sa femme, lui prodiguoit l'estime la plus tendre, pendant qu'elle le déshonoroit par la vie la plus licencieuse, & sans garder aucune bienséance. Léon, malgré la pratique de l'Eglise Grecque & les Canons qui y étoient observés, épousa une quatriéme femme, comme

si un Philosophe ne devoit pas être content d'en avoir eu trois.

VII.

Le reste du dixiéme siécle fut assez stérile. Mais le onziéme s'en raquitta avec usure, & vit paroître un grand nombre de Philosophes, à la tête desquels étoit l'ingénieux Michel Psellus. Né avec des talens que sa famille tâchoit de retenir dans l'obscurité, il commença tard de s'appliquer à l'étude. Mais le tems qu'il avoit perdu malgré lui, & dont la perte lui devoit sembler très-amere, il le répara soigneusement ! Les Ouvrages de Pythagore & de Platon, ceux des anciens Chaldéens, l'occuperent beaucoup, & il tâcha de les éclaircir par des Notes & des Commentaires. Le public n'en a vu que quelques échantillons d'imprimés, & apparemment qu'il ne demande point qu'on en imprime davantage. Au reste, les Sciences profanes que cultiva Psellus, ne le détournerent point de l'étude de l'Ecriture sainte, & de celle des anciens Peres Grecs. On voit sur-tout qu'il s'est familiarisé avec les Ouvrages de Saint Basile, qu'il cite souvent & à propos. Psellus fleurit principalement sous Constantin Ducas, qui prit la pourpre

De Michel Psellus.

pourpre Impériale en 1059. Ce Prince, qui étoit doux & aimoit les beaux Arts, chargea Psellus de l'éducation de ses trois enfans, & lui donna pour récompense une place de Sénateur. Le Philosophe jouit de sa dignité jusqu'au régne d'Alexis Comnéne, qui l'en dépouilla par un excès de basse jalousie. Alors, Psellus se retira de la Cour & consacra à Dieu les restes de sa vie. Il n'y a que de grandes ames qui puissent conserver le goût de la retraite, au milieu de la dissipation & du tumulte des affaires.

V. Marq. Freherum in Chronol. juris Græco-Latini præfixâ.

Le célébre Jean Xiphilin, qui de Moine devint Patriarche de Constantinople, vécut toujours avec Michel Psellus dans une liaison étroite. La même probité & la même droiture de sentimens les unissoient tous deux, & les engageoient à s'aimer. D'ailleurs, Constantin Ducas qui les avoit choisis par préférence, & poussés aux premiers emplois, vouloit que les gens de mérite se conciliassent ensemble : & il disoit ordinairement, que s'il n'avoit point eu sur la tête une couronne, il auroit ambitionné la qualité d'homme de Lettres.

VIII.

Annéne.

Alexis Comnéne se fraya un chemin rapide

rapide au pouvoir souverain, plus encore par son adresse & son industrie que par sa valeur. Mille obstacles traverserent son regne; mais il surmonta tous ces obstacles, ou il sut à propos les éluder. Sa réputation est devenue un problême : car si d'un côté les Latins l'ont décrié pour sa mauvaise foi, de l'autre les Grecs ont fait voir que les Latins ne méritent aucune créance, les accusant de toute sorte de crimes, & les dépouillant même du nom de Chrétiens. Quoi qu'il en soit : Alexis Comnéne trouva dans la studieuse Anne sa fille, une zélée Apologiste, qui non contente de nétoyer toutes les taches de la vie de son pere, le représente encore comme un Héros parfait. Rien de plus animé que le style d'Anne Comnéne, rien de plus charmant que l'admiration qu'elle témoigne pour son pere. Son langage est celui du cœur, langage qui ne se contrefait point. Au reste, comme l'étude avoit fait sa principale occupation, elle jugea que ce n'étoit point assez pour elle de savoir toutes les finesses de la Langue Grecque ; elle voulut aller plus loin : elle se prêta aux questions les plus délicates, & les plus compliquées de la Philosophie; elle pensa beaucoup.

Je ne sai par quelle fatalité on interdit aux femmes les connoissances exactes, &

& un peu approfondies. « Je doute, dit
De Præc. Conjug. » Plutarque, qu'on puisse leur faire une
» injure plus marquée, & dont les sui-
» tes leur soient plus fatales. C'est l'i-
» gnorance dans laquelle on les éléve,
» qui cause toutes leurs foiblesses, tous
» leurs égaremens, toutes leurs superſ-
» titions. Une femme, par exemple,
» qui aura quelque teinture des Mathé-
» matiques, passera-t-elle les nuits à
» danser, avec plus de fureur souvent,
» que de plaisir? Une autre qui sera at-
» tachée à la lecture de Platon ou de
» Xénophon, donnera-t-elle dans les
» petitesses où tombent chaque jour ses
» compagnes & ses amies? Croyez-vous
» qu'elle écoute d'une maniere simple
» & niaise les discours de ceux qui ne
» parlent que de prodiges, de génies,
» de sortiléges, d'enchantemens »? De
pareilles réflexions, si elles étoient éten-
dues avec politesse & accommodées à
nos mœurs, deviendroient bien utiles,
& d'autant plus utiles qu'on ne sent
que trop le besoin qu'on a de femmes
raisonnables, pour le bonheur de la
société.

L'Empire resta plus d'un siécle & de-
mi dans la famille des Comnénes & dan
celle des Anges, toutes les deux con
nues pour avoir extrêmement haï les L
tins, & pour leur avoir tendu des

ges, que la néceſſité des affaires excuſoit ſans doute. Les Latins à leur tour, après avoir réuni leurs forces diſperſées, ſe rendirent maîtres de Conſtantinople & proclamerent Empereur Baudouin, Comte de Flandres. Mais cette nouvelle domination fut courte, & malheureuſe. En effet peut on ſe croire en ſûreté dans une ville qu'on a abandonnée, en entrant, au pillage? N'y eſt-on pas toujours ennemi?

D'ailleurs les Latins, depuis le Schiſme & les Ecrits envenimés de Photius, de Jean de Furnes, de Nicolas de Métone, de Théophylacte, étoient ſi fort abhorrés dans l'Orient, qu'on préféroit à leur alliance celle même des Arabes & des Turcs. C'eſt ce qui paroît par beaucoup d'Ouvrages de ce tems-là, en particulier par un Canon du quatriéme Concile de Latran. Pendant que Conſtantinople étoit ſous le pouvoir de Baudouin, les Grecs proclamerent Empereur le fameux Théodore Laſcaris.

Il alla s'établir à Nicée, ville de Bithynie; & à force de prudence & de courage, il agrandit les limites de ſon Empire. Ses ſucceſſeurs preſque toujours heureux à la guerre, & par une infinité de négociations adroitement ménagées, s'y conſerverent. Ils reprenoient même d'année

d'année en année toutes les Places, qu'occupoient les Latins; & ils se préparoient par ces petites conquêtes, encore plus par leurs intrigues, à surprendre Constantinople.

La gloire en fut dûe à Michel Paléologue, dont on ne peut trop loüer la valeur & la sage conduite. Il est vrai que la négligence des Latins hâta leur chûte. Quoiqu'ils fussent environnés d'ennemis redoutables, ils vivoient au milieu de la joie & des plaisirs, sans presque songer à leur sûreté. Aussi Constantinople fut-elle prise par une poignée de soldats ramassés, qui doutoient encore de leur victoire. A peine Michel Paléologue rentra-t-il dans sa Capitale, qu'il s'empressa hautement de lui rendre son premier lustre. Il en fit réparer les brêches, il donna de nouveaux priviléges aux Grecs, & il permit aux François qui voudroient s'y établir, de suivre le Rit & les coutumes de l'Eglise Romaine. Les Lettres se ressentirent aussi de la générosité de Paléologue: il fonda de nouveaux Colléges, & il augmenta les revenus des Professeurs. Malgré ses différentes occupations, il ne dédaignoit pas d'examiner lui-même les jeunes Etudians, & il les récompensoit à proportion de leurs succès.

L'Empire

'Empire ne sortit plus de la famille Paléologues. Mais tous leurs efforts purent empêcher qu'il ne penchât nsiblement vers sa ruine. Les Bules du côté de l'Europe, & du côté 'Asie les Turcs, resserroient par leurs nquêtes inespérées les bornes de l'Empe. Les Turcs sur-tout, & plus puissans plus belliqueux, déja maîtres d'une nde partie de l'Asie Mineure, s'édoient le long de la Mer Noire. Ils rent même passer le Détroit de Constinople, & s'emparer de Gallipoli, Adrinople, & des Provinces voisines étoient alors dénuées de troupes. Grecs par leurs dissentions & par guerres que se faisoient leurs propres pereurs, sembloient encore favoriser onquêtes de leurs plus grands ennis. Vainement imploroient-ils le urs des Princes Chrétiens, & envoient-ils des Ambassadeurs aux Padont l'esprit étoit peu disposé en leur ur. Le mauvais succès des trois preres Croisades, joint aux artifices dees, empêchoit absolument qu'on ne jeât a une quatriéme. Tous les promême qu'on en fit, échouerent dès naissance; & hors quelques secours les Génois & les Vénitiens envoyeaux Grecs, les Latins furent tranles spectateurs de leur décadence entiere,

entiere. Ainsi les Turcs faisoient librement des courses, & sans trouver aucun obstacle, jusqu'aux fauxbourgs de Constantinople. On se vit obligé d'implorer bassement leur protection, & le Sultan paroissoit le maître & l'arbitre de la fortune des Grecs réduits à la derniere extrémité.

Enfin, Mahomet II. qui sut joindre les plus grandes vertus aux plus grands vices, & dont les vices mêmes avoient un éclat éblouïssant, assiégea Constantinople. Cette ville malheureuse & presque dépeuplée, défendue encore par des Capitaines & des soldats de diverses nations, soutint tout ce que l'art, le courage & même la trahison purent rassembler. Un dernier assaut, mais où l'on fit de part & d'autre des efforts plus qu'humains, l'emporta, & la soumit au fier Mahomet. Les Vainqueurs ne trouverent, parmi les restes déplorables des assiégés, que ceux qui n'avoient osé se défendre, ou qui n'avoient su mourir.

Quoique l'Empire eût souffert des secousses violentes depuis que les Paléologues s'en étoient rendu les maîtres, il faut cependant avoüer que jamais peut-être on n'y avoit trouvé tant de gens habiles. En voici la raison. Les disputes entre l'Eglise Grecque & la Latine,

entre

les Papes & les Empereurs, étoient
plus vives & plus fréquentes que
s; soit que les Grecs voulussent ef-
ement terminer le Schisme, ce
j'ai de la peine à croire de leurs
lités & de leur dissimulation; soit
s se servissent de ce prétexte pour
ger les Princes du Rit Romain, &
ipe même, à les secourir. Tout cela
geoit de côté & d'autre d'entrer
de longues discussions, & de con-
en présence des personnes les plus
éditées & les plus aguerries à la dis-
: & il falloit bien pour cela étu-
soigneusement l'Ecriture sainte, re-
ir aux autorités des anciens Peres,
rouver le moyen de les détourner.
t ce que plusieurs Grecs ont fait
succès, & même au-delà de ce
n devoit attendre de leur capacité.
e citerai ici que ce qui s'est passé
Michel Paléologue & Grégoire X.
Concile de Lyon, & sous Jean Pa-
ogue & Eugéne IV. au Concile de
rence. Je doute qu'on puisse trou-
des gens aussi artificieux & aussi
irés sur leurs intérêts, que l'étoient
Députés de l'Eglise Grecque qui as-
rent à ces deux Conciles. En effet,
lle utilité & quel fruit en tira t-on?
ique parti s'opiniâtra davantage dans
sentiment, & les efforts qu'on fit
de

de côté & d'autre pour s'assurer la victoire, rendirent irréconciliables ceux qui avoient paru céder. Tel est le sort de toutes les conférences de Religion: & il semble que Dieu le permette, pour apprendre aux hommes que c'est lui qui tourne les cœurs comme il veut; & que sans son secours, ceux qui paroissent chercher à se réunir, s'éloignent encore davantage.

IX.

Réflexions sur les deux Empires d'Orient & d'Occident.

Voilà ce que j'avois à remarquer de plus considérable touchant les deux Empires, d'Orient & d'Occident. Quelques guerres qui aient agité le premier, quelques opinions qui s'y soient introduites, on y conserva toujours du goût & de l'attachement pour les Sciences. Il se rencontroit des gens de Lettres, soit à Constantinople, soit à Thessalonique, soit enfin dans les principales villes de Syrie & de l'Asie Mineure. J'avoue que leur maniere d'étudier n'avoit rien de décisif, rien qui fût assis sur un bon fond de Critique. Mais il est toujours glorieux à l'Empire d'Orient d'avoir perpétué les études jusqu'à sa décadence, & de les avoir perpétuées, sinon avec toute la finesse des derniers tems, du moins avec assez de fruit & d'utilité. Deux choses y concoururent, ...

sentimen

ıtiment des critiques les plus diſtin-
és, & ſur tout de Mr. du Cange dans
n Gloſſaire *mediæ & infimæ Græcita-*
. La premiere fut l'uſage de la Lan-
ıe Grecque, qui ſubſiſta toûjours à la
our, & ne s'abolit entiérement que
rſque Mahomet II. s'empara de Conſ-
ntinople. A la vérité cette Langue
voit perdu une partie de ſon élégance
: de ſa pureté. On ſçait même que les
Ruſſes, les Bulgàres & les Arabes
herchoient à l'anéantir dans tous les
lieux où ils prédominoient. Malgré
ant d'ennemis, le Grec ſe parloit toû-
jours, & même aſſez noblement. Auſ-
ſi le langage dans les Auteurs de l'Hiſ-
toire Byzantine, eſt ce qui mérite le
moins d'être repris. Il ſeroit à ſouhaiter
que le goût & le diſcernement y fuſſent
en même proportion, qu'on n'y trouvât
point le merveilleux, le ſurprenant, pro-
digués preſque à chaque page; que la
vérité s'y déduisît d'elle-même, en fai-
ſant voir que rien n'arrive bruſquement
dans le monde & comme par ſauts,
mais que les évenemens ſont enchaînés
les uns aux autres; enfin que des plus pe-
tites cauſes naiſſent les plus grands effets.

La ſeconde choſe qui contribua à re-
tenir les ſciences en Orient, ce fut la
facilité qu'avoient les curieux de ſe
fournir des meilleurs Ouvrages. Cette

facilité mettoit chacun en état de lire par lui-même, & de passer avantageusement d'une lecture à l'autre. Rien n'étoit plus magnifique, ni plus commode en même-tems, que la Bibliothéque de Constantinople. On l'avoit placée dans un des Palais que le grand Constantin s'étoit plû à faire bâtir; & à force de recherches & de dépenses, on avoit poussé le nombre des volumes jusqu'à plus de six cens mille. Il est vrai que cette Bibliothéque fut deux fois brûlée ; l'une sous la tyranie de Basiliscus, par l'indiscrétion, & peut-être la malignité de quelques artisans qui travailloient en cuivre; & l'autre sous le regne de Leon l'Isaurique, qui lui-même fit mettre le feu à la nouvelle Bibliotheque qu'on avoit érigée des débris de l'ancienne. Cependant, quelque considérables que fussent ces deux incendies, on avoit sauvé un assez grand nombre de livres, pour en former plusieurs cabinets de curieux : & c'étoit dans ces asyles favorables, dans ces retraites sçavantes, qu'on alloit prescrire contre l'ignorance. Il paroît même qu'on conserva toûjours dans le Palais Impérial un certain nombre de manuscrits rares & précieux, entre lesquels étoit ce volume orné de figures & de traits énigmatiques, où l'on croyoit que la fortun

fortune de chaque Empereur, les évenemens de ſon regne, ſes bonnes ou mauvaiſes qualités, étoient contenus. Leon l'Arménien conſulta ce volume critique, & il vit avec frayeur qu'un Empereur de ſon nom devoit être aſſaſſiné la veille de Noël. Et cette prédiction ſe vérifia en lui-même, au rapport des Auteurs Grecs. Ce qui eſt de certain, c'eſt que Leon fut aſſaſſiné par l'homme du monde dont il avoit le moins lieu de ſe défier, puiſqu'il le retenoit dans les fers, & qu'il comptoit le faire mourir le lendemain des fêtes de Noël.

Si l'on fait préſentement réfléxion à ce que je viens de dire, on verra que par les mêmes raiſons, les ſciences devoient s'éteindre dans l'Occident. 1°. La Langue Latine, de douce & de polie qu'elle étoit, devint âpre, rude & groſſiere ; j'oſe même dire, inintelligible, tant par le mêlange des différens jargons que parloient les peuples de la Germanie & du Nord, que par leur prononciation brute & leurs ſifflemens Gothiques. S'il reſta quelques traces de ſon ancienne conſtruction, traces encore bien légeres & peut-être imperceptibles, ce ne fut que parmi les Moines & les Eccléſiaſtiques, qui ſeuls pouvoient acquérir quelques connoiſſances. Eux excep-

te, tous les autres habitans de l'Italie, devenus ferf, ne s'adonnoient qu'à l'Agriculture, ou aux Arts méchaniques. Auffi le Clergé fourniffoit-il alors & les Médecins, & les Jurifconfultes, & les Sécrétaires, les Chanceliers, les Miniftres des Rois, le plus fouvent Rois ufurpateurs. Sous le titre de clerc, on fe frayoit non-feulement un accès facile à la Cour des Princes, mais encore on y obtenoit des récompenfes honorables. Témoin pierre d'Achfpalt, qui ayant guéri Clément V. dangereufement malade, en reçût pour falaire le riche Archevêché de Mayence.

Cet aviliffement où tomba la Langue Latine, ruina entierement les Sciences, qu'on ne pouvoit apprendre que par fon fecours. En perdant la trace des bons Auteurs, de ceux qui avoient compofé dans le fiécle d'Augufte, on perdit jufqu'à la faculté de penfer. Les befoins de l'efprit, quand on a été un certain efpace de tems fans y fatisfaire, deviennent prefque irréparables. Il falut auffi bien des foins, bien des peines, pour réveiller les études plongées dans un trop long fommeil : & les premieres démarches qu'on fit pour cela furent d'oublier la Langue qu'on parloit alors pour introduire à fa place celle de l'an

[redacted]

cienne Rome, du moins autant qu'il étoit poſſible par rapport à une Langue morte.

2°. La diſette des livres ne fut pas moins préjudiciable à l'avancement des Sciences. Soit que les Romains, par je ne ſai quelle vanité, ſe fuſſent peu attachés à multiplier les exemplaires de ceux qu'ils poſſédoient, ſoit que la guerre continuée avec tant de fureur, en eût fait périr la plus grande partie; il eſt certain que les Ouvrages des anciens Philoſophes étoient fort rares dès le troiſiéme ſiécle. Saint Auguſtin qui vivoit à l'entrée du quatriéme, en fait des plaintes dignes de ſon amour pour les Lettres; & il aſſûre que dans la plupart des Ecoles, on n'enſeignoit leurs ſentimens que par tradition. Il arriva même dans la ſuite qu'on eut tant de peine à recouvrer la Dialectique d'Ariſtote, que les Profeſſeurs furent obligés de lui ſubſtituer celle de St. Auguſtin. Cette diſette de livres, comme on peut juger, alla toûjours en augmentant. Mr. l'Abbé Fleuri rapporte qu'elle étoit ſi grande dans le X. & le XI. ſiécle, qu'une Bibliothéque compoſée de cent volumes paſſoit pour une Bibliotheque immenſe. Il parle d'un Bouchard Evêque de Wormes, qui après beaucoup de recherches & de dépenſes, ne pût ja-

mais rassembler que cent volumes d'Auteurs Ecclésiastiques, & cinquante d'Auteurs Profanes. Ce furent-là toutes ses richesses littéraires, tout le fonds de sa Bibliothéque.

J'ajouterai, que dans la plupart des Monasteres, les Livres étoient attachés avec de petites chaînes de fer, de peur qu'ils ne vinssent à se perdre par négligence, ou que les étrangers à qui on permettoit de les lire, ne les enlevassent par surprise. Il en auroit trop coûté pour les remplacer. Une preuve de cela, c'est que ceux qui avoient besoin de quelques Ouvrages un peu distingués, étoient contraints d'envoyer des Copistes à Rome ou à Constantinople pour les transcrire. On ne trouvoit effectivement que dans ces deux villes, des assortimens complets. Loup, Abbé de Ferrieres en Gâtinois, voulant avoir le Traité de Cicéron *de Oratore*, les douze Livres de Quintilien, & le Commentaire de Donat sur Térence, crut devoir s'adresser au Pape Benoît III, qui par amitié pour sa personne & par complaisance pour son goût, lui en fit faire des copies exactement collationnées aux manuscrits.

Quand je me suis plaint de la disette des livres, je n'ai voulu parler que des livres marqués au bon coin, & propres

pres à nettoyer, à perfectionner les esprits. Car il y en avoit toûjours un certain nombre d'inutiles, qui se trouvoient répandus entre les mains des Ecclésiastiques & des Moines, & qu'on recommandoit malheureusement à la jeunesse. Ces livres étoient, (car il me paroît à propos de marquer dans quelles sources on puisoit alors) ces livres, dis-je, étoient l'*Elementarium doctrinæ rudimentum* de Papias; le Glossaire, ou le Dictionnaire d'Ugutio Evêque de Ferrare; le Traité des sept Arts Libéraux, de Salomon Moine de Saint Gal; le *Catholicon*, ou *Summa* de Jean de Janua, de l'Ordre des Freres Prêcheurs; le *Mammotrectus* de Marchesinus; le *Vocabularius Compendiosus*; les *Gemma vocabulorum*, & *Gemma gemmarum*; la Grammaire de Maximien; le Doctrinal d'Alexandre de Villadei; le Partional, & le Combinal de la Grammaire; les Traités de l'Arithmétique, & des Dimensions, de Rabus Moine de l'Abbaye de Fulde; ceux de la Musique & de la Symphonie, par Notkerus Abbé de Saint Gal; le Recueil des Enigmes, & les Fleurs des Poëtes, par Michon Moine de Saint Riquier; le Traité sur le Monochorde, & sur la quadrature du cercle par Reinhard Moine de Saint Burkard près de Wirsbourg.

Tous ces livres étoient encore d'usage au commencement du seiziéme siécle. Mr. du Cange en rapporte quelques traits qui sont si ridicules, qu'on ne peut s'empêcher de leur appliquer ces paroles d'Agobard, Archevêque de Lyon : *Quam magna jam stultitia miserum mundum oppressit !*

3°. Comme l'exemple de ceux qui regnent, & de plus qui regnent avec hauteur & tyrannie, est très-contagieux, il arriva que les mœurs & les coutumes des Barbares se répandirent dans toute l'Europe. On méprisa l'autorité des Loix, devenues sans force & languissantes ; & chacun prit le fer en main, pour venger ses injures particuliéres. Les amis, les indifférens mêmes, entroient dans ces sortes de combats ignorés de toutes les Nations polies, & qui devoient être absolument ignorés de tous les hommes. La Justice ne se rendit plus que par la voie des armes. On se lavoit des crimes les plus énormes, en osant attaquer son accusateur, quelquefois même en substituant des champions à sa place. Falloit-il terminer un procès, régler les limites d'un champ : prononcer sur l'antiquité d'un titre ou d'un manuscrit, savoir si la Liturgie Gothique étoit préférable à la Liturgie observée à Rome & en France,

décider,

décider même ſi des Reliques méritoient de paſſer pour véritables ou pour ſuppoſées? auſſi-tôt on avoit recours aux armes, comme ſi la raiſon & la juſtice devoient ſuivre, néceſſairement le parti du plus fort ou du plus adroit; comme ſi celui qui tuoit ſon adverſaire, rendoit ſa cauſe meilleure, juſtifioit ſes prétentions.

Dans un renverſement ſi déplorable de tous les principes du Droit naturel, perſonne ne ſongeoit à s'inſtruire, ni à ſe procurer des connoiſſances utiles, Les Barbares mêmes maſſacroient inhumainement les Princes, en qui ils remarquoient des ſentimens de paix, & quelque inclination pour les beaux Arts. Il ſembloit que l'ignorance fût le privilége de leurs conquêtes, & pour ainſi dire, leur manifeſte. Chacun ſuivit un exemple, qui s'ajuſtoit ſi bien & au déreglement de ſes mœurs, & à l'indépendance dans laquelle il vouloit vivre. La plupart des Seigneurs s'imaginerent que le titre d'homme habile étoit incompatible avec celui de noble, & qu'on riſquoit ſa dignité à ſavoir les choſes mêmes les plus communes.

Le Clergé ſeul reſta en poſſeſſion d'étudier, ou parut y reſter. Quand les Princes vouloient s'écrire les uns aux autres, ils étoient forcés de recou-

rir à quelque Clerc, & d'emprunter sa main : ils mettoient seulement leur monogramme, & leur sceau au bas de la lettre. Charlemagne, quoiqu'il fut d'ailleurs grand génie, grand homme d'Etat, d'une vive & agréable éloquence, habile même pour un Empereur, ne savoit pas écrire : & on rapporte que Louis le Débonnaire son fils ayant assemblé plusieurs Evêques pour signer un acte important, on fut obligé d'envoyer demander une écritoire au Chancelier : il ne s'en trouva point dans le Palais du Roi, ni dans les maisons des Evêques. Qu'on juge par-là dans quel mépris de leurs devoirs, dans quelle négligence ils étoient plongés ! Aussi n'y avoit-il plus alors d'élection canonique; plus de délicatesse sur le réglement des mœurs; plus de décence dans les fonctions du sacerdoce. A peine les Evêques qui occupoient les plus grands Siéges, pouvoient-ils bégayer les paroles sacramentelles.

La barbarie où l'Occident fut plongé, dura jusqu'au quinziéme siécle : non point que la Nature ne fit de tems en tems quelques efforts pour produire des génies relevés; mais faute de culture, ces génies se manquoient à eux-mêmes; ils périssoient au milieu des ronces & des épines, dont ils étoient environnés.

C'est

ſt ce que le Pere Mabillon a fait
r ſi judicieuſement, dans la Préface
cinquiéme ſiécle de l'Ordre de Saint
loît. Mais enfin les tems change-
t : & comme la Grece avoit autre-
ſervi à polir & éclairer Rome, à
inſpirer le goût des beaux Arts; ce
encore par les Grecs qui ſe réfugie-
t en Italie après la priſe de Conſtan-
ople, que commença la renaiſſance
Lettres. Il ne faut pas croire ce-
dant que les eſprits paſſerent tout
n coup des ténebres à la clarté;
ils ſe déſaccoutumerent du bruit in-
luit par les Nations ſeptentrionales,
r reprendre le beau laiſſé par les
cs & les Romains. Le trajet fut
g & épineux. On manquoit de
des, ou plutôt on ignoroit quels
ient les véritables, ceux auſquels on
voit ſe fier. Tout devient ſuſpect
eux qui ſe trouvent malheureuſe-
t égarés: ils craignent de s'égarer
ore davantage. Oſerions-nous après
: d'eſſais, de peines, de tentatives,
ions-nous nous flatter de quelque
reux ſuccès? Du moins eſt-il bien
ain que nous ſommes ſur les bonnes
s.



HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE

LIVRE NEUVIE'ME.

DES NOUVEAUX SYSTEMES DE PHILOSOPHIE INVENTE'S PAR LES ARABES, ET LES SCHOLASTIQUES.

CHAPITRE. XL.

I. *Caractere avantageux de Mahomet.* II. *De l'Alcoran.* III. *De l'application*

tion que les Mahométans donnerent aux Sciences. IV. Succès favorable qu'eurent leurs conquêtes. V. Histoire de Mamon ou d'Almamon.

LA Religion que Mahomet établit au commencement du VII. siécle, & qui est d'autant plus dangereuse qu'elle flatte les sens & se proportionne à la foiblesse humaine, causa de grandes révolutions dans l'Empire d'Orient, & peu après dans l'Univers entier. Ce nouveau Législateur, assez hardi pour mépriser les plus grands périls qui s'opposoient à ses desseins, mais plus fourbe encore & plus dissimulé qu'il n'étoit hardi, profita hautement de l'extrême facilité qu'ont les hommes à se laisser séduire. *Il avoit*, dit George Elmacin, *toutes les qualités nécessaires pour accréditer un Imposteur, il cherchoit à se faire aimer de ceux qui pouvoient lui être utiles: & sa complaisance, soutenue d'une libéralité judicieuse, rendoit encore plus vif le talent qu'il avoit de persuader.* Les gens habiles ne négligent rien: tout sert à faire réussir leurs projets, & même ce qui en paroît le plus éloigné.

Caractere avantageux de Mahomet.

Apud Hottin. l. 2. Hist. Orient.

Mahomet tomboit souvent dans des convulsions épileptiques. Pour cacher

la

la honte d'un mal qui se fait craindre avec tant de justice, il persuada à sa femme que ses convulsions étoient de véritables extases, pendant lesquelles un Ange venoit l'instruire de la part de Dieu; & il nommoit cet Ange, *le Maître des Trésors ou des Révélations*. Une imposture si palpable, loin d'être contredite, fut reçûe favorablement. On applaudit au nouveau Prophete. Il eut des partisans & des sectateurs, qui l'enhardirent à donner un agréable systême de Religion. On accuse même les Juifs & quelques Evêques Nestoriens, de lui en avoir fourni les matériaux, les uns pour nuire publiquement au Christianisme, & les autres pour se railler des Conciles orthodoxes qui les avoient flétris & condamnés. Mais Mahomet, profitant de leurs vengeances particulieres, s'en mocqua dans la suite.

Il est surprenant quelles furent la promptitude, la vivacité, l'étendue de ses succès. Bientôt la Caramanie & la Cilicie, une partie de l'Afrique, la Syrie, la Mésopotamie & l'Egypte se trouverent engagées dans la nouvelle Religion. Toutes les autres humiliées & languissantes sembloient céder à celle-là, & honorer son triomphe. Il faut aussi tomber d'accord qu'on ne pouvoit agir avec plus d'esprit, plus d'art, plus de

e souplesse, que Mahomet. Sans conamner ni les Juifs ni les Chrétiens, il isoit seulement que l'Alcoran étoit la erniere faveur que Dieu avoit voulu ire aux hommes. » La Loi de Moïse, ajoutoit-il, qui est la premiere, se trouve chargée de trop de détails & de superstitions : on ne peut l'accomplir exactement. La Loi de Jesus-Christ qui est la seconde, paroît encore plus difficile à observer, quoi qu'elle soit pleine de graces données sans mesure, mais avec précaution. Enfin, la Loi que je vous annonce & qui est le chef-d'œuvre de la miséricorde du Seigneur, a des avantages infinis sur les deux autres. Ce n'est qu'en la suivant, qu'on peut se rendre heureux & dans ce monde & dans l'autre.

D'ailleurs, Mahomet n'avançoit rien, ne faisoit aucune démarche, qu'il ne supposât quelque révélation ou quelque ordre d'enhaut. Ce genre de preuves est à la portée de tout le monde, & ne réussit que trop souvent. Une homme qui assûre d'un certain ton qu'il est inspiré, en est presque crû sur sa parole. Les premiers qu'il séduit, en attirent d'autres à leur suite. Il suffit qu'une erreur commence à avoir quelque cours : bien-tôt elle se répandra d'une maniere victorieuse.

victorieuse. A l'égard des miracles, Mahomet avoit avoué plusieurs fois pendant sa vie qu'il n'en savoit point faire. Mais cet aveu fut compté pour rien après sa mort. On lui en attribua une infinité : & ce qui doit surprendre davantage, remarque un sçavant Professeur d'Oxford, c'est que les Chrétiens ont encore renchéri sur les Arabes. Tant il est difficile, quelle que soit sa créance, de ne point attacher du surnaturel aux hommes qui se distinguent par une supériorité de talens.

Ed. Pocock in Specim. Histor. Arabum.

Une autre adresse de Mahomet, ce fut de faire parade d'une profonde ignorance : & cela pour augmenter encore l'idée qu'il vouloit donner de lui-même de son commerce secret avec la Divinité. Il se nommoit par une feinte modestie, le Prophête sans littérature, le Prophête qui ne sçavoit ni lire ni écrire : & effectivement, il avoit toûjours près de sa personne quelques Juifs qui lui servoient de Sécrétaires, & qui recueilloient les différens Azoares ou Chapitres de l'Alcoran, à mesure qu'il se sentoit disposé à les dicter, & que l'esprit de Dieu dénouoit sa langue. Il faisoit ensuite une marque rouge au bas de ce qui étoit écrit, de peur qu'on n'ajoutât quelque nouvelle glose à ses pensées; & cette marque formoit toute sa signature.

De

De plus, Mahomet ne dédaignoit point les lumieres que pouvoit lui communiquer Aaïſce ou Ayesha, fille d'Abu-Beker & la plus chérie de ſes femmes, à qui il avoit permis de s'inſtruire dans toutes les connoiſſances qui étoient alors répandues chez les Arabes. Cette permiſſion accrut encore les charmes d'Ayesha. Elle devint très-polie & très-ſavante, (car la ſcience bien entendue polit l'eſprit, en l'adouciſſant) & ſa réputation ne diminua point après la mort de Mahomet, à qui elle ſurvécut 48 ans. Ceux de ſa Secte l'appelloient la Prophéteſſe, la mere des fideles; & ils avoient un reſpect infini pour toutes les hiſtoires & toutes les traditions qu'elle rapportoit, apparemment d'une maniere fine & ingénieuſe. Une perſonne aimable, qui a ſçû reſléchir & qui a acquis des talens, des connoiſſances, n'en paroît encore que plus aimable.

Prideau Vie de Mahomet.

II.

Comme Mahomet, en dictant ſes penſées, n'avoit ſuivi d'autre ordre que celui d'une prétendue inſpiration, les quatre Caliphes qui lui ſuccédérent, pleins de reſpect pour ces mêmes penſées, les réduiſirent en un Corps d'ouvrage: & ce fut par leurs ſoins, ſurtout

De l'Alcoran.



métans s'y soumirent d'une c
voix, & encore aujourd'hui ils
mettent, sans que leur zele so
di. Les uns y cherchent les fo
de la Religion avec toutes l
ques, tous les usages qui y ont
& qui s'étendent à l'obligation
l'aumône, à la priere, aux jeû
purifications, & à une propret
leuse sur soi-même, aux pélêri
principalement à celui de la
enfin à la maniere de traiter l
ces. Et pour parler ici de l
un sçavant Voyageur de l'A
Royale des Sciences, a rema
rien n'est plus exemplaire qu
tion des Mahométans à se p
cinq fois par jour, en quelque l
se trouvent, & à prier avec

Tournef. Voy. du Levant, t. 2. Let. 14.

ométans, elles ne ſont pas fort dif-
ıtes de ce qui étoit d'uſage dans les
iiers ſiécles du Chriſtianiſme. On
que le parvis de toutes les Egliſes
ıédrales offroit d'abord une fontai-
ıvec un large baſſin, où les fideles
ſe diſpoſoient à viſiter ces Egliſes,
mençoient par ſe laver les pieds, les
ıs & le viſage. Il eſt parlé de cette
enne pratique dans Euſebe de Céſa-
dans Saint Paulin de Nole, dans
t Jean Chryſoſtome: elle eſt de plus
irmée par les fontaines, qui ſubſiſ-
encore à l'entrée de toutes nos an-
ıes Egliſes, quoique la plupart des
ıs ayent été démolis. Je m'imagine
l'eau-bénite a ſuccédé à ces ſortes
ırifications extérieures.

s autres regardent l'Alcoran com-
ın corps entier de Droit, comme
Juriſprudence univerſelle. Ils y trou-
, ou croyent y trouver les regles
rales du Gouvernement, les déci-
de tous leurs procès, les motifs
ıire la guerre ou la paix; enfin, une
oiſſance approfondie de ce qui eſt
& injuſte. L'explication des cas
culiers appartient au Muphti, qui
e Souverain-Pontife de la Loi de
omet, & qui diſpoſe à ſon gré de
les Officiers de Juſtice. On peut
nſulter à toute heure, & jamais il
ne

tout par ceux d'Azman ou d'Osm
plus distingué de ces Caliphes,
l'Alcoran se montra au jour.
Ouvrage ne fut reçû avec une app
tion plus générale, avec une joie
tendre & plus sincere. Tous les M
métans s'y soumirent d'une com
voix, & encore aujourd'hui ils s'y
mettent, sans que leur zele soit re
di. Les uns y cherchent les fond
de la Religion avec toutes les
ques, tous les usages qui y ont ra
& qui s'étendent à l'obligation de
l'aumône, à la priere, aux jeûnes
purifications, & à une propreté sc
leuse sur soi-même, aux pélérinag
principalement à celui de la Me
enfin à la maniere de traiter les
ces. Et pour parler ici de la p
un sçavant Voyageur de l'Aca
Royale des Sciences, a remarqu
rien n'est plus exemplaire que l'
tion des Mahométans à se pros
cinq fois par jour, en quelque lieu
se trouvent, & à prier avec une
destie, avec un recueillement ac

Tournef. Voy. du Levant, t. 2. Let. 14.

Mahométans, elles ne ſont pas fort différentes de ce qui étoit d'uſage dans les premiers ſiécles du Chriſtianiſme. On ſçait que le parvis de toutes les Egliſes Cathédrales offroit d'abord une fontaine avec un large baſſin, où les fideles qui ſe diſpoſoient à viſiter ces Egliſes, commençoient par ſe laver les pieds, les mains & le viſage. Il eſt parlé de cette ancienne pratique dans Euſebe de Céſarée, dans Saint Paulin de Nole, dans Saint Jean Chryſoſtome : elle eſt de plus confirmée par les fontaines, qui ſubſiſtent encore à l'entrée de toutes nos anciennes Egliſes, quoique la plupart des baſſins ayent été démolis. Je m'imagine que l'eau-bénite a ſuccédé à ces ſortes de purifications extérieures.

Les autres regardent l'Alcoran comme un corps entier de Droit, comme une Juriſprudence univerſelle. Ils y trouvent, ou croyent y trouver les regles générales du Gouvernement, les déciſions de tous leurs procès, les motifs de faire la guerre ou la paix ; enfin, une connoiſſance approfondie de ce qui eſt juſte & injuſte. L'explication des cas particuliers appartient au Muphti, qui eſt le Souverain-Pontiſe de la Loi de Mahomet, & qui diſpoſe à ſon gré de tous les Officiers de Juſtice. On peut le conſulter à toute heure, & jamais il ne

ne refuse les éclaircissemens qu'on
demande. Mais aussi quelles que
ses décisions on n'en peut plus
ler.

Ainsi l'Alcoran présente un do
mérite aux yeux des Sectateurs de
homet : il leur tient lieu de Théol
& de Jurisprudence. Cependant le
phti convient que de douze mille v
dont ce livre est composé, il n'y
que quatre mille qui se doivent pr
au pied de la lettre. Tout le rest
sujet à des gloses & des interprétat
allégoriques, dont on voit un re
assez curieux dans les six volumes
Mahuvias, Prince des Arabes, fit
roître à Damas. Et ce sont ces glo
ces interprétations, qui servent de
aux longues harangues des Santo
des Alfaquis : harangues d'autant
ennuyeuses, qu'un certain respect
pêche d'y trouver à redire.

Il seroit à souhaiter que les Reli
qui se destinent aux Missions du Le
étudiassent avec plus d'attention &
coran, & les Traditions de Mah
Ils y feroient certainement bea
plus de fruit, qu'ils ne paroissent e
re. Car le célebre Jacques Golius,
fesseur en Mathématique & en A
Leide, Golius, dis-je, qui avoit
tems demeuré à Constantinople,

Grand Seigneur vouloit retenir en
dité de son Géographe, observe que
gnorance dans laquelle vivent les
rétiens des mœurs & des usages Ma-
nétans, est cause qu'on ne peut en
vertir aucun; & même ces Maho-
tans témoignent leur surprise par de
nds éclats de rire, quand ils voyent
elqu'un de nos Missionnaires leur re-
cher des erreurs qu'ils n'ont jamais
s, & qui sont très-éloignées de leur
on de penser.

Une autre suite de cette ignorance, est le plaisir malin qu'on prend à dé-
er le Mahométisme, par rapport à la
ruption & au désordre des mœurs.
is rien au monde n'est plus mal fon-
, que les discours qu'on en tient. J'a-
ue que dans toute Religion, il y a
s gens qui se conduisent sans princi-
s, sans égards, sans bien-séance. C'est
coûtume, la difficulté de s'appliquer,
nnui de penser à l'avenir, une certai-
indolence qu'on apporte en naissant,
i décident de toutes leurs actions.
ais les vrais Musulmans menent une
exacte & uniforme, sans presque
démentir. L'obligation de donner
ımône est indispensable parmi eux.
n'y manquent en aucun tems, ni
aucun lieu; ils préviennent les be-
ns des misérables si souvent oubliés:
ils

Hist. Crit. de la créance & des cout. des Nat. du Levant, c. 15.

diſtinguerent depuis le VIII. ſi
qu'à la fin du douziéme.

D'Herbelot, Bibliot. Orient.

Mais comme il y avoit en ce
gne peu de richeſſes littéraires;
ſuppléer à une ſi grande diſet
dallah qu'on ſurnommoit auſſ
fedh, parce qu'il avoit retenu t
nombre de Traditions, envoya
putés à Conſtantinople pour y
des livres. Ses ſoins réuſſirent
tie; mais ceux d'Almamon e
ſuccès plus glorieux. Ce Caliph
que comparable à nos Héros Cl
étoit en guerre avec Michel le
Empereur de Conſtantinople
l'avoir défait en pluſieurs occ
l'obligea d'accepter une paix h
& la principale condition de c
fut, que Michel envoyeroit au
une certaine quantité de livres
curieux. C'étoit-là triompher
ſes ennemis, que de l'ignoran
Sujets. Quand Almamon ſe
riche en livres & en manuſ
s'empreſſa de les faire traduir
gens habiles, & il excita tou
jets à s'en rendre la lecture f
Chacun voulut ſuivre l'exemple
ce, & avoir part aux libéralit
apparence que pour toutes ce
tions, le Caliphe ſe ſervit des J
Chrétiens, dont fourmilloient

a Syrie. Eux ſeuls auſſi étoient
e ce travail, parce qu'ils ſça-
alement les deux Langues, le
'Arabe. D'ailleurs Almamon
circonſpect & fort modéré
ſentimens; il ne croyoit pas
ıme fût mépriſable, ni digne
dès qu'il profeſſoit une Reli-
rente de la ſienne. Il défen-
'e des vœux & de s'obliger
e la vie à une même choſe,
e la tête de l'homme eſt trop
ır reſter long-tems dans la mê-

nité, ſoit attachement à leurs
à leurs coûtumes, les Ara-
irent jamais aucune Langue
Ils ſe contentoient de faire
ans la leur tous les Ouvrages
oient beſoin. Il y a quelque
'ès-ſenſé dans cette conduite.
borieuſe des Langues conſu-
oup de tems, & peut-être en.
la mémoire, plus qu'elle n'é-
rit. On ne peut trop ſe hâter
au fond des choſes, tout ce
en chemin doit être compté
diſtraction, quoique ſouvent
tions mêmes ayent leurs char-
r utilité. Mais malheureuſe-
· les Arabes, ils eurent des
rs infideles, ou du moins peu

diſtinguerent depuis le VIII. ſiécl
qu'à la fin du douziéme.

D'Herbelot, Bibliot. Orient.

Mais comme il y avoit en cette
gue peu de richeſſes littéraires, il
ſuppléer à une ſi grande diſette.
dallah qu'on ſurnommoit auſſi
fedh, parce qu'il avoit retenu un
nombre de Traditions, envoya de
putés à Conſtantinople pour y a
des livres. Ses ſoins réuſſirent en
tie : mais ceux d'Almamon eure
ſuccès plus glorieux. Ce Caliphe,
que comparable à nos Héros Chré
étoit en guerre avec Michel le B
Empereur de Conſtantinople.
l'avoir défait en pluſieurs occaſi
l'obligea d'accepter une paix hon
& la principale condition de cett
fut, que Michel envoyeroit au C
une certaine quantité de livres r
curieux. C'étoit-là triompher m
ſes ennemis, que de l'ignorance
Sujets. Quand Almamon ſe cru
riche en livres & en manuſcri
s'empreſſa de les faire traduire
gens habiles, & il excita tous ſ
jets à s'en rendre la lecture fan
Chacun voulut ſuivre l'exemple d
ce, & avoir part aux libéralités.
apparence que pour toutes ces
tions, le Caliphe ſe ſervit des Juif
Chrétiens, dont fourmilloient al

é & la Syrie. Eux ſeuls auſſi étoient
bles de ce travail, parce qu'ils ſça-
nt également les deux Langues, le
c & l'Arabe. D'ailleurs Almamon
t fort circonſpect & fort modéré
ſes ſentimens; il ne croyoit pas
n homme fût mépriſable, ni digne
nort, dès qu'il profeſſoit une Reli-
différente de la ſienne. Il défen-
le faire des vœux & de s'obliger
toute la vie à une même choſe,
nt, que la tête de l'homme eſt trop
re pour reſter long-tems dans la mê-
ſſiette.
oit vanité, ſoit attachement à leurs
rs & à leurs coûtumes, les Ara-
n'apprirent jamais aucune Langue
gere. Ils ſe contentoient de faire
ire dans la leur tous les Ouvrages
ils avoient beſoin. Il y a quelque
e de très-ſenſé dans cette conduite.
ude laborieuſe des Langues conſu-
beaucoup de tems, & peut-être en-
t-elle la mémoire, plus qu'elle n'é-
e l'eſprit. On ne peut trop ſe hâter
venir au fond des choſes, tout ce
arrête en chemin doit être compté
une diſtraction, quoique ſouvent
diſtractions mêmes ayent leurs char-
& leur utilité. Mais malheureuſe-
t pour les Arabes, ils eurent des
ducteurs infideles, ou du moins peu

exacts. C'est ce que Louis Vi
levé avec soin. « La plupart d
« ductions Arabes, dit-il, n'o
« été faites sur les Originaux
« mais sur d'autres Traductions
« & il est impossible que ce
« ainsi par plusieurs mains, ne
« insensiblement ; la moindre r
« ce devient une source d'erre
« Philosophes Arabes, par exe
« tent toûjours Ptolomée au
« Platon, Pythagore au lieu
« goras, Cratyle au lieu de D
« &c. Quand Averroës empru
« que chose de Platon, il ne
« mais à ses Dialogues que
« extravagans. On juge bier
« les a lûs que dans des versic
« ves.

Lud. Vives, de corrupt. art. l. 5.

Cependant, ces Traductio
eurent beaucoup de succès
l'Orient, Les Tartares s'en
pour se procurer les Ouvrage
te tournés en leur Langue ;
quelques Voyageurs, cette T
se conserve encore à Samarka
fois la Capitale de toute la
Les Perses & les Indiens soum
pire du Grand-Mogol, avoi
mêmes secours des Arabes; &
ve dans le voyage de Mosc
Perse du fameux Adam Olé

particularités curieuses qui font voir le respect que ces peuples avoient pour Aristote.

Comme Almamon régna près de vingt ans, il eut tout le loisir d'inspirer à ses sujets l'amour des Sciences. Il en devint le Pere & le Législateur : tout l'Orient applaudit à ses vertus. Il semble que la nature ne puisse souffrir de vuide, ni d'éclipse. Les siécles où le Christianisme étoit plongé dans une barbarie honteuse, furent les siécles mêmes où les Arabes se distinguerent le plus. Il faut seulement observer que le douziéme est leur siécle favori, leur siécle de distinction. Ils le regardent de même œil, que les Grecs regardoient celui d'Alexandre, & les Romains celui d'Auguste.

IV.

Succès favorables qu'eurent leurs conquêtes. Ricaut, Hist. des Turcs. l. 2.

Le goût des Mahométans pour les Sciences, s'accrut encore de la rapidité & de l'étendue de leurs conquêtes. Elles élevent naturellement l'esprit, & il est impossible de vaincre, sans aimer la gloire qui en est la précieuse récompense. D'ailleurs, les Mahométans se servoient du prétexte de ces mêmes conquêtes, pour établir le mérite de leur Religion. *Dieu*, disoient-ils, *est au-*

teur de tout ce qui arrive d'heureux & de favorable dans le monde : lui seul par conséquent en doit être loué. Quelle preuve plus complette voudrions-nous de la vérité de l'Alcoran, que les succès extraordinaires dont il nous comble, succès qui nous ont rendu maîtres de tous les pays qui s'étendent depuis le Détroit de Gibraltar jusqu'au fond des Indes? Pouvoit-il mieux approuver notre zele, qu'en le récompensant?

Il est difficile qu'un pareil langage ne frappe tout un peuple, principalement si ce peuple est ennemi des réflexions. Les félicités temporelles servent de plus en plus à le flatter, & à l'enorgueillir. Tel étoit le génie des Romains, quand le Christianisme commença à se répandre. Ils attribuoient le changement de leur fortune, les malheurs & les désastres publics, au changement qu'on vouloit faire dans l'ancienne Religion. « Une preuve, disoit Symmaque dans sa « fameuse Requête à l'Empereur Théo« dose, une preuve que cette Religion « venoit du Ciel, ce sont les bienfaits « innombrables qu'elle nous a procurés; « c'est l'état florissant de la République, « tant qu'elle a eu le courage de la « suivre & de l'aimer. Pourquoi change-t-on ce qui se trouve fondé sur « tant d'heureuses expériences? Com-

« me la vérité est toûjours obscure & « cachée, n'est-ce point à celle qui « contribue à notre repos, qui nous at- « tire une juste considération, qu'on » doit se livrer »? Les premiers Peres de l'Eglise eurent bien de la peine à détruire ce raisonnement, qui, aux yeux préoccupés du Paganisme, paroissoit décisif.

V. præsertim S. August. de Civit. Dei.

V.

Histoire de Mamon ou d'Almamon.

Apud Vossium de Phil. c. 14.

Léon d'Afrique rapporte une histoire de Mamon ou plutôt de Mamoum, fils de Rasid VIII. Caliphe, qui pourroit bien convenir à Almamon. On sçait que les Arabes ajoutent souvent aux noms simples, la particule Al, pour les relever davantage. Voici l'histoire. Jean, fils de Mesuah ou de Moïse, vint par curiosité à Bagdat, & fut surpris de trouver une Ville si opulente & si magnifique. Elle étoit remplie de Mahométans & de Chrétiens, qui excelloient à l'envi les uns des autres. Le jeune Etranger gagna leur amitié, & devint bientôt plus sçavant que ses Maîtres. Il avoit percé dans tous les secrets de la Philosophie, de la Médecine & de l'Astrologie. Rasid étoit alors Caliphe de Bagdat. Son second fils appellé Ebdullah, & surnommé Mamon, se dispo-

soit à faire un long voyage & cherchoit des gens habiles & vertueux, ausquels il pût se confier. Plusieurs s'offrirent, & le jeune Prince les agréa. Mais son Sécrétaire qui avoit beaucoup de crédit sur son esprit, lui tint ce langage. *Seigneur, tous ces Sçavans dont votre Palais est rempli, ne s'accorderont jamais ensemble. Ils sont trop différens d'habits, de mœurs, de religion. Si vous voulez suivre mon conseil, je vous indiquerai un homme, qui vous tiendra lieu de tous les autres.* Mamon s'en rapporta à son Sécrétaire, & il trouva dans Jean, fils de Mesuah, le Sçavant & l'Ami qu'il lui falloit. Leur voyage fut court, & plus heureux qu'ils n'auroient pû l'espérer. Le Caliphe mourut. Les peuples destinerent sa place à Mamon. Il revint, combattit son frere aîné, & régna.

On ne peut gueres s'imaginer quelle fut ensuite son ardeur pour le progrès des Sciences. Il rassembla un nombre prodigieux de livres, & sur-tout de ceux qui regardoient l'Astrologie, la Physique, la Médecine, la Chronologie & la Musique. Jean, fils de Mesuah eut le soin de faire traduire tous ces livres en Arabe; & c'étoit le moyen de flatter extrêmement les inclinations bienfaisantes du nouveau Caliphe. La plupart de ces Traducteurs, & Jean lui-

mê

même, étoient Chrétiens. Un des Courtisans de Mamon osa lui en faire des reproches, & voici quelle fut sa réponse: „J'ai choisi le fils de Mesuah pour mon „Médecin. Je lui abandonne le soin de „ma vie & de ma santé. Pourquoi ne „lui confierois-je pas la traduction de „quelques Ouvrages, qui ne regardent „ni sa Religion ni la mienne?

CHAPITRE XLI.

I. *Réfléxions sur les Sciences que les Arabes n'oserent cultiver.* II. *Du Paradis de Mahomet.* III. *Du mépris que ses Disciples témoignerent pour l'Histoire.* IV. *Des progrès qu'ils firent dans l'étude de la Physique.* V. *De leur Médecine.* VI. *De leurs inventions en Méchanique.* VII. *De leur Chymie.*

I.

Réfléxions sur les Sciences que les Arabes n'oserent cultiver.

TOutes les sciences qui avoient réussi à Rome & dans la Grece, ne furent pas également cultivées des Arabes. Les unes répugnoient à leurs mœurs, & à la forme de leur Gouvernement. De quel usage peuvent être

l'Eloquence & la Politique dans un Etat, où tout est bassement assujetti à la volonté d'un seul, & où l'on ne devient grand qu'à force de respect & de soumissions ? Les autres s'ajustoient mal avec les préjugés de leur Religion : & l'on sait que, malgré sa fausseté, elle se fait obéir d'une maniere qui honoreroit la véritable. En effet, l'Alcoran inspire une si grande horreur de l'Idolâtrie, que les Mahométans n'osent même prononcer le nom des faux Dieux ; & à peine se trouvent-ils cités une seule fois dans les Ouvrages innombrables, que leurs Sçavans ont composés. Cette horreur s'est même étendue jusqu'au Christianisme, que Mahomet accuse d'avoir dégénéré en une Idolâttie couverte. *Au dernier jour*, dit-il, *jour de crainte & de manifestation, Dieu demandera à Jesus, fils de Marie : As-tu ordonné au peuple de t'adorer ? T'es-tu approprié les honneurs divins ? Jesus répondra : Loué soit ton nom, je me garderai de dire ce qui n'est pas : tu sçais si je l'ai dit, tu sçais tout ..... j'ai exécuté tes commandemens ..... voilà mes discours, voilà toute ma loi : Adorez Dieu, votre Seigneur & le mien.* Ces paroles de Mahomet ont fait croire à plusieurs Sçavans, & entr'autres à Erasme, que le fond de sa Religion étoit le Déisme,

qu'il

qu'il avoit orné de fables & d'apparences mystérieuses pour y apprivoiser les esprits. Erasme va encore plus loin, & nomme les Mahométans des demi-Chrétiens : sans doute parce qu'ils n'adorent qu'un seul Dieu, & qu'ils regardent tous les Prophêtes comme égaux devant lui.

La Peinture & la Sculpture, au rapport de Platon, sont les deux nourrices de l'Idolatrie ; & par-là même elles devinrent odieuses aux sectateurs de Mahomet. On ne voit dans leurs Temples aucuns tableaux ni aucuns bas-reliefs : toutes les parures sont bannies des Mosquées, & le peuple, qui d'ordinaire se conduit par les yeux, n'y a point à se plaindre qu'on lui offre des représentations vives & attendrissantes. Quand Mahomet II. entra victorieux dans l'Eglise de Sainte Sophie, il s'assit à terre les jambes croisées, suivant la maniere des Orientaux ; & après avoir prié quelque tems, il attacha lui-même à un de ses piliers une piece d'étoffe magnifiquement brodée, qui avoit servi de portiere au Temple de la Mecque. Il fit ensuite gratter toutes les peintures, qui ornoient le platfond & les murailles de cette Eglise, devenue, hélas ! trop méconnoissable. *Action lâche & deshonorante*, s'écrie Paul Jo-

De Republ. l. 3 & 4.

Jovius, in élog. l. 3.

 ve,

ve, *mais que Mahomet ne faisoit qu*
Guillet, *pour complaire à son Armée!* car de son
Hist. de propre fonds il goûtoit les Arts & les
Mahom. Sciences, parloit plusieurs Langues avec
II. facilité, & aimoit à s'entretenir des
grands personnages qui avoient autre-
fois paru à Rome & à Constantinople
On sçait de quelle maniere il récom-
pensa Gentil Belin, qui avoit passé de Ve-
nise à sa Cour. Ce Peintre travailloi
à un grand tableau de la décollation d
Saint Jean. L'Empereur y trouva quel
que chose à redire, & s'offrit en preu-
ve, de trancher la tête d'un esclave
Ah, Seigneur! repliqua le Peintre, *dis-
pensez-moi d'imiter la Nature en outra-
geant l'humanité.*

La mort de Mahomet II. fit un tor
irréparable à Constantinople. Car aprè
les premieres hostilités que lui arrach
sa victoire, il avoit tâché de conserve
les restes d'Antiquité qui se trouvoien
dans cette Ville malheureuse. Mai
ses successeurs ou les négligerent, o
prirent plaisir à les abattre, sans épar
gner même cette fameuse colonne for
mée par trois serpens tournés en spira
le, qui faisoit l'admiration de tous l
connoisseurs.

Outre la crainte de l'Idolatrie, l
Mahométans ont encore une assez pla
sante raison de condamner la Peintur

Ils s'imaginent qu'elle entreprend sur les droits de Dieu, qui n'a point créé de corps, sans y joindre une ame. *Au jour du jugement*, ajoutent-ils, *tout Peintre sera obligé de représenter autant d'ames, qu'il a osé crayonner de corps : & comme cela passera ses forces, il sera infailliblement condamné.* L'Auteur de *Lacédémone ancienne & moderne* rapporte de quelle maniere un jeune Sicilien se tira de ce reproche. *Vous ne voulez point*, disoit-il au Cadi qui l'exhortoit à prendre le turban, *vous ne voulez point que je peigne des corps. Hé bien, je ne peindrai plus que des ames, que des retours, des apparitions d'Esprits.*

II.

La réponse est d'autant plus agréable, que les Musulmans ne reconnoissent point de substances purement spirituelles. Tout est matiere dans leur Systême, Dieu, les Anges & l'Ame raisonnable ; mais matiere plus ou moins subtile, plus ou moins épurée. De-là vient que Mahomet attribue aux Anges presque les mêmes goûts & les mêmes inclinations qu'aux hommes : il ne parle dans son Alcoran que d'un Paradis volupteux & sensuel. Là, sont étalés des plaisirs innombrables, des dé- Du Paradis de Mahomet.

lices sans fin : & ce qui en releve encore le mérite, c'est que jamais ils ne causent aucun repentir, jamais on ne s'en rassasie, jamais on ne s'en dégoute.

Un point assez difficile dans toutes les Religions, est de déterminer la nature des plaisirs qu'on doit éprouver dans l'autre vie. Les spirituels paroissent trop nuds, trop déliés, trop métaphysiques, & il est impossible qu'on ne leur en substitue d'autres qui ayent plus de rapport avec les sens. J'en appelle au jugement de ceux qui ont lû toutes les fictions publiées par deux Jésuites célebres, le Pere Rapin & le Pere Louis Henriquez. Le premier a composé un Roman de dévotion sous le titre de la *Vie des Prédestinés dans la bienheureuse éternité*, & le second sous celui des *Occupations des Saints dans le Ciel.* La mesure de toutes nos pensées & de tous nos desirs, ce sont à peu près les objets sensibles. Quelque soin qu'on prenne de les mettre à l'écart, on y revient toûjours, & on y revient par un penchant secret & invincible : car, tout bien examiné, le commun des hommes ne se figurera jamais qu'il y ait d'autres plaisirs que ceux qui tiennent au corps. Le nom même de Paradis, du moins chez les peuples les

plus

plus anciens, ne signifioit qu'un lieu charmant & planté de beaux arbres, sur-tout de ceux qui portent du fruit. Là, devoient régner une tranquillité aimable, & un repos délicieux.

III.

Du mépris que ses Disciples témoignerent pour l'Histoire.

Les recherches & les discussions historiques, plus accablantes par la multiplicité des faits qu'utiles par les réfléxions que ces faits peuvent inspirer, ne furent pas aussi à l'usage des Arabes; & je pense en avoir déja dit la raison. Ils méprisoient tous les peuples qui avoient précédé la naissance de Mahomet, & encore tous ceux qui, à sa naissance, n'avoient pas reconnu le mérite de sa Loi. Pour cela même, ils refusoient de s'instruire de leurs mœurs & de leurs coutumes, qu'ils regardoient comme viles & abjectes; ainsi que nous regardons les mœurs & les coûtumes des Sauvages de l'Amérique, dont le détail ne nous intéresse gueres.

J'ajouterai ici que les Mahométans réservent pour eux seuls le titre d'hommes, & qu'ils donnent à tous les autres peuples celui de femmes. L'injure est impardonnable, sur-tout dans le systême de Mahomet. Car il traite fort durement un sexe, pour lequel cependant il avoit

Septem. Castrens. de Mor. Turc. apud Hotting.

avoit un fond inépuisable de tendre[s]
Il ne lui permet l'entrée des Mosqu[ées]
qu'à certains jours de l'année : il l'e[x]
clud du Paradis. Seulement lui accor[de-]
t-il par une espece de dédommageme[nt]
le plaisir subalterne de regarder la féli[ci]
té des Bienheureux au travers des gril[les]
& des jalousies, dont le Paradis est [en]
vironné. De-là quelques Mahomét[ans]
ont pris occasion d'avancer, que [les]
femmes ne sont point de la même [es]
pece que les hommes. Paradoxe ri[di]
cule, & qui ne pouvoit germer [que]
dans des têtes remplies de folles visio[ns.]
Mais quelle est l'extravagance, qui n['a]
été dite qu'une fois ? Depuis l'établi[sse]
ment du Mahométisme, divers Aute[urs]
Chrétiens ont osé soutenir le même [pa]
radoxe, & cela encore dans des liv[res]
imprimés. Il y en a un Italien qu[i a]
pour titre, *Che le Donne non siano d[ella]*
specie de gl'huomini, & qui paroît [une]
traduction du Latin, *Mulieres non*
homines. Quelques Scholastiques [ont]
cru (car que ne croyent-ils point)
qu'au dernier jour les femmes destin[ées]
à la gloire éternelle, changeroient [de]
sexe & deviendroient hommes, po[ur y]
pouvoir participer.

V. le Dict. de Bayle, aux Art. Acidalius & Sim. Gediccus.

Il me reste maintenant à exami[ner]
quelles furent les occupations littéra[ires]
des Mahométans. Je les rapporte [à la]

Ph[ilosophie]

Philoſophie, aux Mathématiques, & à la Médecine. Ces trois Sciences rentrent l'une dans l'autre, & ſe prêtent mutuellement la main : non que le même homme puiſſe les cultiver également toutes les trois ; mais c'eſt qu'en cultivant l'une, il effleure au moins & côtoye, pour ainſi dire, les deux autres. Un bon Philoſophe n'ignore point la Langue du Médecin, ni celle du Géometre.

IV.

Des progrès qu'ils firent dans l'étude de la Physique.

Les livres d'Ariſtote, traduits certainement avec peu de fidélité, & encore traduits ſur des Originaux imparfaits, renfermerent toute la Philoſophie des Arabes. Comme c'étoit-là leur unique guide, (difficilement revient-on des premieres impreſſions) ils lui rendirent preſque un culte divin. Alfarabe ſe vantoit d'avoir lû 40 fois les livres de Phyſique d'Ariſtote, & il ſe préparoit encore à recommencer cette lecture. Avicenne apprit par cœur ſa Métaphyſique, quoique ſi éloignée de la perfection & ſi remplie de ſuperfluités. Averroës alla encore plus loin : il ſoutint qu'avant Ariſtote la nature n'étoit pas entierement achevée, & qu'elle ne reçût ſon dernier accompliſſement qu'à ſa naiſſance. En général,

général, tous les Philosophes Arabes se contenterent d'une admiration servile, respectueuse : *& par la même*, remarque judicieusement Vivès, *ils corrompirent le fond de l'esprit humain. Car rien ne le rabaisse davantage, eu égard à la multiplicité de ses besoins, que l'habitude de penser par autrui, & d'accorder à l'autorité ce qui n'est dû qu'à la raison.* De là nâquit une Philosophie tumultueuse & peu intelligible, qui se payoit de mots & de formules inventées à plaisir ; qui augmentoit encore les difficultés par la maniere obscure dont elle les dénouoit. Etudier, chez les Arabes, c'étoit lire & se soumettre aveuglément à ses lectures. Un examen sérieux & détaillé leur auroit paru un crime.

De causs. corrupt. artium. l. 5.

Je trouve dans les Ouvrages d'Aristote une espece de Métaphysique, qui remonte aux premiers principes des choses ; & avec cela une Physique complette, je veux dire une Physique qui rend raison de ce qu'il y a de plus considérable & de plus frappant dans la Nature, non à la vérité par des raisonnemens & des expériences suivies, mais par des hypotheses & des supositions arbitraires. A l'exemple d'Aristote, & par le caractere de leur esprit qui étoit tourné aux choses de spéculation, les Arabes devinrent de profonds Métaphysiciens : ils remuerent

ıerent une infinité de queſtions, leur ſuggéroit un vain caprice, & ne pouvoient leur procurer aucune ıoiſſance claire & diſtinƈte. Ces ƈtions alloient moins à s'enquérir ment les choſes ſont diſpoſées, quel- t la ſtruƈture de leurs parties, la hanique qui les fait agir; qu'à leur er des qualités imaginaires & fondées je ne ſçai quelle ſympathie, & quelle pathie. Toutes les différences qui ſtituent les corps particuliers, en ré- ent, & elles peuvent encore produi- e nouvelles différences à l'infini.

Iais pour empêcher le déſordre & la fuſion dans leurs idées, les Arabes noient à deux principes, qu'ils regar- nt comme la baſe de leur Phyſique. D'Herbol. Biblioth. Orient. ›remier, que toutes les parties de ıivers correſpondent les unes aux au- , les ſupérieures aux inférieures, & lles participent à la même ame. Le nd, que cette ame ſubſiſte tou- , mais diviſée en un nombre infi- portions attribuées à chaque Etre: ions qui rentrent dans la maſſe gé- lè, lorſque l'Etre ſe décompoſe. oit-là ſur tout le ſentiment d'Aver- , & ſes ennemis y trouvoient une teinture d'Athéiſme, d'autant plus ne reconnoiſſoit pour toute Divi- que cette intelligence univerſelle, que

V. Gesneri Biblioth. univers.

V. etiam Possev. Biblioth. selectam.

que cet Océan d'Esprits partagés entre chaque homme.

Le principe qui admet une véritable correspondance entre les parties célestes ou supérieures, & les parties terrestres ou inférieures, favorisoit infiniment l'Astrologie, & elle étoit devenue une Science privilégiée parmi les Arabes. Ils s'imaginoient que tout est abreuvé des influences célestes, & qu'elles réglent la future disposition des évenemens. Ils n'osoient rien entreprendre, même dans le train ordinaire de la vie, qu'ils n'eussent consulté le Ciel. Quelques-uns restreignirent ce systême, en avouant que les Astres n'agissoient point sur les volontés libres. *Mais tout le reste de la Nature*, disoient-ils, *leur est assujetti: tout éprouve leur puissance, jusqu'aux organes & aux ressorts les plus déliés du corps humain.* J'ajouterai ici que malgré tout le faux & le ridicule de l'Astrologie, les Princes Mahométans en étoient encore plus occupés que le peuple. Ils la regardoient comme une partie nécessaire de la science du Gouvernement, & peut-être comme la fin de la Politique. Le Caliphe Almamon calcula des Tables Astronomiques, beaucoup plus exactes qu'on ne devoit les attendre d'un Prince guerrier. Tous les autres Caliphes, soit ceux de

Syrie, soit ceux d'Egypte & de Perse, passerent eux-mêmes pour de grands Astronomes, ou en eurent toujours à leur suite. Cette Science étoit une voie sûre pour parvenir aux premiers honneurs de la Cour, & sur-tout au Ministere.

Il est vrai que lorsque Mahomet voulut fonder une nouvelle Religion, il fit courir quelques prédictions astologiques, qui annonçoient un grand changement dans les esprits. Mais tout cela n'étoit qu'un jeu, ou plutôt une imposture hardie, pour semer l'horreur & la crainte parmi le peuple. Avant Mahomet, plusieurs Conquérans s'étoient servis d'une pareille feinte: & elle leur avoit réussi, plus même que ces sortes de prédictions ne devroient réussir.

V.

A la connoissance de la Physique, les Arabes joignirent celle de la Médecine, qui en est une des plus nobles & des plus utiles dépendances. Mais, comme ils s'étoient contentés d'étudier la Physique dans les livres d'Aristote, ils se contenterent aussi d'étudier la Médecine dans ceux d'Hippocrate. Par-là même ils manquerent leur principal objet, qui est la connoissance du corps humain; de cette machine si délicate & si casuelle,

De leur Médecine.

contrepoids ajustés ensemble.
noissance du corps humain air
quée, les Médecins Arabes, po
pléer, donnerent dans une in
pratiques vaines & superstitieu
par rapport aux pronostics des r
soit par rapport à la compositi
medes, & au tems qu'il convi
prendre, soit par rapport au ré
le malade doit observer : régi
jet à des variations & des chan
que le meilleur seroit peut-
laisser conduire à son goût, a
tinct de la nature. Toutes ces
accréditées parmi les Arabes
tainement trop accréditées, p
faire des imposteurs & des
heureux. Mais encore faut-i
Médecine, jusqu'à un certain
faut chasser des maladies qu'

qui est attaché à toutes les profes-
ns sérieuses.

Averroës dont j'ai déja parlé, & que
Arabes regardoient comme le plus
t génie qui eût été parmi eux, disoit
un honnête-homme pouvoit se plaire
la théorie de la Médecine; mais qu'il
voit trembler quand il en venoit à
pratique. Quelques grandes, ajoutoit-
que soient ses connoissances, il igno-
ra toûjours & le rapport qui se trouve
tre le tempérammment du malade, le
gré de sa maladie, & l'application du
mede qui convient davantage. Cepen-
ant ces trois choses paroissent absolu-
ent nécessaires pour réussir: & si quel-
uefois on réussit sans elles, ce n'est que
ar hasard. La nature en doit être louée,
non le Médecin.

Il faut pourtant convenir à l'honneur
s Arabes, qu'ils avoient & des reme-
s & des secrets éprouvés. Plusieurs
mêmes ont passé jusqu'à nous. La Mé-
decine leur doit l'usage de la Casse, de
a Rhubarbe & des Tamarins. Mais ce
ui mérite ici notre attention, c'est la
maniere prompte dont ils guérissoient
eurs malades, sans s'être fait une regle
le ne les guérir qu'avec certaines for-
malités, & dans certains intervalles.
Témoin celui de nos Rois, qui s'étoit
ivré avec plus de zele que de pruden-
ce,

te, au voyage de la Terre-Sainte.
Une maladie pestilentielle l'avoit oblig
de lever le siége de Damiette; & il
retiroit avec la derniere précipitation
pour échapper à la fureur des Mahom
tans. Mais ils le surprirent presque seu
abbattu, malade, sans escorte & sans d
fense: & j'ose dire, que ce fût enco
un bonheur pour le Saint Roi. Des M
decins Arabes lui présenterent un bre
ouvellerent presque

s le guérisons rapides
toûjours une grande
s surprennent, elles acc
..ent beauco ceux qui y ont eu p
On trouve ur infinité de cures semb
bles, & encore plus extraordinair
dans les différentes Histoires qu'o
publiées des Croisades d'Orient.
joins celles d'Espagne, où la guerr
fit contre les Sarrazins & les Maur
avec plus d'intelligence & de fortu
qu'en Asie & en Afrique.

VI.

De leurs inventions en Méchanique.

Parmi les secrets que nous dev
Arabes, les deux plus considérables
la Chymie, & l'art de faire le
Je m'y arrête un moment. Les
ciens ne se servoient que de miel,
assaiso

[redacted]

assaisonner toutes leurs friandises. Ils connoissoient à la vérité les cannes à sucre, ou les roseaux sucrés: mais ils se contentoient d'en extraire la substance liquide, par une incision profonde. Cette substance découloit lentement, & formoit une espece de syrop qui flattoit le goût. C'est ce qu'on appelloit le sel d'Inde. En effet, le sucre est le plus agréable & le plus doux de tous les sels; ses parties élémentaires sont rondes, & ne peuvent jamais être si bien unies, qu'elles ne laissent beaucoup de petits vuides entr'elles. Long-tems après, les Arabes trouverent le secret de faire le sucre, & le répandirent dans les Indes Orientales.

Une invention si utile consiste à couper les cannes, lorsqu'elles sont mûres; à en tirer le jus ou le suc par le moyen d'une presse, ou de plusieurs rouleaux engraînés l'un dans l'autre; à cuire ce suc, pour le condenser & le durcir; à le purifier ensuite, & le rendre aussi blanc qu'on peut le souhaiter. Avant la découverte de l'Amérique, le sucre étoit fort rare en Europe; il falloit tout le faire venir des Provinces maritimes d'Asie, & ordinairement par caravannes & dans de grandes caisses: ce qui redoubloit les dépenses. Nous l'avons aujourd'hui à moins de frais & moins de périls:

rils ; le sucre est devenu une denrée très-commune, & d'un usage presque indispensable. Je remarquerai encore, que lorsqu'on fit la premiere découverte de l'Amérique, on y trouva quelques arts poussés à la perfection. Je parle surtout de ce qui regarde la construction des moulins à sucre & à scie. Il y en avoit de très-ingénieusement exécutés, & dont les Machinistes Européens se seroient fait honneur. On peut dire qu'à la place des sciences qui manquent aux sauvages, la nature les a doüés d'un certain esprit d'invention : & cet esprit, à quelques égards, remplace les sciences mêmes.

VII.

De leur Chymie.

Je viens à la Chymie, qui, suivant tous les bons Auteurs, doit sa naissance aux Arabes. Cependant ils se vantoient eux-mêmes, sans doute par un raffinement d'amour propre, que cette science leur venoit de plus loin, c'est-à-dire, des Egyptiens & des Chinois, & qu'ils n'avoient fait que marcher sur leurs traces. Effectivement, ils y marcherent avec un courage infini, avec une ardeur inexprimable. Témoin le grand nombre d'ouvrages que leurs Médecins & leurs Philosophes ont com-

sés sur cette matiere, & qui sont en-
re plus des amateurs de la Chymie.
rmi les Mahométans, ce furent les
razins ou les Maures d'Afrique, qui
distinguerent le plus. Aussi fermes
ns le travail qu'avides de réussir, ils
se bornoient point, comme la plu-
rt des Artistes modernes, à de sim-
es opérations mutuelles : ils ne se
ntentoient point de décomposer les
ixtes, soit en développant ce qu'ils
t d'actif & de volatil, soit en sépa-
nt ce qu'ils ont d'arsenical & de nui-
le. Ils s'éleverent de plus à cette
iymie sublime, qui s'occupe, dirai je
itilement, de la transmutation des
taux : ils rechercherent le Mercure,
ncipe, qu'on se flatte toûjours de
uver, & que suivant les apparences
ne trouvera jamais, parce qu'il est
p intimément uni aux corps où il
ide. Du moins paroît-il certain que
Mercure a échappé jusqu'ici aux
ins redoublés des curieux; mais leur
gereté, leur précipitation, l'ignorance
la véritable matiere sur laquelle il
ut travailler, ne méritoient pas un
tre sort.

Ol. Borrich. apud Mang. Biblioth. Chym. l. 1.

V. Job. Gerhar. Med. Herm. l. 1.

Quoi qu'il en soit, les Arabes eu-
nt des Chymistes dès le regne d'Al-
ansor. Tel fut Rasis fils de Za-
arie, qu'on surnomma le faiseur d'ex-

périences : tel fut encore Geber, à qu
l'on attribue l'invention de l'alembi
& du bain-marie, que les anciens n
connoissoient point. Au reste, le senti
ment fondamental des Arabes en Chy
mie étoit, que dans tous les corps sim
ples & non composés, il se trouve quel
que chose de sulphureux & d'inflama
ble, un principe phlogistique, lequ
donne à ces corps la vie qui leur e
propre. Aussi paroissent-ils désanimés
&, pour ainsi dire, éteints, quand c
principe vient à leur manquer : témoi
les corps qu'on réduit tous les jours e
chaux ou en verre, & qui par-là perde
leurs principales propriétés. Avicenne
ou Aboli-Abinsceni, avoit écrit fort a
long sur cette matiere : son ouvrag
qui n'a jamais été imprimé, se voyo
en Arabe dans le cabinet du célèb
Jacques Golius à Leyde.

V. Dan. Georg. Morhoff. apud Mang. ubi supra.

Les Maures d'Afrique appellés par l
Chrétiens eux-mêmes, & destinés
venger leurs injures particulieres, se r
pandirent en Espagne vers le milie
du huitiéme siécle. Ils y apporterer
toutes leurs connoissances, la Chym
particulierement. C'est à ces Maur
établis en Espagne, qu'on doit l'inve
tion des liqueurs spiritueuses, & d
essences tirées des végétaux, soit p
le moyen du feu, soit par une simpl

expi

on. Arnauld de Villeneuve, qui
roduisit le premier à Mont-
, rend sur cela justice aux Ara-
n leur doit encore l'invention
a-de-vie, de l'esprit de vin, &
un mot de toutes les boissons
qui sont des especes de feux liqui-
'abord on n'en trouva que dans
boratoires & les boutiques des
aires : à peine même osoit-on en
re l'usage aux malades, de peur
remede ne devint poison. Mais
upté effrénée s'étant emparée de
es tables, on y servit de ces li-
ardentes, par goût & par rafine-
Le Tassoni assûre dans ses Pen-
erses, que les Italiens furent les
rs qui vendirent publiquement de
-vie, après avoir emprunté des
la maniere de la faire. Ils ne se
ient point d'en boire, ajoute le
Tassoni ; mais ils la transpor-
oute en Allemagne, & dans les
ays du Nord. On y faisoit grand
cette liqueur, pour se préserver
eté du froid : on en donnoit auf-
ux qui travailloient dans les mi-
sur-tout dans les mines de vif-

urd'hui, toutes les sciences sont
des vastes Etats où domine le
Je ne sçai si la presse qu'on vient
 d'établir

d'établir à Constantinople ... naître, & si les zélés sectateurs ... homet préféreront les Alcorans imprimés à ceux qu'ils achetent de leurs Talips, ou Ecrivains publics. Quoiqu'il en soit, il n'y a point de Mosquée considérable dans tout l'Empire Ottoman, qui ne renferme dans son parvis ou son enceinte, un Hôpital & un College. L'Hôpital est ouvert à tous les malheureux, de quelque religion qu'ils soient: on ne reçoit dans le College que de jeunes Mahométans qui y apprennent à lire, à écrire, & à interprêter la Loi du grand Prophete: leur éducation ne va pas plus loin. Cependant quelques uns d'entr'eux s'appliquent à la poësie, & l'on assure qu'il leur échappe des traits d'une beauté, d'une force qui enleve & remue toute l'ame. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils ne composent jamais de vers sur des matieres qui regardent l'amour, à moins que par une espece d'avant-goût, ils ne veuillent louer les femmes qu'ils esperent un jour de voir dans le Paradis, & dont la beauté, l'esprit, les agrémens ne seront mêlés d'aucun caprice ni d'aucun défaut.

On peut encore ajouter, que quoique les fils des Sultans soient élevés dans la mollesse, au milieu des délices & de l'oisiveté du serrail; on leur choisit pourtant

tant des Précepteurs qui ſont d'ordinaire les plus ſçavans hommes du pays, & qu'on nomme *Ogyas*. Ces Précepteurs vivent dans la ſuite avec beaucoup d'éclat, & reçoivent du Sultan autrefois leur diſciple, des honneurs & des diſtinctions qu'il refuſe au grand-Viſir, au Caïmacan & aux Cadileſquers. Un Ambaſſadeur de France, qui avoit réſidé fort long-tems à la porte, remarque dans ſes Mémoires, que les Turcs ont ſouvent à la bouche ces mots qu'ils attribuent à Soliman, un de leurs plus judicieux Monarques: *Dieu donne l'ame toute brute à l'homme, & le Précepteur la polit & la perfectionne.*

De Breve Voyages du Levan

CHAPITRE XLII.

I. *Idée générale de la Scholaſtique.* II. *De Saint Jean de Damas.* III. *De la Théologie des premiers ſiecles de l'Egliſe.* IV. *Diviſion de la Scholaſtique en trois âges.* V. *Du premier & du ſecond.* VI. *Des coups qui furent portés à Ariſtote.* VII. *Du rétabliſſement de ſa réputation & de ſa doctrine.*

I.

QUand on a une fois goûté la Philoſophie moderne, il eſt aſſez diffici-

Idée générale de la

 le

Scholastique. le de s'apprivoiser avec celle d[e]
lastiques. Tout y respire la rud[e]
barbarie. Les questions les plus
tés & les plus inutiles, celles [q]
n'auroit jamais dû s'aviser, sont [e]
lées les unes sur les autres : &
l'expression répare le fond des
elle y ajoute un nouveau défa[u]
par sa tristesse & son obscurité.
Fleuri, Disc. 5. sur l'Hist. Eccles. ble qu'on s'étoit donné le m[ot]
parler un langage inintelligible
ensevelir la raison sous une m[asse]
d'argumens subtils, captieux,
exposés sous la même forme sy[llogisti]
que. La peine d'un voyageur
verse des campagnes arides & [...]
n'est pas plus grande que celle
prit raisonnable, qui est oblig[é]
voir de se donner aux Schola[stiques]
de lire ou les vingt & un volum[es]
lio d'Albert le Grand, ou les d[...]
Jean Scot, ou les dix-sept at[...]
H. Grot. in Præf. Tract. de Jure Belli & Pacis. St. Thomas d'Aquin. Cependa[nt]
ques Auteurs ont crû que cet[...]
re, à qui auroit le courage de
prendre, pourroit être utile à
égards : & même le judicieux [Leib]
nitz n'a point craint de dire qu[e]
De Arist. recent. reconciliab. l'or caché sous tout ce fumie[r]
cole ; *aurum latere in stercore*
lasticæ barbariei. Mais peut-[être]
droit-il trop de soins & trop d[e]

pour l'en tirer. On abandonne une mite, quand la peine d'y fouiller surpasse le profit qu'on en espere.

II.

Après ce court jugement, je viens à l'Histoire même de la scholastique. Elle doit sa naissance à Saint Jean de Damas. Ce grand-homme, qui vivoit dans le VIII. siécle, fut principalement recommandable par la variété de sa doctrine, & par le zele sensé qu'il témoigna contre les Hérétiques de son tems, sur-tout contre les Iconoclastes, qui en brisant les images, *ôtoient*, suivant l'expression du Connétable de Montmorenci, *l'ancien retenail du commun peuple en la piété*. Quoique Saint Jean de Damas fut né Chrétien, & que toute sa vie ait fait voir qu'il ne se contentoit pas de l'être de nom; cependant diverses circonstances le contraignirent de s'arrêter assez long-tems parmi les Arabes & les Sarrazins. Il s'acquit même une grande considération auprès du Caliphe de Damas, qui lui confioit toutes ses vûes & tous ses projets. Mais enfin, las de demeurer dans des lieux où le turban insultoit à la Croix, ayant même senti que plusieurs le haïssoient à cause de sa religion, & que tôt ou tard il succomberoit sous leurs

De S. Jean de Damas.

Lettres de Pasq. 4. livre.

calomnies, il quitta le monde & se retira dans le Monastere de Saint Sabas à Jerusalem. Là, délivré de tous soins inutiles & rendu à lui-même, il travailla à un Abrégé fort exact de la Dialectique & de la morale d'Aristote, dont il se servit ensuite, pour composer ses quatre Livres de la Foi Orthodoxe. Cet Ouvrage, & quelques autres traduits en Latin par le fameux Jacques de Billy Abbé de Saint Michel en l'Erm, font connoître que Saint Jean de Damas étoit un grand Dialecticien, & qu'il sçavoit la maniere de traiter avec ordre les principaux points de la Théologie. Une chose seulement paroît l'embarrasser, (& il en sentoit trop la difficulté pour ne point l'être ;) c'étoit d'accorder les vérités naturelles avec les vérités révélées, ce que la raison enseigne avec ce que la Foi commande. On sçait qu'elles ne sont que trop souvent en divorce l'une & l'autre, & qu'il n'est pas aisé de les réconcilier. Le moyen qu'employoit pour cela Saint Jean de Damas, consistoit à établir deux choses : l'une, que Dieu a la puissance &, pour tout dire, l'adresse de laisser subsister avec les principes naturels, & la vérité des mysteres, & la certitude des miracles ; l'autre, qu'il n'est pas donné aux hommes d'appercevoir cette liaison, liaison cependant qu'ils ne doivent pas révo-

[redacted]

révoquer en doute, parce qu'elle échape à des yeux aussi foibles que les leurs.

Le Cardinal Bellarmin, dans sa liste raisonnée des Auteurs Ecclésiastiques, reconnoît que pour manier les sujets de Théologie, St. Jean de Damas a non-seulement surpassé tous ceux qui l'avoient précédé, mais qu'il a encore ouvert une infinité de routes à ceux qui l'ont suivi. M. Arnauld ajoute que les Grecs le regardent avec le même respect que nous regardons Saint Thomas, & qu'ils suivent ses décisions préférablement à celles de tous les autres Peres de l'Eglise. Le Ministre Claude est en cela de même avis que M. Arnauld. Ces deux grands Adversaires ne se sont peut-être rencontrés que cette seule fois.

Perpétuité de la foi défend. t. 1. l. 2.

Rép. à la perpétuité défend. l. 3.

III.

C'est donc aux quatre Livres de la Foi Orthodoxe que se doivent rappeller les commencemens de la Scholastique, de cette méthode contentieuse & embarrassée qui a gagné la Philosophie & la Théologie. Avant Saint Jean de Damas, on se contentoit de lire immédiatement l'Ecriture, pour y puiser les grands principes de la Religion & de la morale. Il n'y avoit point alors, & il ne devoit point y avoir d'autre Théo-

De la Théologie des premiers siecles de l'Eglise. V. Laun. de variâ Aristot. fortunâ.

logie. Les Evêques, les Prêtres, soigneux de défendre l'Eglise & contre les railleries des Payens, & contre les artifices des Hérétiques, ne songeoient point à entrer dans des détails superflus, & qui attisent l'orgueil, en éteignant la piété. « S'ils écrivoient, re« marque Saint Augustin, ce n'étoit que « pour le besoin d'écrire, & nullement « pour remuer des questions vaines & « subtiles. » Aristote étoit banni de toutes les Ecoles Chrétiennes, & la Foi plus agissante que curieuse, dédaignoit l'appui fragile du syllogisme.

Eufeb. Præpar. Evang. l. 15.

Saint Jean de Damas crut relever la Religion, en l'expliquant suivant les princicipes de la Philosophie : il entra dans un détail circonstancié des mysteres, sans se ressouvenir que la vraie maniere de les proposer est de se servir des expressions les plus générales, & qui, sans affoiblir le dogme, l'étendent considérablement, & mettent toutes les communions Chrétiennes en état de se réunir : il voulut examiner où il ne s'agissoit que de se soumettre, & raisonner où il ne s'agissoit que de croire. C'est là ce que le fameux Cardinal du Perron appelloit la seconde Méthode de Théologie. Elle fut principalement en vogue, lorsque les études commencerent à se renouveller dans l'Occident, & que

Traité de l'Euchar. l. 3. ch. 10.

que la paix & la tranquillité rendirent heureusement les Monasteres & les Eglises Cathédrales des azyles moins exposés de vertu. On fit alors de nouveaux efforts, on s'aguerrit à la dispute : mais ce qui diminua le mérite de la plupart de ces efforts, c'est qu'on aima mieux puiser dans des ruisseaux écartés, que dans la source même. Bientôt on oublia ce qu'avoit dit Tertullien dans son Livre des Prescriptions, (& on l'oublia sans retour) qu'il n'est point permis de rien inventer, ni même de rien chercher après l'Evangile.

Par-là s'établit un nouveau Corps de doctrine, où l'on s'attachoit moins aux articles formellement révélés, qu'à des questions sur des articles de pure curiosité. Ces questions, par exemple, étoient de sçavoir comment le corps de Jesus-Christ est placé dans la gloire à la droite du pere; s'il est assis, ou debout : si Saint Paul fut ravi avec son corps au troisiéme Ciel : quelle est la structure intérieure du Paradis : si les vêtemens avec lesquels Jesus-Christ se montra à ses Apôtres après sa résurrection, étoient véritables ou apparens : s'il monta au Ciel avec ces mêmes vêtemens, & ce qu'ils sont devenus; s'ils subsistent encore aujourd'hui : si le corps de Jesus-Christ est nud ou habillé dans l'Eucharistie, &c.

Quand ôtera-t-on du Chriſtianiſme l'acceſſoire, le frivole, que les hommes y ont introduit?

IV.

Diviſion de la Scholaſtique en trois Ages.

La Scholaſtique, quoique née dans le VIII. ſiécle, fut long-tems à ſe perfectionner. Je diſtingue trois âges par où elle paſſa, ſans compter les ſecours que lui prêterent les Arabes, trop remplis de la doctrine d'Ariſtote,& qui propoſoient ſur le texte de l'Alcoran les mêmes queſtions à peu près que les Chrétiens ont propoſées depuis ſur celui de l'Ecriture. Le premier âge de la Schoſtatique commence à Lanfranc Archevêque de Cantorberi & Primat d'Angleterre, & ſe termine à Albert le Grand, Directeur des études de Saint Thomas : c'eſt-à-dire qu'il dura depuis l'an de Jeſus-Chriſt 1070. juſqu'à la fin du douziéme ſiécle. Le ſecond renferme tout l'eſpace écoulé depuis Albert le Grand juſqu'à Durand de Saint Porcien Evêque de Meaux, qui mourut l'an 1333 ; & le dernier enfin, tout celui écoulé depuis Durand juſqu'à Gabriël Biel Chanoine Régulier mort en 1495.

Les Théologiens les plus connus du premier age de la Scholaſtique ſont Lanfranc élevé dans l'Abbaye du Bec, Saint-Anſelme, Pierre Lombard, Robert Pu

lus, Pierre de Poitiers, Hugues de Saint Victor, Raimond de Pennafort, Guillaume de Paris. Il ne paroît pas que tous ces Théologiens eussent un grand fonds d'habileté, ni un discernement bien exquis. « Mais peut-être, comme le « remarque ingénieusement Grotius, « étoit-ce moins leur faute que celle du « tems où ils vivoient. Tems déplora- « ble! On n'avoit pas même assez de « lumieres, pour sentir la grandeur de « son mal. J'ajouterai que tous ces Théologiens, loin d'étudier l'Ecriture & les Peres dans les sources, se contentoient de lambeaux & d'extraits informes, qu'ils se communiquoient les uns aux autres. Mais il en arrivoit deux inconvéniens, assez ordinaires à ceux qui ne consultent point les Originaux. Le premier, que la plupart de ces extraits se trouvoient contraires au sens même des Auteurs dont on les supposoit tirés : le second, que chacun les tournoit à sa maniere, pour donner par de grands noms, plus de relief à ses propres pensées. Je ne parlerai point de la barbarie du langage; c'est le défaut de tous les Scholastiques, défaut qui les rend tristes, insipides, ennuyeux jusqu'au dégoût.

Ubi sup.

Dans le second âge parurent Albert le Grand & St. Thomas d'Aquin de l'Ordre

dre

dre des Freres Prêcheurs, Alexandre de Hales & Jean Scot de celui des Freres Mineurs. Et comme les Religieux de ces deux Ordres étoient très-puissans & très-considérés dans les Universités, qu'ils y enseignoient la Théologie avec plus de réputation & d'éclat que les Séculiers qui s'appliquoient davantage au Droit Civil & au Droit Canonique, leurs opinions s'y établirent aussi en peu de tems : ce qui forma deux partis dans les Ecoles. Les uns suivoient Saint Thomas, & les autres le subtil Scot.

Peu après il s'éleva un troisiéme Parti, qui fier dans sa dispute, & renouvellant la méthode des Nominaux, combattit sans ménagement les Philosophes & les Théologiens Réalistes. Guillaume Ockam devint un des principaux Chefs de ce parti. En même-tems Raimond Lulle proposa avec affectation une méthode singuliere de raisonner : mais elle étoit si obscure, si compliquée, si remplie d'épines, qu'elle n'eut presque point de sectateurs.

Durand de Saint Porcien, qui avant que d'occuper le Siége de Meaux, avoit été Maître du sacré Palais à Rome, fut le premier qui, sans s'assujettir aux principes des Nominaux ni à ceux des Réalistes, emprunta des uns & des autres les sentimens qu'il jugea les plus raisonnables

nables, les plus propres à exercer les esprits; & il y en ajouta de nouveaux. Depuis lui, les Théologiens du III. Age de la Scholastique se donnerent plus de liberté & se firent des systêmes particuliers. Mais qu'il me soit permis de le dire, tous ces systêmes sont tombés & personne ne les lit aujourd'hui, à moins que ce ne soit dans quelques Cloitres & quelques Maisons Religïeuses, par une aveugle prévention pour les Auteurs qui étoient du même Ordre. On peut porter un jugement presque semblable de tous les Ouvrages de Théologie composés dans le XVI. siécle, soit par des Catholiques, soit par des Protestans. Ils ne sont plus d'aucun usage : tout leur mérite est usé.

Lanfranc avoit fondé à l'Abbaye du Bec une Ecole de piété plutôt que de science, de laquelle sortirent plusieurs Prélats dont le mérite supérieur enrichit la France & l'Angleterre. Mais à l'égard de ceux qui, pleins d'imprudence, voulurent marier la Théologie avec la Philosophie, ils tomberent dans une infinité d'erreurs, quelques-unes pourtant si subtiles qu'on les méconnut d'abord. C'est ce que Saint Bernard a si judicieusement remarqué, accusant sur tout ces premiers Scholastiques de deux choses : l'une, d'avoir relevé les anciens Philosophes

pnes par des louanges excessives, afin de rabaisser par une espece de contre-coup les Docteurs de l'Eglise : l'autre, de s'ê-tr[illegible] embarrassés dans je ne sçai quel la-b[illegible]nthe de formes, & de formalités; d[illegible]voir dit, par exemple, que la Divinité est proprement l'essence de Dieu, mais que les trois personnes de la Trinité ne sont que des formes appartenantes à cette essence. Pierr[illegible] Lombard, Evêque de Paris, quoiq[illegible]lus circonspect que tous les autres, [illegible] laissa pas lui-même de faire un gran[illegible]ombre de fausses démarches. Mais e[illegible] quoi on trouve qu'il a réussi, c'est qu[illegible]e rapporte rien, sans l'appuyer de que[illegible]s passages des Peres de l'Eglise. Il fait céder sagement à leur autorité, celle des anciens Philosophes.

Les nouveaux Scholastiques (j'appelle ainsi ceux du second & du troisiéme Age) doivent leur origine à Saint Thomas; esprit véritablement sublime, mais qui n'avoit qu'une méthode très-confuse & très-embrouillée : car on s'apperçoit qu'il manque à ce qu'elle a de plus essentiel, je veux dire, qu'il ne définit rien. Comme lui & ses principaux Disciples avoient pour but d'enseigner dans les Ecoles, ils s'appliquerent à résoudre une infinité de questions, les unes utiles & sensées, les autres trop bizarres & faites sur je ne sçai quelles suppositions

capri

caprice, mais toutes cependant destinées à éclaircir les vérités spéculatives. Ils crurent que pour se fortifier en secret & se munir contre les artifices des Sectaires, il falloit nécessairement examiner toutes les subtilités que la Dialectique peut fournir. Mais ce principe porté trop loin (qu'il étoit facile de s'y tromper !) dégénéra en un amas monstrueux de sophismes & de conséquences qui ne dérivoient d'aucun principe, de propositions toutes plus ridicules les unes que les autres. On vint bientôt à ne disputer que sur ses propres chimeres, quelquefois même à ne plus s'entendre. Les clameurs succédoient aux raisonnemens, si pourtant on avoit commencé de raisonner.

Du Peron, ut supra l. 4 ch. 20.

Melchio Can. de Locis Theol. l. 9

Un autre mal encore, c'est que cette Théologie de pur raisonnement fit disparoître l'aplication qu'on devoit aux études positives. On négligea de lire l'Ecriture Sainte : & ce que l'ignorance avoit commencé, devint par le progrès de cette ignorance même, un nouveau principe de conduite. A peine l'Histoire Ecclésiastique étoit-elle connue & effleurée. On mettoit les raisonnemens à la place des faits, sans songer que les faits sont décisifs, & les raisonnemens toujours contestés. Ainsi la tradition ne coula point pendant plusieurs siécles,

Pet. Card de Alliaco apud Laun c. 10.

Nicol Clemang. apud eund

Mais ces siécles eurent l'avantage de faire passer la Religion par les épines & les subtilités de la Dialectique. On crut la comprendre mieux ; & on ne fit que s'assûrer qu'elle est incompréhensible, mais toujours solide & toujours victorieuse, à quelque épreuve qu'on la mette. Saint Anselme, quoiqu'à l'âge de 76 ans, demandoit encore un petit délai, afin de mettre la derniere main aux questions importantes qu'il avoit ébauchées. Est-ce que la vie seroit trop courte, pour rassembler tout ce qu'il faut croire? Ou plutôt, ne voudroit-on pas nous rendre crédules à pure perte?

Thom. Barthol. de legend. libris, Dissert. 6.

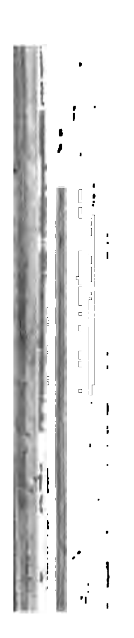
V.

Du premier & du second.

Quoique les nouveaux Scholastiques suivent de près les anciens ou ceux du premier Age, il faut cependant avouer que leurs allures sont bien différentes. Ce changement, quoique sourd & imperceptible, arriva vers la fin du XII. siécle. Saint Thomas qui voulut suivre la trace des premiers Scholastiques, ne suivit point leur méthode. Celle qu'il s'appropria par un heureux instinct, lui fut particuliere: & il la tira vraisemblablement des Arabes. Pour démêler ce point d'Histoire, je ferai les deux remarques suivantes. 1°. Quand Saint

Thomas

'homas vint au monde, il y avoit à
eine cent cinquante ans qu'on recom-
ençoit à étudier dans l'Occident ; &
y avoit au contraire plus de quatre cens
s que les Arabes étudioient avec tout
succès possible. Le bonheur qui les
ccompagna si long-tems, soit à la guer-
, soit pendant la paix, servit à porter
ur goût & leur génie dans toute l'Eu-
pe : & comme ils n'avoient cherché
Philosophie que dans les Ouvrages
'Aristote, les Chrétiens aussi se con-
nterent de l'y chercher par une servi-
imitation, & sans s'embarrasser de
éloquence, ni des belles-lettres. Il
mbloit que tout s'accordât pour réveil-
r une Philosophie, qui méritoit d'au-
nt plus d'être oubliée, qu'elle tenoit
esprit humain dans une étroite servi-
de. 2°. La plûpart des Ouvrages Grecs
oient été traduits en Arabe : ce qui
ndoit les textes originaux fort rares.
'ailleurs personne n'étoit capable d'en-
ndre ces textes qui pourrissoient dans
bscurité des Bibliotheques, elles-mê-
es assez rares & conservées avec peu
soin. On sçait que l'étude de la Lan-
ie Grecque, que l'ignorance, la bar-
rie avoient presque éteinte en Euro-
, ne s'y rétablit que dans le XV.
cle. Il fallut donc une seconde fois
duire Aristote d'Arabe en Latin ; &
les



pendant elle fut autorisée par
publics, & on la suivit dans
les jusqu'à la renaissance des L
Savans se mirent alors à porté
dre Aristote dans sa Langue
& de le confronter, pour ains
ses plus anciens Interprêtes. C
losophe, quelque habile qu'il
toûjours beaucoup de choses
Je le trouve heureux, quand
nonce point à sa succession.

Je conclurrai de tout ceci,
fût point par hasard, encore
inclination & par goût, que
tiens prirent la teinture de l
Arabes. Une dure nécessité le
gnit. Quand on veut étudier,
suivre les méthodes qu'on t
blies, & parler le langage d
tres. Celui des Arabes étoit

·eusement la Nature est avare,
ıe qu'on ne peut le dire, de
d'esprits. A peine en mon-
deux ou trois dans chaque sié-

Charlemagne, aucun de nos
ɔit songé à faire des amas de
a gloire en étoit dûe à Saint
ıais voici à quelle occasion.
ıremier voyage qu'il fit en O-
lui parla d'un Prince Arabe
t traduire en sa Langue tous les
Livres de Philosophie, qu'il
encontrer. Cet exemple frap-
i, susceptible de tout ce qui
:lque air de vertu; & étant de
France, il employa de gran-
nes d'argent à faire copier les
:critures, & les Ouvrages des
i languissoient dans différentes
, ignorés de ceux-mêmes qui
'oient. Il choisit ensuite un lieu
Trésor de la Sainte Chapelle,
ıferma tous ces exemplaires,
nission aux curieux de les venir
·, & d'en extraire les plus beaux

VI.

ues-uns pourroient ici m'objec- Des coups
ue rapporte l'Historien de Phi- qui furent
lippe-

portés à Aristote. V. Launs c. 4. & 5.

lippe-Auguste : « Que ce Prince ayant « sçû qu'on répandoit à Paris une doc« trine aussi nouvelle que dangereuse « sous le nom d'Aristote, & à l'occa« sion de quelques Ecrits qui avoient « été envoyés de Constantinople, appel« la tous les Evêques qui suivoient opi« niâtrement sa Cour, & leur ordonna « de condamner cette doctrine » : ce qu'ils firent en 1209, sous peine d'excommunication. Le Prince y ajouta la crainte de quelques châtimens plus sérieux. Les mêmes défenses furent renouvellées six ans après, par le Cardinal de Saint-Etienne nommé Légat du Pape en France, & chargé particuliérement de veiller sur l'Université de Paris, laquelle avoit commencé à se former dans le siécle précédent. Mais comme plusieurs lui remontrerent que la Dialectique de Saint Augustin qu'on enseignoit alors dans toutes les Ecoles, ne suffisoit point à l'instruction de la jeunesse, il permit d'enseigner à sa place celle d'Aristote, *si cependant*, ajoutoit-il, *on pouvoit la recouvrer*. En 1231 Grégoire IX. ayant été informé que les Maures d'Afrique & d'Espagne faisoient couler en Italie les Commentaires d'Averroës, les proscrivit absolument & sans retour. Pour la Physique & la Métaphysique d'Aristote, que ses Commen-

men-

ataires expliquoient, il en interdit la
:ure, mais ſeulement juſqu'à ce qu'on
eut nettoyées de toutes les erreurs
: y étoient répandues. Enfin, 34 ans
:ès, le Cardinal de Sainte-Cecile étant
Li Légat en France, ôta cette dernie-
clauſe & bannit ſans réſerve tous les
vrages du Philoſophe Grec, & com-
e inutiles à des Chrétiens, & comme
poſés à l'Ecriture Sainte.
Cela bien entendu, on demande de
el front Albert le Grand & Saint
homas, qui fleurirent dans le treizié-
e ſiécle, oſerent travailler ſur Ariſto-
& publier les Commentaires qu'ils
'oient faits. Leur conduite ne marque-
elle point peu de reſpect pour les déci-
ns du Pape, & des deux Cardinaux dé-
ıtés en France? A cela répondent les
pologiſtes de Saint Thomas, (car Al-
rt le Grand leur tient moins au cœur,
ils l'abandonneroient volontiers;) à
la, dis-je, répondent ces Apologiſtes,
l'il y a grande apparence que le Saint
'oit obtenu quelque permiſſion, d'au-
nt plus flatteuſe qu'elle devoit être
oins commune, de donner à ſes études
ıe libre étendue: & par-là même il ne
aignit point de ſe ſouſtraire à des or-
es trop vagues pour l'arrêter en che-
in. A mon égard, je croirois plutôt
ıe ne s'agiſſant point du fond de la
Reli-

l'Arabe, à celle qui pouvoient
diatement venir du Grec. Am
la raiſon de cette préférence ſe
tribuer à l'eſtime exagérée qu'
pour les Arabes. Tout ce qui ſ
leurs mains, ſembloit acquérir
veau degré de perfection. Le
étoit pour eux. D'ailleurs, il n
alors ſuivant la remarque du (
de Beſſarion, que quelques m
détachés d'Ariſtote qui euſſent
la Langue Grecque dans la La
qui n'étoit pas fort important,
propre à piquer la curioſité. Po
duction que l'illuſtre Boëce av
dans le IV. ſiécle, ſans doute
s'étoit perdue & évanouie, au
des guerres ſanglantes & des rév
que l'Italie avoit ſouffertes.

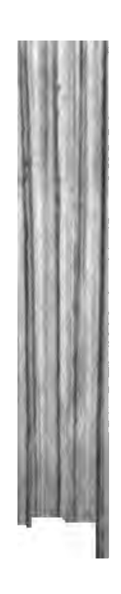
e Saint Etienne & de Sainte Ce-
eſt juſte de marquer préſente-
ar quel retour de bonheur, ſa ré-
›n s'y établit. On trouvera-là une
ſenſible de l'incertitude, & de
rrerie des jugemens humains. Il
oint d'opinion, quelque ridicu-
:lque abſurde qu'elle ſoit, qui ne
eſpérer de devenir l'opinion do-
:e : comme en revanche, il n'y en
de ſi raiſonnable, de laquelle on
ſe dire que les hommes ne la ſui-
amais.

366. les Cardinaux de Saint Marc Laun. ubi
Saint Martin vinrent à Paris, de ſup. à c. 10.
d'Urbain V. pour réformer l'U-
:é de cette Ville. Après pluſieurs
ences ſecrettes & publiques, on
utes les cenſures qui avoient été
ées contre la doctrine d'Ariſtote.
plus : on approuva ſes Ouvrages,
ermit de les lire ſans aucune reſ-
1. Ainſi commença de s'affermir
ité du Philoſophe Grec : & je ne
quel enchantement, tous les eſ-
: tournerent de ſon côté. Il ſuf-
que quelque dogme portât ſon
on y ſouſcrivoit ſans réſiſtance,
ſe donner le loiſir de l'exami-
amais la Vérité elle-même n'a
un ſi beau privilége. On parvint
uſqu'à croire qu'on ne pouvoit

penser que d'après Aristote, ni m
trer de l'esprit qu'autant qu'on l'e
pruntoit de ses Ouvrages ; qu'il
avoit d'autre Physique que celle q
avoit enseignée ; en un mot, qu'il é
inutile de recourir à l'expérience &
consulter la Nature en elle-même.
Cour de Rome, quoique si attentiv
repousser l'erreur, confirmoit par
exemple toute cette conduite ; & m
me elle fit dépendre de l'autorité d'
ristote, une grande partie de preu
de la Religion. C'est ce que remarc
judicieusement l'Historien du Conc
de Trente. *Senza Aristotele*, dit-il a
sa franchise ordinaire, *non haverem
molti articoli di fede.* Je pourrois
cueillir ici les témoignages de plusie
Papes, qui ont extrêmement favoris
doctrine du Lycée. Le plus considé
ble est celui de Nicolas V, qui do
ses ordres pour faire traduire tous
Ouvrages d'Aristote. On peut juger q
étoit là-dessus son empressement, p
qu'il chargea le Cardinal Bessarion de
voir sur les manuscrits du Vatican to
la Métaphysique de ce Philosophe.
autres Traducteurs étoient de la mê
force.

Laun.c.11. En 1452, le Cardinal d'Estoute
fut nommé de l'ordre exprès de C
les VII, pour corriger quelques abus
s'éto

oient glissés dans l'Université de Pa-
, & pour y réveiller l'amour des
ences. Ce Cardinal régla d'abord le
nbre & les appointemens des Pro-
eurs : il les excita à vivre d'une ma-
e uniforme, autant que leur âge &
soins domestiques le pouvoient per-
tre. Il rendit ensuite une Ordonnan-
qui enjoignoit à tous les Etudians
'exercer sur la Philosophie d'Aristo-
& de se provoquer mutuellement à
ispute. Dès ce tems-là, on ne pou-
: prétendre au degré de Maître-ès-
s, qu'on n'eût été interrogé sur cet-
nême Philosophie. Tout cela, si je
e dire, naturalisoit Aristote dans les
les de Théologie. Quelques-uns mê-
avancerent dans des Theses impri-
es, que sans lui, la Religion auroit
nqué de ses principaux éclaircisse-
ns. Ce n'est point qu'il ne s'élevât
ems en tems des esprits plus fins &
s déliés, qui s'opposoient au cours ra-
e de l'erreur. Mais faute de raisons
r les convaincre, on imploroit l'au-
té du Magistrat, qui maintenoit sans
e examen ce qu'il trouvoit établi.
le fut la disgrace de Pierre Ramus.
voit composé avec une liberté ma-
e deux Ouvrages, dont le plus con-
able étoit intitulé : *Censure d'Aris-*
Aussi-tôt se remuerent tous les vieux
N 2 Doct.



fut portée jusqu'aux pieds d
près plusieurs contestations
ment de Paris supprima ses (
autorisa ceux d'Aristote. (
encore à Ramus d'enseigner
doctrine, & sur-tout d'use
sances & d'invectives contre
de l'Antiquité. Cet Arrêt d
fut un nouveau trophée, qu
à l'ignorance.

En 1601. l'Université fit c
Réglemens, par rapport à la
Arts. Elle fixa le Cours de
à deux années consécutive
premiere, on devoit étudier
que & la Morale d'Aristo
seconde, on devoit étudier
& sa Métaphysique. Cet us
encore, pour la plus grande
votions cependant qu'aucu
vie n'est plus mal employé,

an Bitaud composa des Theses fort sa-
ntes, mais injurieuses à la mémoire
Aristote ; & il étoit prêt de les sou-
nir sous la Présidence d'Antoine de
illon. Pour un plus grand éclat, ils
étoient l'un & l'autre associés Etien-
: de Claves, adroit Chymiste, qui
:voit montrer par plusieurs expérien-
:s qu'Aristote n'étoit qu'un aveugle en
atiere de Physique. Ces Theses cau-
rent de grands mouvemens dans tous
s esprits. L'Université assemblée en
orps, les censura le 11 de Septembre
524. Cette censure fut suivie d'un Ar-
t du Parlement, qui ordonna que les
'heses de Bitaud seroient lacérées dans
Greffe de la Cour. On avoit mêlé
Religion dans toute cette procédure,
ns doute pour noircir davantage ceux
u'on poursuivoit. Il est étrange com-
ien on abuse de ce prétexte. Monsieur
e Launoi, Docteur en Théologie, rap-
orte exactement tout ce qui regarde
affaire de Bitaud. Ses Theses, quoi-
ue plus raisonnables que toutes celles
l'on proposoit alors, contiennent en-
re bien du galimatias. Une chose à
marquer, c'est l'accord qu'on y fait de
Physique & de la Chymie. Aux qua-
: élemens des Péripatéticiens, on subs-
ue les cinq principes des Chymistes,
ois actifs, l'esprit, l'huile & le sel,

N 3 &

& deux passifs, l'eau & la terre : & on promet par leur moyen de rendre raison de tout le méchanisme de la Nature, de tout ce qui regarde la composition des corps.

Jusqu'ici Aristote avoit triomphé : lui & la raison passoient pour la même chose. Mais enfin sa réputation commença à décheoir par les attaques réitérées de Gassendi, de Descartes, & des autres grands Philosophes qui parurent depuis le milieu du XVII. siécle. Il sembloit que sous eux, l'esprit humain alloit prendre une nouvelle vie, & une nouvelle forme. Le vrai, rendu plus commun & plus sensible, venoit comme de lui-même s'offrir à tous les yeux, & on ne pouvoit le méconnoître sans se faire une sorte de violence. Ce n'est point que l'ancienne doctrine n'ait encore des asyles assûrés, & impénétrables à la lumiere. *Sera enim*, dit Symmaque, *& contumeliosa est emendatio senectutis*. Dans ces asyles, toute la vie se consume à disputer, & à crier l'un contre l'autre. Là, on couronne, non celui qui pense le mieux, mais celui qui parle le plus. Là, sont admises toute Langue, toute Tribu, toute Nation. Elles y trouvent des appuis & des protecteurs. La victoire s'y mesure au ton de la voix, aux manieres pressantes, aux injures même. Le

Epist. l. 10.

Peliss. de la Toler. des Relig.

grand point est de ne demeurer jamais court, & plutôt que d'avouer qu'on s'est mépris, de recourir aux distinctions les plus subtiles & aux argumens les plus entortillés. *Nihil tam verentur, quam ne dubitare aliqua de re videantur.* Je le demande avec douleur : un demi-siécle n'est-il pas suffisant pour mettre tout le monde à portée de suivre la raison ! Faut-il que, par un esprit rebelle & opiniâtre, on se refuse à sa clarté ? Cicer. l. 1. de Nat. Deor.

CHAPITRE XLIII.

I. *Que les Scholastiques n'ont point sû faire un juste accord de la Philosophie & de la Théologie.* II. *Origine du titre de Scholastique.* III. *Des premiers Scholastiques.* IV. *De leurs erreurs & de leurs subtilités.* V. *Des condamnations qu'elles essuyerent.* VI. *Des nouveaux Scholastiques.* VII. *De Saint Bonaventure, de Saint Thomas, & de Scot.* VIII. *Des disputes sans fin qui agiterent les Ecoles, jusqu'à la renaissance des bonnes Etudes.*

I.

LA Philosophie & la Théologie ont leurs intérêts & leurs droits séparés : elles Que les Scholastiques n'ont



gie.

tre les connoissances qui d
la lumiere naturelle. Ce pre
absolument nécessaire : & S
tin applaudit à ceux qui l'c
leur jeunesse, & qui ont f
ce qui est essentiel & indisp
les vérités philosophiques, c
ne l'est point. En effet, l'h
être conduit par degrés : or
dès qu'on presse trop sa
comment aura-t-il une vérit
sion d'esprit, s'il n'a aupar
toutes ses forces, s'il n'a
lui-même combien son int
courte, chancelante, borné
rête la Philosophie, c'est-là
que la Théologie commen
tein de Dieu en nous parlan
doute de suppléer à la foib
connoissances qui ne répon
nos besoins, qui même n
jamais fidé. Tout ce que

clarté qui vienne d'en-haut.

Depuis l'origine du Christianisme, ceux qui ont entrepris de le défendre ou de l'éclaircir, se sont toujours attachés à la Philosophie dominante, & n'ont point dédaigné les différentes preuves qu'elle leur fournissoit. Les premiers Peres de l'Eglise firent choix de Platon comme de l'Auteur le plus sublime & le plus délié qui eût paru dans la Grece. Les Scholastiques, ainsi que je viens de le montrer, ont suivi les traces d'Aristote : & depuis la renaissance des bonnes études, c'est Descartes qui, malgré d'innombrables contradictions, a eu la préférence. Je n'ose décider auquel de ces trois partis l'avantage appartient. Ils ont eu chacun leurs approbateurs. Je dirai seulement que Platon a rendu le Christianisme trop abstrait & trop métaphysique ; qu'Aristote l'a rendu trop épineux & trop discoureur ; enfin que Descartes, en tâchant de l'amener à sa premiere simplicité, a affoibli quelques-unes de ses preuves. Il y a du danger à vouloir que la Religion soit trop peu mystérieuse. J'ai ici en vûe M. Locke, le fameux Toland, & quelques autres Anglois, dont les Ecrits sont assez connus.

II.

Origine du titre de Scolasti-que. Baillet, Jugement des Sav. t. I.

Pour revenir à mon sujet, je r
querai que le titre de Scholasti
donna d'abord par une rare distin
Il servit à désigner une haute éloq
ou des talens supérieurs, ou une
connoissance du Droit des nations
après le neuviéme siécle, & sous
conde race de nos Rois, ceux q
porté ce titre, ne l'ont pris que c
la marque de l'emploi qu'ils exer
dans leurs Eglises. En effet, le S
stique étoit chargé d'enseigner le
gues, les Humanités, & généra
tout ce qui est compris sous le n
Belles-Lettres. Chaque Cathéd
avoit un : & l'Evêque chargeoit à
Théologal d'expliquer l'Ecriture
te, & de résoudre les principale
cultés qui regardent la Jurisprude
nonique, devenuë très-obscure &
embarrassante par une infinité de
Décrétales, de Constitutions nou
& dérogeant les unes aux autres,
penses qu'il étoit criminel d'ac
Dans presque toutes les Eglises de
ce, il y avoit un Scholastique & un
logal, dont les fonctions étoient
guées. Mais l'Université de Paris
nant plus illustre de jour en jou

Mabill. Traité des étud. Monastiq. 2. part.

pour me servir de l'expression d'Alexandre IV, étant regardée comme l'Arbre de vie dans le Paradis terrestre, ou comme la lampe allumée dans la maison du Seigneur, toutes les Ecoles particulieres s'éteignirent. Chacun vint puiser à la source même des Sciences, d'où elles se répandoient non-seulement dans le Royaume, mais encore par toutes les nations de l'Europe, qui n'avoient qu'un cri d'admiration. (*)

Dans la suite, on n'appella plus Scholastique, que ce genre de Théologie qui discute les principales vérités de la Religion par le secours du raisonnement, ou, comme s'explique le Cardinal du Perron, *par la forme & les organes de la Dialectique & de la Métaphysique.* Tout se prit à ce piege flatteur, & qui laissoit chacun en droit de décider, ou du moins de parler autant qu'il le jugeoit à propos. L'amour propre est touché de l'ombre même de la liberté, sur-tout par rapport à la Religion.

Traité de l'Euchar. l. 3. ch. 2.

N 6 III.

* Autant que l'Université de Paris étoit autrefois célébre & brillante, autant est-elle tombée dans l'avilissement. La Faculté de Théologie sur-tout me paroît le Corps le plus méprisable qui soit dans le Royaume.

III.

Des premiers Scholastiques.

Lanfranc & Saint Anselme
être regardés comme les Chefs
ciens Scholastiques. Tous de
rent d'Italie en France ; tous
rent élevés successivement à l'A
ché de Cantorberi. Leurs Ouvra
matiques, moins estimables, à m
que ceux qui ne roulent que sur
tieres de piété, prouvent assez
de raisonner commençoit de s'in
dans la Théologie, à la place
cienne simplicité des Peres. Ce
ouvroit la porte à des dispute
querelles sans fin, ne manqua pc
tre au goût des Anglois, qui se
nent volontiers pour tout ce
nouveau. Ils surpassérent bient
les autres nations, & par la sub
leurs argumens, & par l'artifice
réponses. On remarque même q
gleterre a plus fourni de Glos
Commentaires sur le Maître des
ces, que le reste de l'Europe en
ce qui, faute de mieux, suppose
une grande application à l'étud
reusement qu'elle est revenuë à
timens plus raisonnables, à un t
prit plus judicieux. Les Anglois
sé toutes les ruses, toutes les

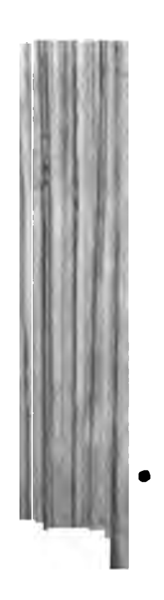
V. Erasm. epistol. l. 6.

de l'Ecole, pour s'attacher aux Sciences les plus ſublimes, aux Sciences tranſcendantes. La Phyſique, la Chymie, la Medecine, la Botanique, le Géometrie, & ſur-tout celle qui porte ſes regards juſques dans l'Infini & diſtingue dans l'Infini même divers ordres, ont reçu en Angleterre leurs principaux accroiſſemens. Il eſt vrai auſſi qu'on y voit régner les deux choſes qui ſont les plus propres à former les gens de Lettres; une précieuſe liberté de génie, & l'approbation d'un grand nombre de connoiſſeurs qui jugent par eux-mêmes, & ne reçoivent point lâchement le ton les uns des autres.

IV.

De leurs erreurs & de leurs ſubtilités.

Plus les anciens Scholaſtiques donnoient l'eſſor à leur imagination, plus ils embraſſoient de terrein, & plus ils s'acquéroient auſſi de diſciples qui devenoient Maîtres à leur tour : ce qui ne ſurprend point, quand on ſonge combien étoit embrouillée la Science de ces tems-là. En effet, on y liſoit peu, on méditoit encore moins : & tout ce qui s'appelloit étude conſiſtoit à recourir aux menues chicanes de la Logique, à diſputer ſur la valeur des mots, à inventer des diſtinctions frivoles & captieuſes,



me ils ignoroient le fond de
tion & le langage des anciens
ils se jetterent dans le raiso
inventerent des mots barbare:
souvent inintelligibles ; en ur
subtiliserent à l'infini. Voilà
de toutes les erreurs, des co
abstraites & obscures, qui s'.
rent dans la Scholastique, dev
lors une Science à part & dif
toutes les autres, qui du r
pour but déclairer l'esprit & c
quelque enseignement, quelqu
tion.

Je pourrois sur cela me li
très-long détail, & faire voir
étoit alors contesté, que tou
un air problématique entre l
de gens qui attaquoient tout in
ment. Mais il suffira d'établir
me un principe certain & dé
de ces premiers Scholastiques.

connues à toute l'Antiquité : ce que Saint Augustin nomme un crime impardonnable en Théologie. Les autres étoient blâmés de ce qu'ils mettoient les vérités éternelles & néceſſaires de niveau avec leurs propres idées, ſouvent vaines & chimériques, & de ce qu'ils demandoient pour les unes & les autres le même degré de ſoumiſſion.

Ce fut-là ſur-tout le défaut de Gilbert de la Poirée, Evêque de Poitiers, & du fameux Abailard, moins connu cependant aujourd'hui par ſes Ouvrages Philoſophiques, que par l'attachement qui le lioit à la belle Héloïſe, & par les longues diſgraces que cette attachement lui attira. Mais pour bien faire le portrait de ces deux Auteurs, je dois dire que le premier abjura ſes erreurs, dès qu'on les lui fit appercevoir, montrant par-là que ſi les hommes ſe trompent, les Grands-hommes avouent ſans peine qu'ils ſe ſont trompés ; & que le ſecond y demeura opiniâtrement & ne voulut jamais ſe recconnoître. Triſte effet des premieres démarches qu'Abailard avoit faites imprudemment, & dont il n'eut jamais le courage de revenir. En général, le caractere de ſon eſprit étoit de ne jamais ſe plier aux déciſions, ni aux volontés d'autrui : & ce caractere, il l'avoit emprunté de Roſcelin,

celin, Clerc de l'Eglise de Compiegne & fondateur de la Secte des Nominaux, sous lequel il avoit étudié, & qui soutenoit que nos idées, ou les objets immédiats de nos perceptions, ne contiennent rien de positif ni de réel. A son exemple, Abailard avança que les trois Personnes de la Trinité ne sont que des dénominations d'un seul même Etre, qui est Dieu : ce qu'il appuyoit de plusieurs comparaisons tirées des choses sensibles, par exemple, de celle du cachet & de l'empreinte. On juge bien que de pareilles subtilités n'échaperent point à la censure des Evêques : elles ressentoient trop le Sabellianisme.

Mais celui qui se distingua le plus pendant le premier âge de la Scholastique, ce fut Pierre Lombard, né d'une famille obscure & abjecte, mais doué en échange d'un esprit perçant & étendu. Quoique le mérite seul, & qui n'a pour lui ni brigue ni sollicitations, fasse rarement parvenir aux charges Ecclésiastiques, il obtint cependant l'Evêché de Paris : & même le Prince Philippe son concurrent, qui étoit Archidiacre de cette Eglise, & fils de Louis le Gros, lui céda toutes ses prétentions, comme au plus digne. Attaché sans relâche à tous ses devoirs, Pierre Lombard mit l'étude

au

au nombre de ceux dont aucune raison ne pouvoit le dispenser : & il publia sous le titre de Sentences, un Recueil de questions Théologiques; mais qui d'ordinaire ne l'étoient que de nom, & auquel il avoit travaillé dès sa jeunesse. Ce Recueil eut un succès prodigieux, & il servit de texte à toutes les leçons de Théologie qui furent faites dans le douziéme siécle; de sorte que les Ouvrages qui étoient reçus auparavant dans les Ecoles, tels que ceux d'Hildebert Evêques du Mans, de Robert Pullus Cardinal, de Robert de Melun Evêque de Herford, de l'Abbé Rupert, d'Hugues de S. Victor, n'y eurent plus de cours & tomberent tout-à-fait.

Une autre suite de la réputation que s'attira le vaste Recueil de Pierre Lombard, surnommé pour ce Recueil même le Maître des Sentences, ce fut de donner lieu à d'amples Commentaires, où étoient encore proposées des questions nouvelles : & l'on remarque que le nombre de ces Commentaires, dont les uns sont imprimés & les autres ne le seront heureusement jamais, grossit à tel point, qu'il pourroit bien remplir plusieurs Bibliothéques. Effectivement, tous les Docteurs en Théologie qui ont paru dans le XII. & le XIII. siécle, n'ont point manqué d'en faire; d'où leur est venu le titre

titre de *Sententiarii*. Mais le Cardinal du Perron, qui avoit lû la plus grande partie de ces Commentaires, avoue qu'ils sont *nés d'esprits plus abondans en loisir, en curiosité, qu'en occupations graves & sérieuses*, telles que s'en faisoient, avec autant de modestie que d'édification, les premiers Peres de l'Eglise.

V.

Des condamnations qu'elles essuyerent.

Quoique la Scholastique parût alors triompher, & qu'effectivement elle triomphât dans les Ecoles, il ne laissoit pas de s'élever de tems en tems des hommes généreux & dépouillés de toute prévention, qui lui portoient les plus rudes coups. « Il y a maintenant, écri- » voit au Pape Céleftin III. Etienne » Evêque de Tournay sur la fin du XII. » siécle, il y a presque autant de scan- » dales que d'Ecrits, presqu'autant de » blasphémes que de places publiques où » les hommes discourent & s'entretien- » nent. Il semble que dans le trouble, » dans la confusion des Ecoles, on ne » songe qu'à proposer des questions sur- » prenantes & extraordinaires, au ha- » zard même de ne pouvoir les résou- » dre. »

Gautier, sixiéme Prieur de Saint Victor, détailla encore plus les choses, dans un

un Ouvrage raiſonné qu'il publia ſous ce titre : *Contre les erreurs manifeſtes & proſcrites par pluſieurs Conciles, que ſoutiennent Pierre de Poitiers, Pierre Abalard, Gilbert de la Poirée, & Pierre Lombard Evêque de Paris.* On nommoit agréablement ces quatre Auteurs, les quatre Labyrintes de France. Le Prieur de S. Victor les attaque avec la derniere vivacité, leur reproche & mille raiſonnemens faux, & mille ſyllogiſmes captieux, & la perte irréparable qu'ils faiſoient de leur tems. « Suivez-les, ajoûte-» t-il, dans ces longues diſputes où ils » paſſent les jours & les nuits, vous ver-» rez qu'ils tournent la même choſe de » tant de façons différentes, qu'on ne » ſait plus s'il faut l'admettre ou la re-» jetter. Ils ſe jouent du vrai & du faux » avec tant d'adreſſe, qu'on ne peut ni » les ſaiſir ni les reconnoître. Prêtez-» leur une oreille attentive, vous igno-» rerez bien-tôt s'il y a un Dieu, ou s'il » n'y en a point ; ſi Jeſus-Chriſt s'eſt » fait homme, ou s'il n'a pris qu'un » corps fantaſtique ; s'il y a quelque cho-» ſe de réel dans le monde, ou ſi tout » n'eſt qu'illuſion, que tromperie. »

Pierre Abailard avoit intitulé un de ſes Traités, *Sic & Non*, Le Oüi & le Non. Là, il prétendoit montrer qu'il n'y a gueres de ſujets, ſoit dans la Mo-

rale,

rale, soit dans la Physique, sur lesquels on ne puisse soutenir le pour & le contre. Là, il hazardoit encore une proposition qui lui suscita bien des contradicteurs : Que Dieu ne peut faire que ce qu'il fait positivement ; & que ce qu'il ne fait point, il ne le peut point faire : non qu'Abailard voulût par-là borner la toute-puissance de Dieu ; mais la regardant comme jointe à sa sagesse infinie, il disoit qu'il est impossible & contradictoire que Dieu veuille faire quelque autre chose que ce qu'il veut, que ce qu'il fait actuellement.

A l'égard du Maître des Sentences, ses opinions furent aussi attaquées à différentes reprises. On les dénonça à plusieurs Papes ; on les examina dans plusieurs Conciles. Mais jamais elles n'y essuyerent de condamnation expresse : seulement y dressa-t-on des Listes abregées de celles qui paroissoient dangereuses, & ne devoient point être suivies dans l'usage ordinaire des études Théologiques. Voici quelques-unes de ces opinions, qui portent toute l'empreinte de la folle curiosité qui anime l'esprit humain. « Où étoit Dieu avant la création » du monde, demande Pierre Lombard ; » & supposé qu'il n'eût rien créé, quelle » auroit été sa prescience ? Dieu connoît-» il plus de choses en un tems qu'en un

» autre

» autre, & ſes connoiſſances ſont-elles
» ſujettes à augmenter, ou diminuer ?
» Dieu a-t-il pu faire quelque autre
» choſe, que ce qu'il a fait en effet ; &
» ſes ouvrages auroient ils pu être plus
» parfaits, & s'offrir dans un meilleur
» ordre, qu'ils ne s'offrent à nos yeux ?
» Auroit-il pû les altérer, & les cor-
» rompre exprès ? En quel ſens Dieu a-
» t-il dit qu'il vouloit ſauver tous les
» hommes, & peut-il y avoir quelque
» choſe qui réſiſte à ſa puiſſance ? Eſt-
» ce par la volonté de Dieu que le mal
» arrive ? Et pourquoi les ſaints Peres
» ont-ils ſoutenu que non-ſeulement il
» doit arriver, mais encore qu'il ſert à
» la perfection de ſes ouvrages ? N'eſt-
» il pas vrai que la volonté de Dieu s'ac-
» complit toûjours, ſoit que l'homme
» agiſſe en bien, ſoit qu'il agiſſe en mal ?
» Comment eſt-ce que Dieu, qui ne ſe
» propoſe jamais que le meilleur, ne
» peut parvenir à l'exécution de ſes ou-
» vrages que par le pire ? Pourquoi la
» combinaiſon du mal métaphyſique,
» phyſique & moral, l'emporte-t-il ſur
» les biens oppoſés ? »

VI.

Il y a apparence que les traits qui furent lancés contre les Théologiens du premier

Des nouveaux

dre de Hales, a Saint Thomas
Bonaventure. Mais bien-tôt
mort, les disputes qui n'av
qu'interrompues, recommen
on subtilisa plus que jamais.
les devenues semblables à
d'escrime, comme les appello
dinal du Perron, ne retenti
que de cris, que d'injures. On
loit sans décence; on y parloit
dération. Le langage, qui doi
se faire entendre, n'y servoit
Baillet, se rendre inintelligible. Au
Jugement tant de désordres, chaque pa
des Sav. roit ses Maîtres des titres les
tom. 1. tueux, & les plus imposans.
dre de Hales fut nommé l'Irré
Saint Bonaventure le Séraphiq
Thomas l'Angélique, Henri
le Solemnel, Gilles de Rom
bien fondé, Alain de l'Isle l'U

ont plus propres à marquer le mauvais goût de ceux qui les donnoient sans choix, que les talens de ceux à qui ils étoient donnés par ostentation. Au reste, je dois remarquer d'après M. Baillet, que de tous les Religieux que l'Université de Paris voulut bien aggréger dans son Corps, les Freres Mineurs parurent toûjours les plus avides de ces sortes de titres : & ils ne se les épargnoient point. Mais par malheur, les plus pompeux ne donnent point le mérite : ils contribuent même à faire sentir davantage la bassesse de ceux qui osent les usurper.

Cela étant, on me permettra sans doute de parler aussi naïvement des Autéurs du second âge de la Scholastique, que j'ai parlé de ceux du premier ; en avertissant d'avance, que les Ouvrages publiés dans le XIII. siécle, prirent le nom de Sommes Théologiques, au lieu que les Ouvrages du XII. avoient eu celui de Sentences.

Albert le Grand, né avec d'heureuses dispositions, les cultiva encore par une étude opiniâtre, au milieu des secours que lui présentoit l'Université de Paris. Il retourna ensuite dans sa Patrie ; & après avoir ouvert des Ecoles publiques en plusieurs Villes d'Allemagne, après avoir compilé un grand nombre d'Ecrits admirés

admirés de ſon tems, mais peu connus & peu recherchés aujourd'hui, il obtint l'Evêché de Ratisbonne. Sa conduite modeſte y fut d'autant plus louée, que les autres Prélats Allemands vivoient avec beaucoup d'oſtentation, dans un équipage brillant & guerrier. Mais bientôt, par un retour ſecret vers ſa premiere condition, Albert quitta l'Evêché qu'il poſſédoit, & il reprit ſes anciennes occupations, qui étoient d'étudier & d'enſeigner.

On lui reproche quelques écarts dans les dernieres années de ſa vie qui terniſſent certainement ſa mémoire ; comme d'avoir recherché des ſecrets de magie ; d'avoir traité de la pratique des accouchemens ; d'avoir donné lieu à des dévotions populaires & ſuperſtitieuſes, lui au contraire, qui, en qualité d'ancien Evêque, les devoit combattre & détruire.

Pour Alexandre de Hales, quoique né en Angleterre, il paſſa la plus grande partie de ſa vie à Paris : &, ce qui pourroit ſurprendre dans un Religieux de Saint François, il ne ſortoit preſque jamais du Couvent qu'il avoit choiſi pour le lieu de ſa retraite. Innocent IV. lui ayant ordonné de compoſer un Corps de Théologie, il y travailla ſans relâche, & avec cette ardeur qu'a d'or-

di-

dinaire tout Auteur prié de réussir. Mais, je l'avoüerai sans crainte, l'Ouvrage d'Alexandre de Halés montre plus de subtilité, que de véritable connoissance de l'Antiquité Ecclésiastique. D'ailleurs, il est divisé & subdivisé, suivant l'ennuyeuse méthode de l'Ecole : & personne, je pense, ne le lit aujourd'hui. Il me semble que les Romains & les Scholastiques devroient être mis en regard, dans les Bibliothéques bien entendues.

VII.

De S. Bonaventure, de S. Thomas, & de Scot.

Les leçons d'Albert le Grand & d'Alexandre de Halés eurent tout le succès, qu'ils s'en prometroient par une émulation secrette. Il se forma sous leurs yeux beaucoup de Philosophes & de Théologiens, dont les trois plus considérables furent Saint Bonaventure, Saint Thomas, & Dunz surnommé Scot. On leur doit la derniere forme qu'a reçu en détail la Scholastique, & qu'elle conserve encore dans les Ecoles. C'est d'après eux qu'on y dispute, & qu'on y arrange les différentes matieres qui doivent servir à exercer les esprits. Mais le dirai-je ? il me paroît qu'elles servent plutôt à les rendre pointilleux & subtils, pointilleux sans agrément, & subtils sans force.

Si la piété, la candeur, la model
suffisoient pour élever un Auteur
premiere place, il est certain que S
Bonaventure devroit avoir la préfér
sur ses deux rivaux, Scot & Saint T
mas. Il semble même que le cél
Gerson, Chancelier de l'Universit
Paris, la lui donne dans son Trait
l'examen des Doctrines. Mais com
on peut être orné de beaucoup de v
tus morales, Chrétiennes, & en mên
tems écrire & penser mal, je tro
que les Oeuvres de Saint Bonavent
recueillies en huit volumes *in-folio*, s
plus mystiques, plus dévotes, que
vantes & fondées en raison; qu'el
attendrissent plus le cœur, mais d'
mouvement qui passe, qu'elles n'écl
rent l'esprit d'une lumiere qui demeu
Il est vrai que deux Papes, Sixte I
& Sixte V, prévenus pour l'habit
Saint François qu'ils avoient porté, o
donné les plus grands éloges à la doct
ne de Saint Bonaventure, & qu'ils l'o
presque regardée comme un texte divi
Mais qu'en peut-on conclurre, si
n'est que les Papes louent comme l
autres hommes, & qu'on ne doit
prendre leurs louanges, quelque di
guées qu'elles soient, au pied de
lettre? Au reste, une marque du ma
vais goût des Scholastiques, c'est
gra

grand nombre d'Ouvrages qu'ils composoient, tant sur la Philosophie, que sur la Théologie. A moins que de vouloir écrire des Romans, peut-on être trop court, quand on traite de ces deux matieres ?

Saint Thomas tout plein des Topiques d'Aristote, & des principes contentieux qu'il y avoit puisés, commença par faire des leçons sur le Maître des Sentences, dont le texte souvent éclairci avoit encore besoin de l'être. Il tâcha ensuite de donner plus de jour aux études publiques & il composa pour cet effet un Corps entier de Théologie, où le superflu l'emporte presque toûjours sur le nécessaire. Et c'est ce Corps divisé en trois parties, & dont la seconde, plus étendue en comprend deux autres qu'on appelle la Somme de Saint Thomas.

D'habiles Critiques soupçonnent pourtant que des Ouvrages accumulés qui s'offrent sous son nom, il n'y a pas la dixiéme partie qui lui appartienne; & ils ajoûtent, que les autres lui ont été supposés par les Religieux de son Ordre, afin de les faire mieux recevoir du public. C'est ainsi qu'on profite d'un grand nom, pour relever des Ecrits médiocre. Oserois-je ajoûter ici une chose, que plusieurs Savans se ressouviennent

encore d'avoir oüi dire à l'illustre Pere Mabillon ? c'est que dans ses différens Voyages littéraires, il avoit ramassé des preuves plus que suffisantes, pour démontrer que la Somme de Saint Thomas n'est point entierement de lui. Supposé cependant que la seconde Seconde doive passer pour une production de son esprit, je le trouve assez dédommagé de perdre tout le reste.

Jean Dunz, surnommé Scot, parce qu'il étoit natif d'Ecosse, se signala beaucoup dans les Ecoles, par son humeur querelleuse & disputante. Naturellement porté à la contradiction, il avoit encore passé sa jeunesse dans une retraite austere, où si l'on apprend à penser, l'on n'apprend du moins qu'à penser toûjours comme soi, sans se prêter aux autres hommes, sans se servir de certains ménagemens d'expression qu'ils demandent. Il paroît d'ailleurs que la haute réputation de Saint Thomas blessoit la délicatesse de Scot; qui se voyant moins suivi, moins distingué que lui, ne put s'empêcher de le regarder comme un rival dangereux & importun. Aussi redoubla-t-il de soins & d'efforts, pour trouver à l'ombre de certaines formalités, des mystéres nouveaux, & qu'il croyoit plus propres à l'avancement des études Scholastiques.

De-là

De-là s'ensuivit une division, qui fomentée & entretenue par des esprits jaloux les uns des autres, ne fit qu'augmenter dans la suite. Les Religieux mendians sur-tout, obscurs & pauvres par institut, mais Théologiens pour se donner de l'éclat, remplirent les Chaires & les Ecoles de leurs clameurs. Ils répétoient sans cesse le nom imposant de la Religion, moins pour engager à la suivre & à la respecter, que pour rendre leurs propres disputes plus graves, plus brillantes. En effet, peu contens d'expliquer les mysteres de la Foi à leur gré, ils voulurent encore qu'on regardât la maniere dont ils les expliquoient, comme étant aussi de foi : ce qui a causé des troubles infinis, & en causera, je pense, tant que les hommes auront la hardiesse de discuter avec hauteur, ce que l'Eglise ne leur propose que pour être cru avec simplicité. Que j'approuve le zele du savant Bénédictin que j'ai déja cité, & qui voudroit qu'on retranchât de la Théologie toutes les questions qui regardent le *quomodo*, ou du moins qu'on ne les proposât que pour faire voir le ridicule de ceux qui oseroient y toucher !

V. le Traité des étud. Monastiq. du P. Mabillon.

Pendant que Scot faisoit une guerre ouverte aux Disciples de Saint Thomas, & qu'il s'efforçoit de les embarrasser

dans les filets qu'il leur tendoit sans cesse, il vit naître un schisme au milieu de sa propre famille, & presque à la ruine de sa réputation. Guillaume Ockam Cordelier Anglois, d'un esprit indocile, & qui se mêla dans toutes les querelles que les Papes & les Empereurs avoient alors entre eux au sujet des deux Puissances, l'Ecclésiastique & la Séculiere; Guillaume Okam, dis-je, imagina de nouvelles subtilités, & rafinant sur les opérations de l'entendement, les réduisit presque à n'être que des formalités, que des abstractions. Alors les esprits s'échaufferent jusqu'à l'extravagance, même jusqu'à en venir aux coups ce qu'on reproche à quelques Université d'Allemagne, pays où l'on sait que le moindres passions prennent un air guerrier. Il se mit tout-à-coup une furieuse émulation entre les Nominaux, & les Réalistes. Les premiers, guidés par les leçons de l'impétueux Ockam, disoient que les Natures Universelles ne sont que des choses d'institution, que des mots, de simples paroles. Les Realistes au contraire, c'étoient les Disciples de Scot, soutenoient que ces mêmes Natures sont des choses très réelles, qu'elles ont une existence déterminée, une force à laquelle rien ne s'oppose, rien ne résiste.

Sur cela, toutes les Ecoles se diviserent : chacun s'attacha plus étroitement à son parti, résolu de n'en point changer, quand même on le convaincroit de faux. Les Théses remplies d'aigreur, pleines d'emportement, volerent de toutes parts : chaque mot y étoit presque une injure. Et au fond, de quoi s'agissoit-il ? de quelques distinctions de Logique, de quelques principes de Métaphysique mal pris, ou mal rendus. Bon Dieu ! s'écrioit le savant Melchior Cano, nommé à l'Evêché de Canaries, Bon Dieu ! que les questions qu'on agite dans les Ecoles, sont vaines & chimériques ! De quel usage peuvent-elles être & aux jeunes gens, & à ceux qui vieillissent ? Est-on plus habile, pour avoir long-tems disputé sur les universaux, sur les noms analogues, sur ce qui est premierement connu, sur le principe des différences individuelles, sur la distinction de la quantité d'avec les choses à qui cette quantité s'applique, sur l'infini actuel, sur les proportions & les degrés qui y ont rapport ? Moi-même, ajoûte Melchior Cano, qui ai quelque ouverture d'esprit, & qui me suis attaché sérieusement à ces matieres, j'avouë que je n'ai pu y rien comprendre. Et certainement je ne rougis point de mon ignorance : car ceux qui se piquent de

L. 9. de Locis. Theolog.

les entendre, n'en ſavent pas plus que moi. Que dirai-je encore de tant d'autres queſtions auſſi vaines, & auſſi inutiles? ſavoir, ſi Dieu pouvoit créer la matiere ſans forme; s'il pouvoit faire pluſieurs Anges de même eſpece; s'il peut diviſer le continu ſuivant ſes trois dimenſions, & laiſſer ſubſiſter la longueur ſans la largeur, ou elles deux ſans la profondeur; s'il peut enfin ſéparer la relation de ſon fondement?

VIII.

Des diſputes ſans fin qui agiterent les Ecoles, juſqu'à la renaiſſance des bonnes études.

Tel étoit le ſyſtême de la Scholaſtique, qui devenoit encore plus obſcur, plus confus de jour en jour. Perſonne n'oſoit s'en écarter: perſonne même ne croyoit avoir de l'eſprit, & ne pouvoit eſpérer de ſe faire une réputation, qu'autant qu'il étoit lié ou au parti de Saint Thomas, ou à celui de Scot. Il s'éleva pourtant vers le milieu du quatorziéme ſiécle quelques génies moins bas, moins ſerviles, plus entreprenans que les autres. On met à leur tête (& c'eſt ici que commence le troiſiéme âge de la Scholaſtique) Durand de Saint Porcien, Evêque de Meaux. Aſſez hardi pour le tems où il écrivoit, & d'autant plus hardi que tous les eſprits étoient alors ſubjugués, il compoſa un Traité exprès ſur

ſur les quatre Livres du Maître des Sentences. Mais dans ce Traité, il ne ſuit ni Saint Thomas ni Scot : il ne copie, il ne cite perſonne. Semblable en quelque maniere à ces Peintres qui n'ont étudié ni la Nature ni l'Antique, & qui ſuivent uniquement leur goût, il avança pluſieurs opinions qui lui étoient particulieres, & qui marquoient déja une ſorte de fermentation dans la culture des Sciences les plus ſublimes.

A l'exemple de Durand, les Théologiens s'affranchirent du joug qui leur étoit impoſé avec tant de rigueur, & ils ſe permirent plus de liberté, plus de diſcernement, un examen ſuivi. Témoin Gautier Burley Anglois, Thomas Bradwardin Archevêque de Cantorbery ; Richard Archevêque d'Armach ; Thomas de Strasbourg, Gregoire de Rimini & Hugolin Malebranche, tous trois Généraux des Hermites de Saint Auguſtin ; Nicolas d'Inckelspuel Recteur de l'Univerſité de Vienne, Gregoire de Heimbourg, & Jean Weſſel ſurnommé la Lumiere du monde ; Pierre d'Ailli Cardinal & Evêque de Cambray, Gilles Charlier Doyen du Chapitre de la même Eglise, Jean Gerſon Chancelier de l'Univerſité de Paris, Nicolas de Cuſa Cardinal, & l'un des plus ardens défenſeurs de l'autorité des Conciles ſur les

Papes, enfin Gabriel Biel, le dernier des Théologiens du quinziéme ſiécle qui ait écrit ſur le Maître des Sentences, & peut-être qui l'ait lû.

Ce dernier âge de la Scholaſtique dura jusqu'au tems que les bonnes études commencerent à ſe réveiller, & que l'amour de la vérité banni des Ecoles, y rentra glorieuſement. Ce fut, pour la Théologie, lorſqu'on ouvrit les yeux ſi long-tems fermés ſur le beſoin d'apprendre les Langues ſavantes & originales, afin de puiſer dans les ſources ſacrées; lorſqu'on joignit à l'étude de l'Ecriture Sainte celle de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, à l'étude des dogmes celle des faits; lorſqu'on eut un aſſez bon goût de critique, pour démêler les pieces véritables des pieces qu'un faux zele avoit ſuppoſées; lorſqu'on ramena la Religion à cette majeſtueuſe ſimplicité qui lui eſt propre, qu'on en écarta le faux merveilleux & les prodiges incertains; lorſqu'on reſpecta enfin la Loi de Dieu comme elle mérite de l'être, & qu'on n'oſa y rien ajoûter par forme de diſputes & de ſuplément. Ce fut de la même maniere pour la Philoſophie, lorſqu'on ſecoua le joug deshonorant de l'autorité & de l'admiration; qu'on étudia la Nature en elle-même, & non dans des Livres d'Auteurs qui ne l'a-

voient

roient jamais étudiée ni connue ; qu'on perça dans les épines & les difficultés de la Géometrie ; qu'on y fit chaque jour de nouvelles découvertes, en lui assujettissant, pour ainsi dire, la Physique ; qu'on chassa la barbarie, les querelles indécentes, & l'obscurité des Ecoles ; qu'avec une diction plus pure & une éloquence plus sensée, la Raison revint dans le monde, & se fit utilement connoître à tous les esprits attentifs.

Par ce moyen, le regne de la Scholastique déchut insensiblement ; & s'il n'est pas tout-à-fait renversé, tout-à-fait détruit dans un siécle aussi éclairé que le nôtre, ce n'est point qu'on n'en connoisse bien les défauts & l'inutilité. Mais un ancien usage, & qu'on ose encore appuyer du besoin de la Religion, ne s'abolit presque jamais. Et comment s'aboliroit-il ?

CHAPITRE XLIV.

I. *De quelques Philosophes qui ont eu des idées singulieres.* II. *De Roger Bacon.* III. *De Raimond Lulle.* IV. *D'Arnaud de Villeneuve.* V. *De plusieurs Livres de Chymie.* VI. *De Pierre d'Apono.* VII. *De Jerôme Cardan.* VIII. *De Theophraste Paracelse.*

I.

De quelques Philosophes qui ont eu des idées singulieres.

PEndant que la Philosophie étoit altérée & corrompue par les subtilités des Arabes & des Scholastiques, on vit naître quelques hommes d'une trempe particuliere, & qui n'ayant à répondre de leurs actions qu'à eux seuls, se permirent toute liberté de penser. La Physique, la Medecine, la Chymie, la Religion même s'en ressentirent. Leur but étoit d'innover; & l'on sait qu'à certains égards, cette passion est la plus vive & la plus attirante de toutes. J'avouerai cependant que les écarts & les singularités de Roger Bacon, de Raimond Lulle, d'Arnaud de Villeneuve, de Pierre d'Apono, de Paracelse, &c. ont quelque chose d'éblouissant & d'heureux. Il faut une sorte de génie, même pour s'égarer : j'ose dire encore, une sorte de courage. Peu de gens ont la hardiesse de découvrir le fond de leurs pensées, sur-tout quand ces pensées ne s'accommodent point avec les préjugés. On biaise alors, on craint les reproches. Mais, comme dit Sénéque, *si turpe est aliud loqui, aliud sentire, quanto turpius aliud scribere, aliud sentire?*

Epist. 24.

II.

De Roger Bacon.

Roger Bacon étoit Anglois, & de l'Ordre

l'Ordre des Freres Mineurs. Un génie élevé, des talens extraordinaires, plusieurs machines de son invention, le firent surnommer le Docteur Merveilleux. Il s'attira bientôt la jalousie & l'inimitié de tous ses Confreres; car on haït dans les Cloîtres, comme partout ailleurs. Roger Bacon, pour diminuer ses chagrins, voulut parcourir l'Italie & admirer les précieux restes d'Antiquité, qui rendent ce pays les délices des connoisseurs. Mais son Général, ou prévenu contre lui, ou peut-être jaloux de la supériorité de son mérite, le fit renfermer à Rome dans une étroite prison, & il n'en sortit qu'à la priere de quelques Cardinaux, qui aimoient & protégeoient les Savans. Une vie si traversée ne l'empêcha point de composer plusieurs Ouvrages, dont le plus distingué a pour titre : *De secretis operibus Naturæ & Artis, & de nullitate Magiæ.*

Il est surprenant combien on y trouve de choses rares & inespérées. Roger Bacon semble avoir pressenti la plus grande partie des inventions modernes. « On pourroit, dit-il, construire des ba- » teaux que meneroient un homme seul, » & qui surpasseroient en vîtesse tous » les bateaux ordinaires, quelque char- » gés qu'ils fussent de rameurs. » La chose a été souvent éprouvée sur les canaux de

R. Bacon. c. 4.

de Flandres & de Hollande, & elle y a heureusement réussi. Les rames tournantes d'ailleurs, quoiqu'on n'en ait point tiré tout le secours qu'elles sembloient promettre, offrent à peu près les mêmes avantages, & je ne doute point qu'elles ne se perfectionnent encore dans la suite. « On pourroit, continue Bacon, » préparer des especes de chars, qui sans » être tirés par des chevaux ni des mu- » lets, feroient un chemin incroyable. » Les Relations de la Chine rapportent que l'on s'y sert de pareilles voitures, le long des levées qui rendent ce pays le plus commode & le plus agréable de tous à voyager : rien n'y manque. Mais ce qu'il y a de plus assûré, c'est que Simon Stevin's, célebre Mathématicien, inventa dans le quatorziéme siécle une maniere de chariot à mâts & à voiles, qui dans les tems & les chemins convenables, faisoit deux lieues par heure. Maurice de Nassau, Prince d'Orange, s'y plaisoit extrêmement ; & de nos jours encore le Roi d'Angleterre, Guillaume III. avoit un pareil carosse, dont il se servoit au grand étonnement de toute sa Cour. « On pourroit, ajoûte Bacon, » trouver le moyen d'aller par les airs, » & de nager entre deux eaux, & même » de descendre, & de se promener au » fond des rivieres & de la mer. » Les

Voss. de Scient. Mathem. c. 57.

anciens

anciens Journaux des Savans, Ouvrage véritablement digne de ſon titre, rappellent les expériences qui ont été faites par différens Curieux, ſoit pour voler, ſoit pour marcher & reſpirer ſous l'eau un tems aſſez conſidérable. « On pour» roit, continue encore Bacon, tailler » des verres ou des eſpeces de miroirs, » dont les uns ſeroient propres à groſſir » ou rapprocher un objet, & les autres » à le diminuer ou à l'éloigner prodi» gieuſement; quelques-uns à faire pa» roître ce même objet à la renverſe, » quelques autres à le redreſſer. » N'eſt-ce point-là une idée juſte, quoiqu'anticipée, des Microſcopes & des Teleſcopes? Pouvoit-on mieux prévoir leurs bizarreries & leurs différens effets? Le célebre François Redi aſſûre, d'après quelques Manuſcrits qu'il regarde comme authentiques, que les Lunettes furent trouvées ſur la fin du XIII[e] ſiécle. L'inventeur en étoit Alexandre Spina, de l'Ordre des Freres Prêcheurs. Or quel inconvénient y auroit-il de croire que vers le même tems, on eût auſſi quelque idée confuſe des Lunettes d'approche? Un génie perçant voit quelquefois dans une théorie ſûre, mais générale, ce qui ne ſera exécuté en détail que pluſieurs années après. « On pour» roit enfin, conclut Roger Bacon; » préparer

Lettere intorno ali invenz degli Occhiali.

Chap. 6.

» préparer une matiere qui même en
» une assez petite quantité, exciteroit
» dans l'air un bruit violent, s'enflam-
» meroit comme une traînée de feu,
» & seroit capable de détruire des Châ-
» teaux & des Armées toutes entieres. »
L'opinion la plus commune, c'est que la poudre à canon n'a été découverte qu'en 1380, par un nommé Berthold Schwartz ou le Noir, Allemand de nation & Chymiste. Il en apprit l'usage aux Vénitiens, qui s'en servirent les premiers dans la guerre qu'ils faisoient alors aux Génois, plus surpris encore que vaincus. Il paroît cependant que Roger Bacon, qui étoit mort environ un siécle auparavant, avoit eu quelque connoissance de ce secret meurtrier, & dont le genre-humain, diminué par tant de morts fréquentes & cruelles, s'est si fort ressenti.

III.

De Raimond Lulle.

Raimond Lulle descendoit d'une ancienne & noble famille de Catalogne: mais il nâquit dans l'Isle de Mayorque. Sa vie errante & vagabonde donna lieu à ses ennemis de le décrier comme un Athée, comme un homme qui n'observoit que le droit de la Nature. Lui-même paroissoit charmé qu'on le crût tel: car

car il y a des vanités bien ridicules, & bien coupables. On assûre pourtant que Raimond Lulle, frappé d'une grace extraordinaire, changea entierement sur la fin de sa vie : si cependant c'est changer, que de passer dans l'extrémité contraire à l'Athéisme, dans la superstition. Ecueil, dit Juste-Lipse, aussi terrible & aussi dangereux que l'impiété : & l'on doit également les éviter tous deux, parce que la Religion y vient également faire naufrage. *O utraque magna pestis ! sed illa crebrior, hæc deterior, atque illa pietatis ipsâ imagine se commendat sed imagine. Neque aliud est, quam humanarum mentium ludibrium, superstitio.*

V. ejus Monita & Exempla Polit. c. 5.

Comme Raimond Lulle avoit eu beaucoup de commerce avec les Arabes, il en emprunta les premiers principes, & toute la pratique de la Chymie. Lui, & Arnaud de Villeneuve la répandirent ensuite dans la France, dans l'Italie, & sur-tout dans l'Allemagne où elle est encore si bien cultivée. On peut dire que dès ce moment la Physique & la Médecine commencerent à changer de face, & à devenir, de simplement spéculatives qu'elles étoient, laborieuses & méchaniques. Elles eurent pour but de tout voir, de tout éprouver, de ramener tout à un

examen

examen févére. Raimond Lulle a composé quelques Ouvrages de Chymie, mais d'une obfcurité que rien n'égale. Il y parle fans ceffe d'une ame métallique, d'une fubfiftance moyenne, d'un mercure plus vif & plus pur que le mercure ordinaire, mais en même-tems plus pefant & plus fixe. Mais qu'eft-ce que cette ame, cette fubftance, ce mercure? Raimond Lulle ne l'explique en aucun endroit, ou du moins il l'explique d'une maniere à n'être point compris. Il n'eft pas moins inintelligible dans le nouveau fyftême de Logique qu'il vouloit introduire dans les Ecoles, & qui, comme une efpece de calcul, ou d'art général, devoit renfermer les principes de toutes les Sciences. Mais quelle folie de s'imaginer qu'en difpofant certains termes fous des claffes arbitraires, & des titres faits à plaifir, on arrivera à des régles fûres pour entrer dans le fanctuaire de la Philofophie & de la Théologie! Entendez difcourir un fectateur de Raimond Lulle, difoit unCritique judicieux : qu'il vous parle de fon Alphabet, de fes quatre figures, de fes définitions générales, de fes principes, de fes tables de combinaifons, de l'échancrure de fa troifiéme figure : vous le quittez l'efprit auffi vuide qu'auparavant, vous n'êtes pas plus

V. Lib. de Medicinis fecretiffimis.

plus instruit que vous l'étiez. Ce n'est pas qu'un bon esprit ne pût enfin tirer quelque utilité des différens Ouvrages de Lulle : mais s'il est bon esprit, il sera assez sage & assez ménager de son tems pour ne point s'embarrasser d'un travail si laborieux; de même qu'un Artiste habile ne va pas se charger d'un monceau de boue ou de sable, dans l'espérance d'en tirer par des lotions fréquentes, quelques petites paillettes d'or.

Un Docteur Anglois de l'Ordre de S. Augustin ayant dit qu'il n'y avoit que l'Antechrist qui dût bien entendre la doctrine d'Aristote, & qu'il s'en serviroit pour terrasser ceux qui oseroient disputer avec lui, les Docteurs Espagnols crurent beaucoup renchérir, en disant que Raimond Lulle avoit exprès composé sa Logique, afin qu'on pût se défendre de l'Antechrist dans les derniers jours, & rétorquer contre lui-même ses argumens. Tout cela est bien du génie & dans le goût des Scholastiques.

La Mothe le Vayer, de la Vert. des payens. 2. part.

IV.

Arnaud de Villeneuve voulut embrasser trop de matieres à la fois; & il s'égara. Les Théologiens censurerent une de ses propositions, où il réduisoit tous les péchés à celui du mauvais exemple, & où il assûroit qu'il n'y a point d'opinion,

D'Arnaud de Villeneuve.

nion, quelque condamnable & quelque erronnée qu'elle soit, qui nuise autant à la Religion que la mauvaise vie & l'habitude dans le crime. Les Medecins, ceux mêmes qui sans théorie n'ont que des remedes éprouvés, condamnerent hautement sa pratique : & je conviens qu'elle étoit hardie, & quelquefois périlleuse. Mais la hardiesse d'un Medecin n'est-elle pas justifiée, autant qu'elle peut l'être, quand il guérit ? Arnaud de Villeneuve fut appellé par tous les Princes qui régnoient de son tems, & il eut le bonheur de les contenter : phénomene assez rare pour devoir être remarqué. On ajoûte enfin, qu'il se noya sur les côtes de Génes, en allant trouver Clément V. qui étoit à l'extrémité, & qui le demandoit avec empressement.

Tout le monde sait que l'accusation de Magie fut très-commune dans le XIII. & le XIV. siécle : ce qui provenoit particulierement de la grande ignorance des gens d'Eglise, & de la jalousie qu'ils portoient à tous ceux qui les surpassoient en doctrine. Roger-Bacon, qui avoit beaucoup souffert de cette accusation, s'en moquoit en ces termes. « Qu'est-il be» soin de recourir à la Magie, puisque » la Physique nous enseigne tant de se» crets qui ont le double avantage, & » de satisfaire notre curiosité & de sur» prendre

De secretis Operibus &c. c. 5. V. etiam Paracelf. de Magiâ initio.

» prendre le vulgaire ignorant ? Sans » avoir jamais eu recours aux Démons, » ajoûtoit-il, je ſai l'art de raſſembler » & de réunir les rayons du Soleil à tel» le diſtance que je veux, & de brûler » toute ſorte de corps, ſoit par refle» xion, ſoit par réfraction. » On accabla du même reproche Arnaud de Villeneuve : & c'étoit pour avoir publiquement tranſmué à Rome une certaine quantité de mercure en or. Chacun juge aiſément quel bruit une pareille opération devoit faire. Jean d'André, célébre Juriſconſulte, aſſûre qu'il y étoit préſent avec des Prélats d'un rare mérite. Je n'appuyerai point ſur cette hiſtoire, ni ſur pluſieurs autres ſemblables, où je ſoupçonne beaucoup de fraude, de menſonge, & où je crois que le plus ſouvent encore, ni l'Artiſte ni les Spectateurs ne ſavoient de quoi il s'agit. Je renvoyerai ſeulement les curieux aux Ouvrages mêmes d'Arnaud de Villeneuve, & ſur tout à ſon Roſaire des Philoſophes. Ils y apprendront ce qui peut-être leur importe davantage de ſavoir, c'eſt que pour parvenir au ſecret admirable du grand-œuvre, il faut avoir lû tous les Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, les avoir confrontés, &, pour ainſi dire, eſſayez l'un ſur l'autre. Mais quel eſt l'homme ſenſé, qui ne recule

à

à la vûe d'une pareille entreprise? Co
ment lire un tas d'Ecrivains qui n'ont
cune idée claire de ce qu'ils trait.nt,
qui cependant, pour se donner une ap
rence de génie, s'enveloppent de je
sai quelle obscurité mystérieuse? Co
ment se plaire avec des Ecrivains,
non contens d'exiger un travail opin
tre, &, comme ils s'en expliquent e
mêmes, un travail d'Hercule, exig
encore de certaines qualités incompa
bles les unes avec les autres? comme s
moral influoit sur le physique, & que
Chymie fût une suite de vertus, ell
qui n'est d'un bout à l'autre qu'une su
d'opérations manuelles!

V.

Ainsi, de tous les Ouvrages qui an
noncent la transmutation des métau
ceux d'Arnaud de Villeneuve sont l
meilleurs, par cela même qu'ils dégo
tent de son art favori. Il en parut que
ques autres de son tems qui portoie
des noms distingués, tels que ce
d'Albert le Grand, de Basile Valent
Moine de Saint Benoît, de Jean de R
chebrisée, de Saint Thomas. Mais il y
apparence que tous ces Ouvrages étoie
supposés; & je puis le dire en partic
lier de celui qu'on attribuoit à Albe

le Grand, puisqu'il fondoit toute la Théorie de sa Physique sur l'axiome suivant : *Impossibile est arti primas dare formas*. D'ailleurs, ces Ouvrages n'ont rien que de très-ordinaire, & de très-médiocre. Ils établissent le vitriol comme la base du travail Hermétique, & en même-tems comme la matiere premiere des métaux : ce qui est absurde au dernier point. En effet, le vitriol n'est qu'un sel acide qui en se figeant, s'emprégne de parties métalliques : & l'on sait que tant le Romain, que celui qui porte le nom de Chypre ou de Hongrie, ne se tirent point ainsi cristallisés des mines. Il faut les passer par plusieurs lessives, & les séparer des marcassites qui y sont jointes : après quoi on leur donne la forme & la couleur qu'on veut.

VI.

Pierre d'Apono, homme de beaucoup d'esprit & Medecin de profession, se dégrada en quelque maniere par son attachement aux Sciences occultes & Cabalistiques ; par le commerce qu'il feignoit d'avoir avec les prétendus Génies aëriens, & même avec les Démons. Il se fit de plus beaucoup d'ennemis par la liberté indiscrete de sa plume, qui s'attaquoit à tout, & principalement aux Ecclésiastiques. L'Inquisition

L'Inquiſition s'en reſſentit, elle, qui eſt ſi terrible dans toutes ſes vengeances; & le malheureux Pierre d'Apono fut traîné dans les redoutables priſons du S. Office. Pendant qu'on inſtruiſoit ſon procès, la mort vint le délivrer du ſupplice auquel il étoit deſtiné; & l'Inquiſition fâchée d'avoir perdu ſa proie, ne put ſévir que contre ſon cadavre. J'oubliois de dire que Pierre d'Apono avoit pris naiſſance dans un village, à quatre milles de Padoue. Heureux, ſi après avoir fait à Bologne ſes études de Philoſophie & de Medecine, il fût retourné dans ſa Patrie, ou dans quelque autre ville de la domination de la République de Veniſe! Là, il auroit pû vieillir tranquillement & ſans crainte des fureurs de l'Inquiſition, que cette ſage République a ſu ramener à de juſtes bornes.

Le meilleur Ouvrage que nous ayons de ce Philoſophe, eſt intitulé : *Le Conciliateur.* Il y fait le perſonnage d'Arbitre : il tâche en homme déſintéreſſé d'accorder enſemble les différentes opinions des Philoſophes. Mais le ſuccès n'a point répondu à ſes vœux; & il eſt ridicule de vouloir accorder les hommes les uns avec les autres, quand ſoi-même on n'eſt pas ſur les bonnes voyes, & qu'on donne dans des idées chimériques. Le caractere d'un Neſtor ſuppo-

ſe une érudition immenſe & approuvée ; & encore eſt-il bien périlleux à ſoutenir juſqu'au bout. Je remarquerai comme une bizarrerie du tempérammment de Pierre d'Apono, cette grande averſion qu'il avoit pour le lait & le fromage. Il n'en pouvoit flairer ni même voir, ſans tomber en défaillance. J'avoue que perſonne n'a encore pû expliquer ces ſortes d'averſions qu'on apporte en naiſſant, & dont il eſt ſi difficile de ſe défaire dans la ſuite. Il me ſemble même que ce ſoit un ſixieme ſens que la nature ait accordée à certains hommes : mais un ſens incommode, & qui ne prépare que des contre-tems fâcheux.

Mart. Schoockins de adverſatione caſci.

VII.

Jerôme Cardan paroît n'avoir composé l'hiſtoire de ſa vie que pour inſtruire le public qu'on peut être fou & avoir beaucoup de génie. Il avoue également ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités. Il ſacrifie tous les autres égards à celui d'être ſincere : & cette ſincérité déplacée va toujours à ternir ſa réputation. Quoiqu'un Auteur ne ſe trompe gueres, quand il parle de ſes mœurs & de ſes ſentimens, de lui-même ; on eſt cependant aſſez diſpoſé à contredire Cardan, & à lui refuſer toute créance : tant il ſem-

De Jerome Cardan.

V. Naudæum in Judicio Card.

ble difficile que la nature ait pû former un caractere aussi capricieux & aussi inégal que le sien. Il se félicitoit de n'avoir aucun ami sur la terre; mais en revanche d'avoir un esprit aërien, mi-parti de Saturne & de Mercure, qui le conduisoit sans relâche & l'avertissoit de tous ses devoirs.

On peut juger sur cet échantillon, combien la Philosophie de Cardan étoit obscure & superstitieuse. Elle supposoit toutes les rêveries du Paganisme; & qu'il y a des démons ou des génies répandus dans les diverses parties de l'Univers, & que les gens de bien voyent en songe tout ce qui leur doit arriver, & que les météores sont des présages certains & infaillibles de l'avenir. Cardan ajoutoit en forme de commentaire, qu'il sçavoit toutes ces choses par sa propre expérience, par des témoignages indubitables; mais qu'il avoit long-tems balancé s'il les révéleroit au public. Sans doute qu'il craignoit de rencontrer sur son passage de ces esprits opiniâtres qui se rendent difficilement, & qui veulent des raisons. Car déja le siécle où vivoit Cardan commençoit à revenir de beaucoup d'erreurs. Au reste, ce personnage si superstitieux nioit presque l'immortalité de l'ame, ou plutôt, n'admettoit qu'une ame commune & universelle qui

Card. de rerum variet. præfert. l. 8.

ſe diſtribue à tous les êtres, qui les fait tous agir & mouvoir. Rien n'eſt plus ordinaire que de voir le même homme incrédule ſur un point, & crédule ſur tous les autres. Le contraite arrive auſſi : ce qui marque aſſez bien le peu de fond qu'on doit faire ſur l'eſprit humain. Thomas Hobbes combattoit dans ſes écrits l'exiſtence de Dieu ; & la nuit, il ne pouvoit reſter ſeul par la crainte des ſpectres & des fantômes infernaux que ſon imagination lui préſentoit. Tycho-Brahé, célebre & judicieux Aſtronome, ſe moquoit des frayeurs que les Eclipſes, les cometes, les météores inſpirent aux ames vulgaires ; & lui-même, ſi enſortant le matin il rencontroit une vieille femme à ſon paſſage, ou quelque convoi funebre, il n'oſoit paſſer outre & retournoit dans ſa maiſon. Iſaac Voſſius ſe railloit des Saintes Ecritures, énervoit leur autorité, & au même tems il avoit une crédulité imbécille pour tout ce qu'on lui rapportoit de la Chine & du Japon. M. Nicole donnoit des regles admirables pour conduire l'eſprit dans la recherche de la vérité ; & lui-même il étoit chaque jour la dupe de ſes amis & de ſes ennemis, qui lui faiſoient accroire tout ce qu'ils vouloient. *Nemo mortalium omnibus horis ſapit.*

VIII.

De Théophrafte Paracelfe.

Théophrafte Paracelfe, quoique plus moderne que tous les Auteurs dont je viens de parler, leur reffemble trop pour l'ometre ici. C'étoit un caractere faux & inégal, qui paffoit brufquement de l'étude à la débauche, & qui ne gardoit aucune mefure, ni dans la débauche ni dans l'étude. Il fe donnoit tantôt pour un Théologien infpiré, il appelloit fes propres Ouvrages l'Evangile de la nature : tantôt il fe nommoit le Réformateur de la Médecine, & fe mettoit hardiment au-deffus d'Hippocrate, de Galien, d'Avicenne, de Mefué, de Rhafis. Aucune maladie ne paroiffoit ni l'inquiéter, ni le furprendre. Il fe vantoit d'avoir des remedes pour toutes, même pour celles qu'on juge incurables: & comme fi ces remedes en devenoient meilleurs, s'ils acquéroient un nouveau degré de force & de vertu, il leur donnoit des noms barbares & qu'il inventoit exprès. Jean Bullinger qui l'avoit connu familierement, fe plaint de n'avoir trouvé en lui qu'une impiété groffiere & étourdie, fans aucunes difficultés férieufes. C'eft le défaut ordinaire de ceux que le libertinage des mœurs conduit à l'incrédulité. Jean Oporin qui avoit été quelque-tems au fervice de Pâracelfe,

en

en fait une peinture groteſque, & lui-même dans ſes différens Ouvrages ne s'eſt pas repréſenté d'une maniere plus avantageuſe ni plus honorable. Il y avoue de ſang-froid qu'il a reçû des lettres de Galien, & qu'il s'eſt entretenu dans l'autre monde avec Avicenne; que Dieu lui a révélé pluſieurs ſecrets, & particulierement le fin & l'intérieur de la Chymie; qu'il ſçait une maniere de produire des hommes, ſans que les deux ſexes y concourent, &c. A peine toutes ces rêveries ſeroient-elles pardonnables dans la bouche, ou ſous la plume d'un homme qui les donneroit pour telles, & qui en plaiſanteroit le premier.

Paracelſ de Magiâ.

Idem d Humanâ Gener.

Paracelſe avoit adopté l'ancien ſyſtème des Démons & des Génies. Il en peuploit tout l'Univers, même les arbres, les pierres, les métaux. Chaque Génie (les uns ſont mâles, les autres femelles) eſt obligé de demeurer dans ſon élément. S'il en ſort, il ne manque point de ſouffrir quelque violence, & une eſpece de répercuſſion de la part des Génies étrangers. « Perſonne, ajoute Paracelſe, n'a « pû ſçavoir, ni quand ils ont pris naiſ-« ſance, ni quand ils mourront, ni quel « eſt leur nombre. Outre ces Génies particuliers, il y en a un qui préſide ſouverainement à tout notre ſyſtême ſolaire, ſous le nom de *Nymphidica Natura.*

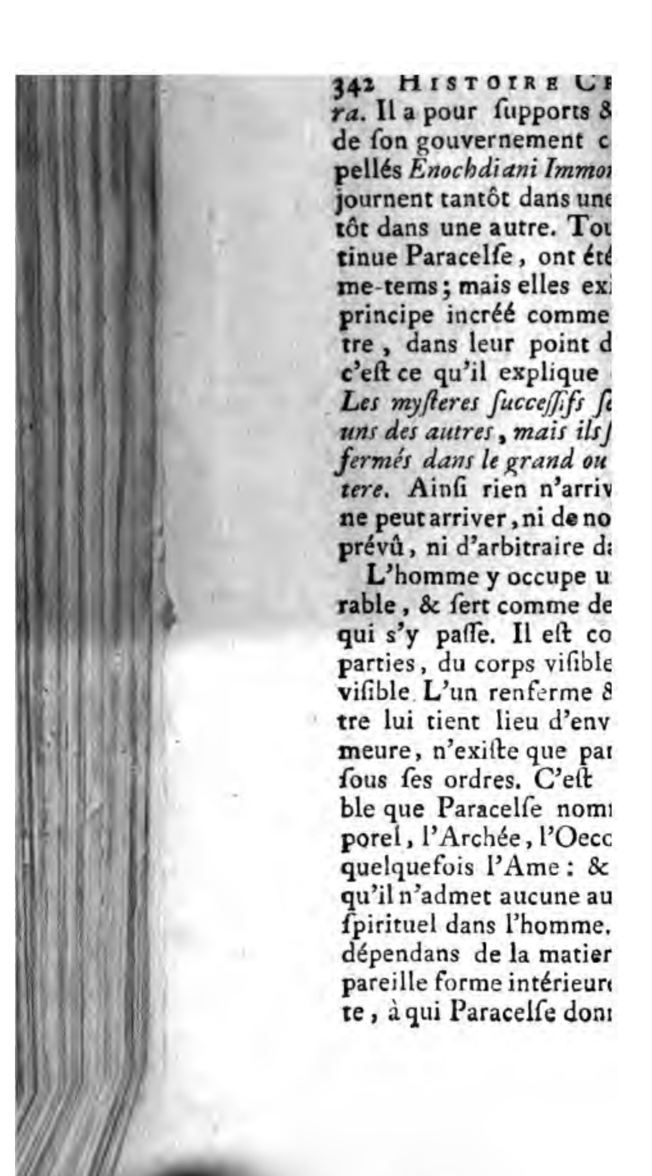
V. Leo Suavium in Compendio Phil. & Medec. Theophr. Paracelſi.

ra. Il a pour ſupports & pour témoins de ſon gouvernement ceux qui ſont appellés *Enochdiani Immortales*, & qui ſéjournent tantôt dans une planete & tantôt dans une autre. Toutes choſes continue Paracelſe, ont été créées en même-tems; mais elles exiſtoient dans le principe incréé comme dans leur centre, dans leur point de ralliment. Et c'eſt ce qu'il explique en ces termes: *Les myſteres ſucceſſifs ſe développent les uns des autres, mais ils ſe trouvoient renfermés dans le grand ou le premier myſtere.* Ainſi rien n'arrive, comme rien ne peut arriver, ni de nouveau, ni d'imprévû, ni d'arbitraire dans le monde.

L'homme y occupe un rang conſidérable, & ſert comme de nœud à tout ce qui s'y paſſe. Il eſt composé de deux parties, du corps viſible & du corps inviſible. L'un renferme & défend, l'autre lui tient lieu d'enveloppe & de demeure, n'exiſte que par ſon ſecours & ſous ſes ordres. C'eſt ce corps inviſible que Paracelſe nomme l'eſprit corporel, l'Archée, l'Oeconome du corps, quelquefois l'Ame: & il y a apparence qu'il n'admet aucune autre ame, rien de ſpirituel dans l'homme. Tous les Etres dépendans de la matiere ont auſſi une pareille forme intérieure & aſſujettiſſante, à qui Paracelſe donne le nom général

ral d'esprit Olympique, ou d'astre. Et c'est cette forme qui constitue l'essence de chaque corps, & qui fait par son harmonie universelle & universellement répandue, qu'ils se ressentent tous de quelque chose d'analogue & de simpathique l'un pour l'autre. En effet, observe Paracelse, quoique tous les Etres ayent un caractere propre & distinctif, qu'ils vivent chacun à leur maniere, ils ont pourtant une correspondance mutuelle & réciproque, une liaison intime qu'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu. Et ce qui augmente le mérite & le prix de cette liaison, de cette correspondance, c'est d'avoir fait naître la Physique & la Médecine: la Physique dont le but est d'examiner le rapport que les choses terrestres peuvent avoir avec les Soleil, la Lune & les autres Planetes, dont elles reçoivent & leur force & leur nourriture; la Médecine dont le but est d'examiner le rapport que toutes les productions de la Terre ont avec l'homme, pour qui elles semblent avoir été faites, du moins à les prendre dans un certain détail. Sur cela, Paracelse tâche de montrer par un grand nombre de traits qu'il emprunte de l'Histoire Naturelle, que dans les plantes & les minéraux, se retrouvent toutes les par-

ties



ra. Il a pour supports &
de son gouvernement c
pellés *Enochdiani Immo*
journent tantôt dans une
tôt dans une autre. Tou
tinue Paracelse, ont été
me-tems; mais elles ex
principe incréé comme
tre, dans leur point d
c'est ce qu'il explique
Les mysteres successifs s
uns des autres, *mais ils*
fermés dans le grand ou
tere. Ainsi rien n'arriv
ne peut arriver, ni de no
prévû, ni d'arbitraire da
L'homme y occupe u
rable, & sert comme de
qui s'y passe. Il est co
parties, du corps visible
visible. L'un renferme &
tre lui tient lieu d'env
meure, n'existe que pa
sous ses ordres. C'est
ble que Paracelse nom
porel, l'Archée, l'Oecc
quelquefois l'Ame: &
qu'il n'admet aucune au
spirituel dans l'homme.
dépendans de la matier
pareille forme intérieure
te, à qui Paracelse don

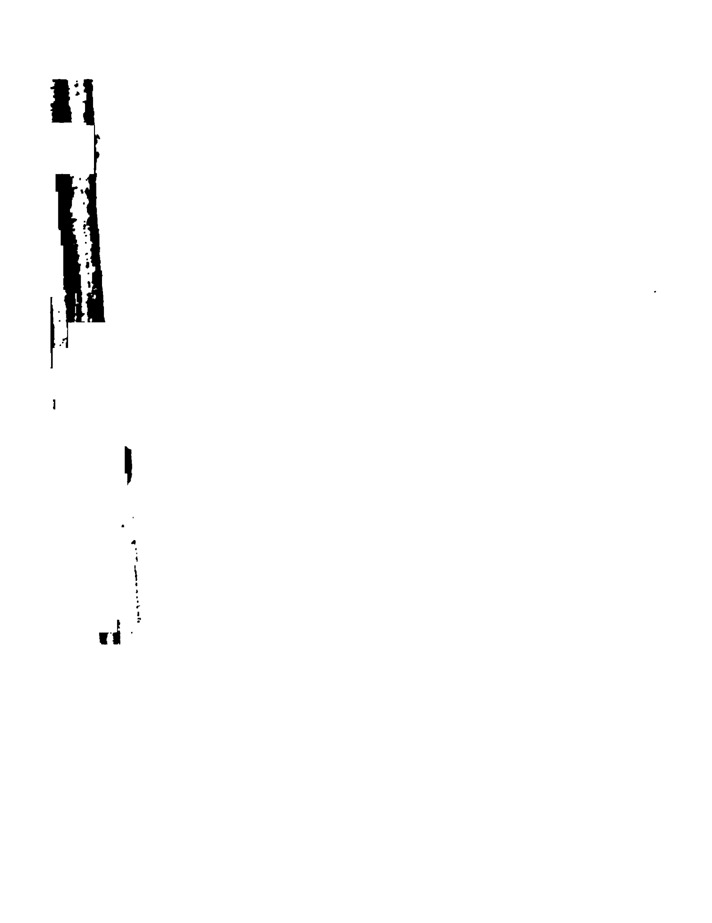
ties du corps humain, à peu près dans la même figure & dans les mêmes proporrions de vertu. Par conſéquent tel remede pris d'entre les végétaux eſt céphalique, guérit les ophthalmies; tel autre pris d'entre les minéraux eſt excellent contre les obſtructions du foie & de la ratte, contre les rhumatiſmes: ce qui ne provient, conclut Paracelſe, que du rapport que la nature attentive a mis entre le remede & la partie affligée.

Paracelſ. de vitâ longâ. l. 1. Id. l. ultimo de Gradibus & Compoſit.

Voilà tout ce qu'on peut dire de la Philoſophie de ce fameux Viſionnaire, répandue en 230 Traités: je n'exagere point pour le nombre. A l'égard de ſa pratique de Médecine & de ſes principes de Chymie, il les a couverts de ténebres ſi épaiſſes, qu'on n'en parle que par conjecture, ou par vanité. Rien de clair, rien de méthodique, ne s'y préſente à l'eſprit. Paracelſe croit s'excuſer aſſez, en avouant que les ſages ne doivent jamais, par un excès de prudence, ouvrir le fond de leur penſées. Il ajoute que le malheureux ſort de Jaſon l'intimide, l'effraie; & ſelon lui, Jaſon étoit un Médecin & un Chymiſte, qui travaillant avec trop peu de précaution à ce qui doit être ſoigneuſement caché au vulgaire que tout étonne, donna lieu à ſa femme de le faire périr avec ſes enfans, ſes livres & ſon palais.

Fin du Tome III.


AUG 1 4 1944




AUG 14 1944

